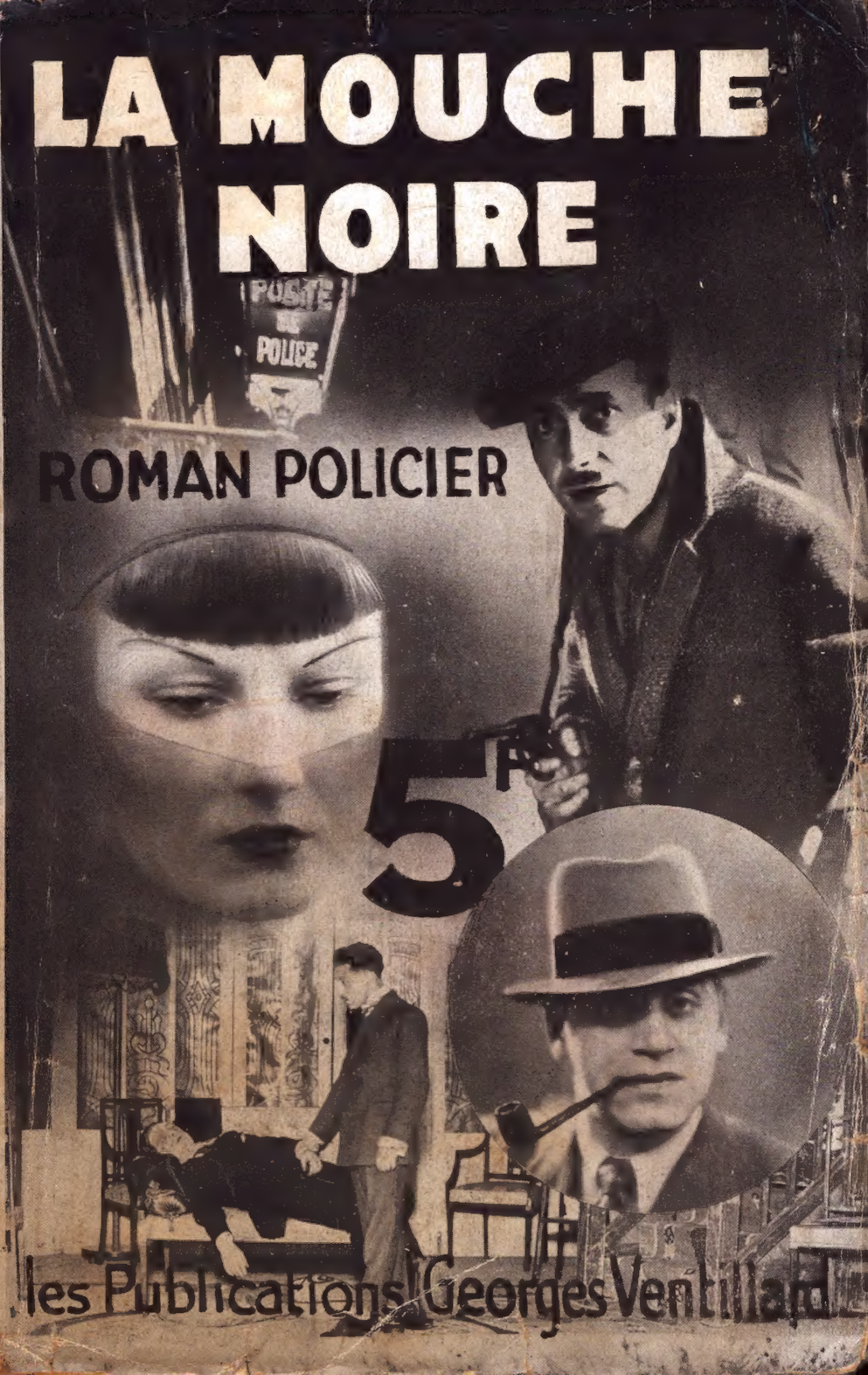
# LA MOUCHE NOIRE




ROMAN POLICIER

5 F

les Publications Georges Ventillard

# DU MÊME AUTEUR

*Dans la même collection :*

La mort vient à 6 heures
(Epuisé)
Le bacille BX 766.
La treizième main.
(Epuisé)
La maison sans fenêtres.
Les caisses de M. Lissac.
La vengeance de l'invisible.
Le squelette vert.
Le yacht de la mort.
Le fantôme écossais.
L'onyx de Somolow.
L'énigme de Kahlenberg.
Criswold-Mansion.
L'étrangleur.
Le mystère du paon.
Le club du serpent noir.
Les yeux tatoués.
Le décapité.
Le secret du Mamilloria.
Phare N° 313.
L'amiral Corbier.
Le laboratoire du Docteur Bass.
Systratis.
Les 7 Colpatroz.
Le marchand d'horreurs.
Trois as.
Le cercle bleu.
La machine infernale.
Pikipili.
Terreur sur Ekhampton.
La chambre mauve.
Le roi du racket.
La fille de Belzebuth
Les sorcières du malheur
Zacharie Boniface
Le pendu de Blackport
Les requins d'Hollywood
La Voix qui tue
Cave N° 3
Le Schnouf
Hakawara
« Baby Face »
L'Homme de Minuit
Mischmasch
Le Prisonnier du Yagawor
Doc ne pardonne pas...

LE VOLUME : 5 Francs

***ENVOI FRANCO DE CHAQUE VOLUME***
***CONTRE 5 fr. 50 EN TIMBRES OU MANDAT***

*La Collection Édward BROOKER est éditée par les*
**"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"**
**142, Rue Montmartre, PARIS (2e)**
Compte chèques postaux 1746-27 Paris

# LA MOUCHE NOIRE

EDWARD BROOKER

# LA MOUCHE NOIRE

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

*Copyright* 1939 *by* Les Publications Georges Ventillard
Paris

# CHAPITRE PREMIER

## UN ÉTRANGE CLIENT

Ce soir-là, la température apparaissait d'une extrême douceur; le soleil avait disparu depuis bien longtemps à l'horizon et pourtant tout semblait conserver encore le souvenir de ses rayons dorés. On eût dit que la chaleur emmagasinée dans le courant de la journée se dégageait peu à peu des êtres et des choses et les enveloppait d'une sorte de halo imprécis. Des arbres en fleurs émanait un parfum léger, un peu entêtant... Dans le ciel parfaitement pur, brillaient les étoiles comme autant de clous d'argent.

Même les passants les plus affairés se montraient sensibles à l'alanguissement général et prenaient une allure de flâneurs.

Cependant, malgré l'heure tardive, la rue Saint-Antoine conservait l'aspect animé qu'elle présente pendant le jour : autobus et voitures roulaient rapidement, stoppant d'un coup de frein brusque aux passages cloutés ; à intervalles réguliers, la bouche de la station

de métro Saint-Paul laissait échapper un flot de gens pressés.

Sur le côté gauche de la voie un petit cinéma d'actualités brillamment éclairé affichait en lettres de feu le prix modique grâce auquel on pouvait assister à la projection intégrale d'un ou deux films passionnants. A droite, l'emblême vert d'un célèbre marchand de meubles et le nom, écrit en ampoules électriques bleues, d'une maison de confection rivalisaient d'éclat.

Mais le regard se trouvait surtout attiré par les enseignes lumineuses les grands cafés voisins dont les terrasses accueillantes appelaient les consommateurs.

L'un d'eux notamment faisait des affaires d'or et en dépit de leur célérité, les garçons du « Petit-Café » ne parvenaient pas à satisfaire toutes les demandes.

Devant cet établissement si bien achalandé, s'alignait une file de taxis. De temps à autre, bien rarement, un des véhicules se détachait du groupe, emportant un client. Immédiatement le vide était comblé, et la morne attente recommençait...

De tous les chauffeurs, celui qui pilotait la dernière voiture en ligne semblait le plus patient. Ildefonse Chauchoin connaissait, il est vrai, l'art d'occuper ses loisirs : comme chaque soir il avait commencé par déguster à petites doses son journal favori, dans lequel il

aimait retrouver le reflet de ses opinions politiques personnelles. Celui-ci lu jusqu'à la dernière ligne, il avait sorti d'une de ses poches intérieures de l'automobile, un roman d'aventures très attachant qui le promenait au Brésil parmi des indigènes particulièrement sauvages, auxquels le héros, un jeune savant, échappait par miracle...

Rassuré sur le sort de ce sympathique garçon, le chauffeur avait feuilleté en hâte les dernières pages de son livre, puis, les pratiques se faisant toujours attendre, il s'était tout doucement assoupi; sa bonne grosse tête coiffée d'une casquette à visière avait dodeliné à droite, à gauche... avant de retomber en avant, le menton sur la poitrine.

C'est que les temps, hélas, se montraient « difficiles »... Depuis trois mois les affaires périclitaient, les gros clients devenaient de moins en moins nombreux et la nouvelle augmentation du tarif des taxis avait encore raréfié les usagers de ce mode de transport.

Heureusement Ildefonse travaillait avec sa propre voiture; cette « brave bête » (ainsi l'appelait-il) avait déjà beaucoup roulé puisque le compteur annonçait 130.000 kilomètres. Cependant, bien que sa sortie des usines remontât au moins à une douzaine d'années, le tacot du père Chauchoin rendait encore vaillamment tous les services qu'on lui demandait. Une seule fois, son propriétaire

avait dû faire procéder à une petite réparation, simple rodage de soupapes, que justifiait amplement l'utilisation intense du véhicule.

Aussi le chauffeur se félicitait-il quotidiennement de son acquisition... Il aimait sa « bagnole » comme d'autres aiment leur cheval et il se surprenait parfois à lui adresser la parole...

S'il tenait à son véhicule, Chauchoin montrait aussi un goût très prononcé pour la mécanique; on pouvait presque dire qu'il possédait cela dans le sang. Fils d'un ouvrier carrossier, il accompagnait partout son père et, très jeune, il avait appris à connaître les divers éléments d'une voiture. Mais, seule, la partie « moteur » l'intéressait et malgré le vif désir qu'éprouvait le vieux Chauchoin de le voir embrasser la même profession que lui, le jeune Ildefonse se fit engager comme chauffeur chez un comte, ensuite chez un banquier... Puis, il sut faire assez d'économies, étant au service de ses deux patrons, pour s'acheter une automobile à lui, d'abord une d'occasion, qui ne le satisfit guère, puis une neuve, celle dont il faisait encore usage actuellement.

Les premières années d'exploitation personnelle furent fructueuses pour le nouveau chauffeur-propriétaire; il est vrai qu'au cours des florissantes années 1926-27-28-29, Paris regorgeait d'étrangers qui, bénéficiant d'un

change favorable, abandonnaient des pourboires royaux aux mains du conducteur ébloui.

Ce dernier avait épousé l'élue de son cœur, Amélie, brave petite Parisienne qui lui apporta, outre son amour, une épicerie à Pantin... Mais ni l'un ni l'autre des nouveaux mariés ne manifesta un don éclatant pour la gestion d'un commerce de ce genre... Aussi se hâtèrent-ils de vendre avant une inévitable déconfiture et s'installèrent-ils dans un modeste logement, rue de Bercy, puis rue des Deux ponts, tandis qu'Ildefonse reprenait sa place au volant.

Quatre enfants étaient nés : Max, Gérard, Jacqueline et Renée, dix-huit, quinze, onze et six ans... Les trois plus jeunes allaient encore en classe, mais l'aîné, qui manifestait des goûts analogues à son père, travaillait déjà comme apprenti dans une grande fabrique d'automobiles...

Peut-être l'image de cette belle et nombreuse famille passait-elle sous les paupières closes du dormeur, car un vague sourire se dessinait sous sa grosse moustache grisonnante.

Peu à peu cependant il sortait de son sommeil, et s'abandonnait à une vague rêverie : sa femme et ses « gosses » représentaient toute sa raison de vivre. S'il travaillait sans relâche n'était-ce pas pour leur assurer sinon

le bien-être, tout au moins la subsistance quotidienne ? Et cela par des moyens honnêtes, dont il n'aurait jamais à rougir ?

Homme d'honneur et de devoir, le chauffeur avait toujours suivi le droit chemin. Engagé volontaire au début de la Grande Guerre il avait pris part aux combats les plus meurtriers ; la médaille miitaire et plusieurs citations avaient récompensé sa bravoure...

Pour l'instant ce qui lui donnait le courage d'accomplir la dure tâche habituelle, c'était la pensée de retrouver au logis la bonne Amélie, épouse fidèle et dévouée, qui tenait son intérieur dans un ordre parfait, et la petite bande agitée et remuante de ses héritiers.

Une femme aimante et travailleuse, des enfants affectueux, que pouvait-il demander de plus à la Providence ? Faire fortune ? Bah ! Chimères...

Néanmoins, malgré ses dispositions d'esprit optimistes et ses goûts modestes, Ildefonse commençait à s'inquiéter...

Les dernières semaines s'avéraient désastreuses... La carence de la clientèle était-elle due au modèle très ancien de la voiture, qui ne pouvait évidemment soutenir la comparaison avec les véhicules aérodynamiques, rutilans et confortables appartenant aux grandes compagnies? Ou bien le nombre des taxis en circulation augmentait-il sans cesse pendant qu'au contraire celui des clients dimi-

nuait ? La multiplication des lignes de métropolitain, les prix relativement peu élevés des automobiles d'occasion, enlevaient certainement des clients aux voitures de place.

Quoi qu'il en soit, les affaires se montraient peu florissantes et, le cœur serré, le brave homme entrevoyait que la gêne puis la misère ne tarderaient peut-être pas à s'installer au logis. Depuis longtemps déjà, il devait, pour subvenir aux besoins de la famille, puiser dans les économies amassées au cours de la période prospère, mais le bas de laine se vidait peu à peu. Bientôt toute la petite réserve serait consommée. Que faire alors ? Changer de métier ? Mais Ildefonse, en dehors de la conduite d'un véhicule et de la réparation des moteurs, ne savait pas faire grand' chose. Et du reste, toutes les professions ne paraissaient-elles pas très encombrées ?...

Parvenu à ce point de ses réflexions, il souleva sa casquette et se gratta le crâne d'un air mélancolique... Au loin, dix coups sonnèrent à l'horloge de la vieille église Saint-Paul dont les pierres noircies par les ans dominent la rue bruyante et illuminée.

Une voix s'élevant brusquement tout près de lui, le fit sursauter :

— Vous êtes libre ?

— Oui, monsieur...

— Bon, emmenez-moi au plus vite à Fontainebleau...

Le conducteur crut avoir mal compris

— C'est à Fontainebleau que vous voulez aller ?

— Oui... Mais dépêchez-vous, je suis pressé. Vous me déposerez devant le « Café Bleu », juste en face du Château, vous le connaissez ?

— Oui... mais...

Tout en répondant, Chauchoin jetait un regard incisif sur son interlocuteur. Déjà celui-ci ouvrait la portière et s'installait sur les coussins capitonnés. Quoique méfiant, ce qui, dans son métier, semblait bien naturel, le chauffeur ne put s'empêcher de reconnaître que son client présentait bien. Le vêtement d'une élégance sobre et discrète, en tissu anglais, le linge fin, le diamant monté sur platine piqué dans une cravate de soie, l'ulster sombre de bonne coupe accompagné d'un feutre clair, décelaient un homme de goût et de situation aisée. Le voyageur devait être d'origine méridionale, à en juger par son teint mat, ses yeux luisants et sombres et ses cheveux très noirs.

Le conducteur remarqua qu'il ne portait aucun bagage.

— Après tout, pensa Ildefonse, en desserrant les freins, heureusement qu'il existe encore des clients comme celui-là, qui peu-

vent se permettre de faire d'aussi coûteuses promenades...

Le moteur se mit à ronfler joyeusement, semblant se réjouir lui aussi de la longue course qu'il allait avoir à effectuer, et le taxi démarra, dirigé d'un main sûre par Chauchoin, dont le cœur s'emplissait d'allégresse à la pensée du pourboire princier que ne saurait manquer de laisser cet inconnu élégant et mystérieux.

## II

### LA COURSE A LA MORT

A mesure que le véhicule s'enfonçait dans la nuit, le voyageur devenait de plus en plus nerveux et cette agitation se traduisait par des mouvements nerveux : tantôt il lançait un regard rapide sur la montre bracelet qui encerclait son poignet, tantôt grinçant des dents et se mordant les lèvres il se rejetait d'un mouvement brusque contre le dossier capitonné de la banquette arrière.

Chauchoin, sans cesser de surveiller la route, jetait de temps à autre un coup d'œil dans le retro-viseur et observait son bizarre passager... Le cœur étreint par une légère inquiétude qu'il jugeait inexplicable il sentait que tout n'était pas normal dans l'attitude de l'étranger.

Soudain, ce dernier se redressa et frappa à la vitre qui les séparait.

— Plus vite s'écria-t-il d'une voix rauque...

Ildefonse avait trop l'habitude de conduire, pour satisfaire aux désirs déraisonnables de

ceux qu'il transportait, et commettre une imprudence dans l'intention de leur être agréable. Il connaissait la limite des possibilités de son véhicule, et la sécurité de ses clients, autant que la sienne propre, lui tenait au cœur.

Cependant, cette fois-ci, il augmenta un peu son allure car l'homme à l'ulster sombre, sur le visage duquel se lisait une profonde anxiété devait avoir de graves raisons pour désirer atteindre aussi vite le but proposé.

La porte d'Italie passée le taxi brûla Villejuif puis se lança sur la route nationale n° 7...

L'aiguille du compteur tournait... Avec un bruit de ferraille la vaillante voiture, poussée presqu'à son maximum bondissait. Chauchoin les yeux rivés à la route, se félicitait des prouesses de sa « brave bête », en restant le premier surpris.

Quelle randonnée !

— Si je me doutais il y a deux heures que je roulerais cette nuit sur la route de Fontainebleau... Drôle de bonhomme ! Pourquoi paraît-il si pressé ? Un rendez-vous galant, sans doute, ou une rencontre d'hommes d'affaires, mais il est bien tard... La première hypothèse est plus plausible...

Un nouveau coup frappé derrière lui, le fit sursauter :

— Plus vite vous dis-je. Me comprenez-vous ?

Ildefonse eut de la peine à saisir le sens de ces paroles car loin de les prononcer distinctement le voyageur avait plutôt poussé une sorte de cri de hurlement inintelligible, dans lequel l' « R » roulait curieusement.

— Ce doit être un étranger, Espagnol ou Italien pensa le conducteur qui, sans avoir jamais voyagé lui-même avait transporté suffisamment de touristes de toutes races pour reconnaître la nationalité d'un individu à son accent.

Il aurait voulu faire plaisir à l'homme au feutre clair mais la voiture pouvait difficilement fournir un effort supplémentaire. Juvisy mort et désert fut traversé en trombe...

L'inconnu, assis à présent sur le bord des coussins, avait enlevé son chapeau et ses cheveux noirs, légèrement ondulés, flottaient au vent...

Les doigts crispés sur les coussins, haletant il se mit de nouveau à hurler :

— Pour la dernière fois accélérez sinon, je descends et prends une autre voiture...

Sans même retenir ce que cette menace avait de puéril et de risible, les taxis n'ayant pas pour habitude de stationner sur la grande route, dans l'attente des clients, en pleine nuit surtout, Chauchoin, jetant de nouveau un regard furtif dans le miroir sentit ses appréhensions grandir à la vue de l'expression étrange de son compagnon : les

yeux hagards, la bouche légèrement ouverte, la sueur au front, il aplatissait son nez contre la glace... De temps en temps un tic nerveux déformait ses traits, tordant ses lèvres vers la gauche, et plissant ses paupières.

Malgré ses craintes légitimes, Ildefonse ne perdit pas son sang-froid et, pressé d'achever au plus vite cette course affolante dans la nuit, il appuya encore sur l'accélérateur au risque de tout faire sauter.

— C'est un fou, ou tout au moins un exalté, songea-t-il...

Soudain le souvenir d'un fait divers récent se présenta fâcheusement à son esprit; avec une parfaite netteté, il revoyait en pensée l'article de journal dans lequel on relatait avec force détails l'assassinat d'un de ses collègues près de Corbeil. Le vol était le mobile du crime...

Aujourd'hui les choses se présentaient de façon différente; son passager ne semblait pas armé ses mains vides s'appuyaient sur ses joues, dans lesquelles il enfonçait les ongles. Et puis, *à priori*, on ne pouvait le traiter de criminel... Du reste, en cas d'agression, le chauffeur saurait y faire face. Il possédait un gros revolver qui le suivait dans toutes ses courses; au surplus, il avait usé de la boxe étant jeune, ne s'était-il pas débarrassé, l'année précédente, grâce à un uppercut bien placé, de deux malandrins qui l'avaient atta-

qué ? Non, Chauchoin ne craignait pas la bataille ; il l'avait jadis prouvé... Mais, cette nuit, le danger paraissait tout autre, plus sournois, plus mystérieux, indéfinissable...

Ponthierry... Pringy... Chailly-en-Bière...

...Toutes ces localités avaient été dépassées à une allure folle. Le taxi, dont le moteur vrombissait comme celui d'un avion, donnait son maximum...

En dépit de son angoisse, le brave homme ne pouvait se défendre d'une certaine fierté ; on pouvait les compter sur les doigts, les voitures qui, aussi ancienne que celle-ci, soutiendraient une semblable moyenne...

L'auto venait de s'engager dans la forêt de Fontainebleau... Sur la route qui s'étendait comme un ruban pâle, l'ombre de chaque arbre, déformée par la lueur des phares, d'abord courte, s'allongeait en s'amincissant, puis rapetissait et s'évanouissait... L'obscurité était profonde : des nuages bas couvraient le ciel et, d'ailleurs, la voûte épaisse de feuillages sous laquelle la voiture roulait interceptait les rayons lunaires...

Malgré la solitude, on se sentait entouré par mille présences invisibles... De temps à autre un lapin, petite boule sombre, traversait la route comme une flèche... Deux ou trois camions des transports routiers nocturnes croisèrent le tacot, avec un vacarme assourdissant...

La nuit et l'allure folle de la voiture donnaient aux choses une apparence fantastique... Sans être le moins du monde impressionnable, Ildefonse se sentait envahi par un sentiment complexe, assez difficile à analyser, et, au fond, très voisin de la peur... Peut-être y entrait-il, pour une parcelle, l'effroi qui remonte du plus lointain des âges, l'effroi ancestral de la solitude et des ténèbres...

Tout à coup, des phares très puissants, derrière lui, éclairèrent la route et les alentours comme en plein jour...

Aveuglé, il se mit à grommeler :

— Diable! De pareils procédés devraient être interdits.

— Tatutata...

— Joli klackson, se dit-il en se rangeant sur la droite pour faire place à la voiture qui le suivait...

Quoique celle-ci le doublât à une allure rapide, il eut le temps de reconnaître au passage un des derniers modèles d'une grande marque américaine.

— Ce doit être une Chrysler, sans doute une 35 CV. Mazette, il ne se refuse rien le propriétaire de cet engin... Soyons-lui indulgent, même s'il ne se comporte pas exactement comme le code de la route l'exigerait... Mais il a tort de se croire tout permis et de pousser à fond une voiture non rodée; elle paraît neuve en effet, et il va la démolir ;

j'ai entendu, quand il m'a dépassé, une petite pétarade qui doit provenir des retours de carburateur... Voilà ce qui arrive quand on n'y connaît rien...

Et il eut un léger sourire ironique tout en considérant la somptueuse conduite intérieure qui disparaissait au loin, dans un léger nuage de poussière.

Enfin, on touchait au terme du voyage ; Chauchoin ne s'en montrait pas fâché... Au surplus, il remarquait avec plaisir que son passager demeurait plus calme. Enfoncé dans le coin droit, les yeux fermés, ce dernier donnait l'impression de somnoler. Peut-être ses imprécations précédentes l'avaient-elles fatigué...

Prenant la direction de Fontainebleau-Ville, le conducteur se dirigea vers le « Café Bleu », qu'il connaissait parfaitement pour y avoir amené souvent des promeneurs dominicaux.

Après avoir suivi au ralenti deux ou trois petites rues, il vira et vint s'arrêter devant l'établissement. Tout semblait endormi; les chaises de la terrasse étaient déjà rangées sur les tables ; seul un mince rais de lumière filtrant du fond de la maison décelait une présence humaine.

Avec un peu d'étonnement, Ildefonse remarqua que la magnifique voiture américaine qui l'avait dépassé sur la route station-

nait exactement devant la sienne. Sans chercher à approfondir les raisons qui pouvaient l'amener dans ce lieu désert à une heure aussi insolite, il alluma la petite lampe de son compteur pour voir quelle somme l'homme à l'ulster sombre devrait lui payer, puis descendit, se secoua car cette longue course l'avait un peu engourdi et il ouvrit la portière.

— Nous sommes arrivés, Monsieur, déclara-t-il d'une voix aimable, tout en essayant d'évaluer dans son for intérieur quel généreux pourboire viendrait récompenser cette randonnée fantastique.

Fait étonnant, le voyageur tout à l'heure si pressé, ne semblait guère, à présent, désireux de descendre...

— Monsieur...

L'autre ne bougea pas et ne répondit point.

— Eh ! monsieur...

Le chauffeur attendit deux ou trois secondes...

— Tout de même il ne s'est pas endormi !

Après une courte hésitation, il toucha légèrement l'épaule de l'étranger. Aussitôt il sursauta et d'une main tremblante, maladroite, alluma la lampe électrique : le teint livide du voyageur le frappa d'épouvante...

Le cœur battant, refusant d'en croire ses yeux, affolé par la situation effroyable dans laquelle il se voyait brusquement placé, Ilde-

fonse Chauchoin dut se rendre à l'évidence... son client était mort...

Le mince filet de sang qui, s'échappant d'un trou au milieu du front du passager, maculait son visage et tombait goutte à goutte sur l'ulster où il formait une tache brunâtre, en apportait au chauffeur horrifié la preuve éclatante et tragique...

## III

### LE CADAVRE DISPARU

Chauchoin possédait un solide bon sens, joint à une claire notion des réalités ; bien équilibré, il savait maîtriser ses nerfs et son imagination, cette « puissance trompeuse »...

Une fois convaincu qu'il n'était ni le jouet d'une hallucination, ni la proie d'un cauchemar, il se mit à réfléchir.

Quoi faire ?

D'abord, il pouvait dire adieu au pourboire qu'il escomptait, mais cela, mon Dieu, il en prenait son parti, le plus grave, c'est qu'il avait fait l'avance d'une somme assez importante pour l'achat de l'essence nécessaire... Cet argent lui serait-il jamais remboursé ?

Enfin, les autorités officielles n'allaient pas manquer de le harceler de questions au sujet de cette mort plus que suspecte... Peut-être même irait-on jusqu'à le soupçonner ?

Ecrasé par cette dernière hypothèse, il poussa un profond soupir ; à ce moment une main se posa sur son épaule... Hébété com-

me au sortir d'un rêve, il fit volte-face : un homme de taille moyenne aux épaules larges, enveloppé dans un trench-coat, le chef coiffé d'une élégante casquette de voyage, se tenait devant lui. De grosses lunettes d'automobiliste dissimulaient presque complètement son visage dont on n'apercevait qu'une courte moustache brune, surmontant une bouche aux lèvres minces et sineuses et un menton assez fort, un peu pointu.

— Excusez-moi de me mêler de vos affaires, déclara-t-il d'une voix légèrement nasillarde, mais je vois à votre attitude que tout ne s'arrange pas comme vous le voudriez... Que se passe-t-il ?

— Oh ! Monsieur, balbutia le brave chauffeur qui éprouvait confusément le besoin de soulager son cœur, je... je ne sais pas ce qui... m'arrive... mon client...

— Oui, eh bien ?

— Il est... mort...

— Comment ça ? Attaque d'apoplexie ? Embolie ?

— Non... non... il me semble plutôt que c'est un meurtre. Ah ! je n'y comprends rien...

L'automobiliste, fort étonné, le dévisagea pendant quelques instants puis le repoussa sur le côté, d'un geste doux et ferme...

— Laissez-moi faire; je suis médecin, dit-

il ; nous allons savoir tout de suite ce qu'il en est...

Montant dans la voiture, il se pencha sur le cadavre. L'examen dura à peine quelques secondes...

— Rien à faire constata-t-il en descendant, avec un léger haussement d'épaules ; le malheureux a cessé de vivre. Une balle lui a traversé le crâne de part en part, du reste, la glace arrière est brisée, voyez vous-même: c'est bien la meilleure preuve qu'il s'agit d'un crime.

Chauchoin s'abandonna au désespoir.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! j'avais bien besoin d'ennuis pareils. Ah ! le fichu métier...

— Il ne sert à rien de se lamenter répondit le monsieur aux lunettes d'automobiliste avec une certaine compassion. Le meilleur conseil que je puis vous donner est celui de chercher un agent... Oui, à votre place, j'agirais ainsi...

Et comme l'autre, hésitant, paraissait ne pas savoir quelle ligne de conduite adopter :

— Allez vite, ne perdez pas de temps... je vous attendrai ici...

Comprenant que la solution qui venait de lui être proposée était la meilleure, Chauchoin se décida à se mettre en quête d'un représentant du seul organisme compétent en la matière : la police.

Mais il eut beau chercher, se diriger dans un sens, puis dans l'autre, revenir en arrière et observer attentivement toutes les maisons qu'il rencontra sur son chemin, le commissariat s'avérait introuvable. Au surplus, l'obscurité qui régnait dans les rues désertes rendait les recherches particulièrement difficiles. Et pour comble de malchance, le pauvre chauffeur ne croisa pas un seul être vivant susceptible de le guider...

La mort dans l'âme, il rebroussait chemin, dans l'intention de rejoindre son taxi, quand il aperçut à une cinquantaine de mètres un passant attardé. Hâtant le pas, il le rejoignit et lui demanda quelques renseignements ; le promeneur nocturne fournit avec amabilité d'utiles indications, et Ildefonse constata qu'il avait pris exactement l'opposé de la bonne direction. Mais il savait maintenant où se rendre...

A grandes enjambées, il gagna l'emplacement fixé ; le bâtiment était reconnaissable de loin : tout neuf, il portait au fronton l'enseigne bien connue de cette honorable institution, et le drapeau aux trois couleurs flottait au vent.

Après avoir frappé d'un doigt timide, Chauchoin poussa doucement la porte et se trouva dans une salle assez vaste, carrée, morne et grise ; trois ampoules suspendues

à de longs fils jetaient une lumière crue sur ce triste décor.

Derrière une barrière, un employé, la tête entre les mains, les coudes posés sur son bureau, le menton sur la poitrine, semblait assoupi.

Embarrassé, le chauffeur toussota, à la fois pour s'éclaircir la voix et pour éveiller discrètement le dormeur. Somnoler pendant les heures de service était un fait punissable et l'arrivant, avec beaucoup de délicatesse, ne voulait pas avoir l'air de prendre le fonctionnaire coupable en flagrant délit. L'homme ne bougeant pas, le brave conducteur se mit à lire les affiches qui décoraient les murs. Rédigées dans le plus pur style administratif et contenant toutes des injonctions plus ou moins déguisées, elles ne présentaient du reste aucun intérêt. L'une d'elles, qui représentait sous une forme imagée la nécessité de la lutte contre le cancer, lequel était figuré par un énorme crabe, retint pendant quelques secondes l'attention dégoûtée de Chauchoin...

Cependant, l'attente ne pouvait se prolonger indéfiniment. Prenant son courage à deux mains, il cogna quelques petits coups contre la barrière. Lendormi sursauta, cligna des yeux et marmonna d'une voix pâteuse :

— Qu'est-ce que c'est ?...

Avec volubilité Ildefonse raconta les tragiques événements de la soirée; l'autre, tout en réprimant des bâillements intempestifs, l'écoutait en hochant la tête; son visage reflétait la plus parfaite indifférence, indifférence qui fit bientôt place à l'incrédulité... Avec un air lointain et supérieur, l'employé posa quelques questions; puis n'y tenant pus, il éclata:

— En voilà une histoire rocambolesque ! Dites-moi, mon ami, entre nous, est-ce que vous n'aimez pas siroter une petite goutte de temps à autre ?

L'interpellé répondit avec beaucoup de dignité :

— Je ne bois pas, monsieur, et aujourd'hui, en particulier...

— Bon, bon, ça va...

Puis se levant et ouvrant la porte de la pièce voisine :

— Eh Duval !

— Qu'y a-t-il, Noireau ?

Tel un diable sorti d'une boîte, un individu affreusement maigre et dégingandé, aux pommettes saillantes, au poil hérissé, apparut ; derrière un lorgnon qui chevauchait un nez bourbonnien, brillaient deux petits yeux perçants.

— Voulez-vous accompagner monsieur ? demanda le premier; il s'agit d'un meurtre, paraît-il...

Ce mot sembla électriser l'individu famélique. Allongeant le bras, il saisit son chapeau melon accroché à une patère et sans prononcer une parole suivit le chauffeur, qui venait de quitter le commissariat...

Dehors, un vent froid les accueillit ; quelques gouttes commençaient à tomber et le conducteur, mal à son aise, glacé au physique et au moral, enroula avec soin autour de son coup un gros cache-nez de laine tricotée qu'il sortit de la poche de sa houppelande.

Il n'avait jamais eu maille à partir avec la police ; très respectueux des règlements, il ne comptait à son passif que trois contraventions, ce qui, étant donné le nombre des courses effectuées depuis vingt ans, paraissait vraiment digne d'éloges. Et voilà qu'aujourd'hui il se trouvait mêlé à une affaire ténébreuse et invraisemblable, et obligé de « discuter le coup » avec les représentants de la loi; comme tous les êtres simples, quoique parfaitement innocent, il éprouvait une crainte irraisonnée de ces gens-là, jointe à une antipathie instinctive...

Silencieusement, les deux hommes marchaient côte à côte, préoccupés surtout de ne pas faire de faux-pas, car l'obscurité la plus complète emplissait les rues. Passé minuit, les réverbères étaient éteints, sur l'ordre d'une municipalité soucieuse de faire des économies, et seul un rayon de lune filtrant

de temps à autre entre d'épais nuages leur indiquait la direction à suivre.

Tant bien que mal ils rejoignirent le «Café Bleu».

— Nous arrivons, annonça Ildefonse...

En approchant, il constata avec surprise l'absence de la Chrysler. Une supposition folle lui traversa soudain l'esprit ; le cœur étreint par une appréhension subite, il se précipita vers son taxi, ouvrit la portière d'une main tremblante :

Juste ciel ! La voiture était vide ; le cadavre avait disparu et avec lui, l'homme aux lunettes d'auto...

Les yeux arrondis, la gorge serrée, incapable de prononcer un mot, Chauchoin, saisi de vertige, évoquait d'une façon irrésistible l'Auguste de cirque à qui son partenaire vient de donner un soufflet...

Cependant l'instant n'avait rien de comique, et M. Duval ne semblait pas disposé à rire.

— Alors, où est-il ce mort ? demanda-t-il d'une voix sévère et menaçante...

Le chauffeur songea que Dieu le Père, au Jugement dernier, prendrait sans doute un ton analogue pour s'adresser aux pêcheurs, avant de les expédier définitivement en Enfer, et répondit piteusement :

— Je... Je ne sais pas... c'est inexplicable, voyez vous-même...

L'air pincé, le policier ajusta ses lorgnons et se pencha à l'intérieur de la voiture : rien... pas la moindre trace de sang. Toutefois, en se redressant, il aperçut la glace arrière brisée, et la considéra pendant quelques secondes en sifflotant.

— Allons, mon ami, fit-il en remettant pied à terre et en donnant une petite tape sur l'épaule du conducteur, avouez que vous nous avez raconté une blague... Mais le premier avril est passé et vous venez de vous rendre coupable d'outrages à un fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions...

## IV

### LA MALLE DE LA FEMME VOILÉE

— Je vous jure, monsieur...

— Ce serait un parjure, assez !... Et d'abord, montrez-moi donc votre permis de conduire et la carte grise...

Ildefonse s'exécuta aussitôt. Après avoir examiné les pièces d'un œil soupçonneux, Duval ordonna de nouveau :

— Montez dans votre véhicule; je prendrai place à côté de vous; nous allons rentrer au commissariat où je désire vous interroger moi-même...

L'autre obtempéra ; quelques minutes plus tard, tous deux se trouvaient dans les locaux administratifs, assis l'un en face de l'autre...

Infortuné Chauchoin !

Pendant une heure les questions les plus inattendues et, en apparence, les moins en rapport avec le crime se succédèrent... Ce satané « chien de commissaire » le cuisinait

avec un art diabolique ; le dénommé Noireau l'assistait, reprenant la parole quand son collègue paraissait à court d'imagination...

Mais ils déployaient ces efforts en vain : innocent, le chauffeur répondait avec une candeur désarmante aux interrogations les plus sournoises, et évitait inconsciemment les pièges qu'elles contenaient...

Comme l'a dit un célèbre policier : « pas de cadavre », « pas de crime ». Force fut donc aux employés de relâcher le brave homme... Sa bonne foi ne pouvait être mise en doute, et, généreusement, ils dédaignèrent même se retenir contre lui le délit d'outrages à magistrat...

...Mélancolique, Ildefonse reprit sa place au volant...

— Quel sale boulot ! maugréait-il, encore abruti par cette séance. La promenade me coûte 12 à 13 litres d'essence... au minimum, et c'est tout juste si on ne me garde pas sous les verrous... J'ai vu le moment où ces cocos là allaient me mettre au violon... Ah ! j'en ai plein le dos...

Tout en roulant à petite allure — on eut dit que le moteur lui-même ne tournait pas aussi « rond » qu'à l'arrivée — il continuait à monologuer :

« Je ne suis pas fou, quand même ; où est donc passé le type ? Qui l'a tué ? Je n'ai pas

atteint l'âge de cinquante ans sans « travailler du chapeau » pour commencer à le faire maintenant. Ildefonse, mon vieux... tu ne rêves pas, non... Et l'autre avec ses lunettes... Qu'est-ce qu'il est devenu aussi celui-là !

Chauchoin ne comprenant que trop bien, à présent, pourquoi l'élégant inconnu tenait tant à l'envoyer chercher la police... Sans doute entre temps voulait-il enlever le cadavre. Il apparaissait clairement au chauffeur méditatif que la solution de l'énigme devait être cherchée dans le « Café Bleu ».

Mais quelle étrange coïncidence ! Sans y prendre garde, il avait suivi la même route qu'à l'aller et se trouvait de nouveau devant ce dernier établissement...

Tables et chaises étaient rentrées et dans la maison l'obscurité demeurait totale...

Sorti de ses réflexions, le brave homme, pensait qu'il devait être grand temps de regagner Paris, s'apprêtait à accélérer, quand la porte s'ouvrit tout à coup...

— Hep !

Il stoppa net...

Une femme descendit rapidement les quelques marches du café et s'avança vers lui.

Vêtue de sombre, elle semblait fort élégante. Lorsqu'elle fut tout près, il essaya de discerner ses traits que voilait un crêpe georgette ; peine perdue... Pourtant il eut l'intui-

tion qu'elle devait être belle, très belle même...

— Voulez-vous me conduire à Paris ?

La voix de l'inconnue, harmonieuse et grave, au timbre pur, frappa agréablement l'oreille du brave père de famille.

— Volontiers, j'y rentrais justement, répondit-il, empressé.

— Bien... mais, écoutez... reprit-elle après une courte hésitation... J'ai une malle, très lourde, à emporter avec moi. Pourriez-vous m'aider ?

— Avec plaisir...

Il descendit et s'apprêta à la suivre ; d'un geste, elle lui fit signe d'attendre.

— On va venir vous prêter main forte.

En effet, un homme bien planté, imberbe, en gilet rayé, sans doute un valet de chambre, surgissait sur le perron.

Alors seulement Ildefonse se rendit compte que le « Café Bleu » servait en même temps d'hôtel...

— Venez, ordonna la femme voilée de noir.

Tous deux la suivirent et, après avoir traversé un vestibule clair et dallé, orné de plantes vertes, grimpèrent derrière elle un escalier assez étroit, recouvert d'un tapis moelleux que des barres de cuivre bien astiquées retenaient à chaque marche.

Par la porte restée ouverte d'une des chambres donnant sur le palier du premier étage,

Chauchoin aperçut une malle en fibres, dont les dimensions imposantes l'étonnèrent un peu.

Bigre ! lorsqu'il essaya de la soulever, il la trouva bien lourde, en effet. Cependant, grâce à leurs efforts conjugués, le domestique et Ildefonse parvinrent à descendre l'encombrant colis, puis à le hisser sur le toit de la voiture.

— Ouf ! dit le chauffeur quand ce travail fut terminé, j'ai eu chaud...

— Je vous l'ai dit, répliqua la voyageuse, elle contient tous mes vêtements, mes chaussures et des livres... Comme je regagne Paris, je dois remporter cela, comprenez-vous?

Elle donna un pourboire au valet de chambre, et monta dans le taxi. Le conducteur referma respectueusement la portière, qu'il avait tenue ouverte... Les gestes mesurés, la voix retenue et, pour tout dire, l'apparence distinguée de sa cliente, l'impressionnaient.

Ils quittaient Fontainebleau-Ville quand Chauchoin se rappela qu'elle avait omis de lui donner l'adresse exacte à laquelle elle désirait être conduite. Ralentissant, il manœuvra la poignée de la vitre qui les séparait, et se pencha...

— Où allons-nous, madame ?

— Ah oui, c'est vrai, je ne vous l'ai pas indiqué... Je vais rue du Temple au numéro

160 *bis*... Ne faites pas de vitesse, je ne suis pas pressée...

— Entendu...

Tandis que le véhicule roulait dans la forêt, le mari d'Amélie, réconforté, songeait que les choses paraissaient s'arranger. Bien entendu, pas question d'un gain... Mais enfin, tout au moins pourrait-il récupérer une partie de ses débours.

D'autre part, n'étant plus astreint à rouler à une allure de bolide, comme l'avait exigé au départ le pauvre fou assasiné, il commençait à trouver un certain charme à cette ballade nocturne.

Le chemin de retour se fit sans encombre, et ils atteignirent bientôt la Porte d'Italie. Dans Paris, le chauffeur se sentit pleinement rassuré et éprouva le vif désir de regagner au plus vite, une fois la course achevée, son propre logis, où dormaient son Amélie et ses rejetons...

Le Pont d'Arcole... l'Hôtel de Ville, masse noire et confuse sur la droite... puis le taxi s'engagea dans la rue des Archives ; Ildefonse comptait tourner dans une rue transversale afin de regagner la rue du Temple à hauteur du 160.

Le numéro indiqué par la cliente appartenait à une maison très ancienne, semblable en cela à toutes celles de ce quartier. Haute de quatre ou cinq étages, prenant jour

par des fenêtres étroites et longues, elle se révélait, à la lueur d'un réverbère voisin, noircie, lépreuse, et pour tout dire, d'un aspect peu engageant. Une énorme porte cochère sous laquelle s'installait sans doute pendant le jour un marchand ambulant de bonneterie, permettait d'accéder à une cour.

Cependant cette vieille bâtisse avait dû être autrefois une belle maison bourgeoise, recherchée par les négociants, marchands ou employés honorables et cossus de l'époque...

Aucune lumière aux fenêtres... Derrière les persiennes closes, les habitants devaient dormir...

La femme voilée descendit, elle paraissait gênée et indécise :

— Mon appartement est au 2e étage... Pourrais-je vous demander de m'aider à transporter la malle jusque chez moi ? Vous en serez récompensé, bien entendu...

— Volontiers, à la condition que mes forces ne me trahissent pas. C'est que je ne suis plus très jeune... Hélas !

— Ma bonne doit dormir ; sans cela elle aurait pu vous venir en aide... mais je le ferai moi-même...

L'attitude de la belle semblait si touchante, ses intonations devenaient si suppliantes qu'il aurait fallu avoir un cœur de pierre pour leur résister.

— Eh bien, allons-y, bougonna Chauchoin

attendri... Après tout, je ne suis pas encore complètement déjeté, mes jambes sont solides et j'ai eu l'habitude de transporter autrefois des « poids lourds... » Mais laissez-moi agir, madame, je me débrouillerai tout seul.

Puis grimpé sur le marchepied :

— Hop-là ! Il faut d'abord l'extraire de ce toit...

Après de multiples efforts, qui lui firent monter le sang au visage, tirant d'un côté, poussant de l'autre, il parvint à charger la malle sur ses épaules... Redescendre du marchepied fut un travail qui demanda plusieurs minutes. Il fléchissait sous la charge et l'aide qui pouvait lui apporter sa cliente restait insignifiante...

Haletant, Chauchoin transporta le colis sous la porte cochère, la femme, après avoir sonné, venait d'en pousser le battant. Avant d'entreprendre l'escalade des étages, il laissa glisser son fardeau sur les premières marches et reprit haleine.

— Allons, ça ne va pas trop mal, constata-t-il avec satisfaction, en crachant dans ses mains qu'il frotta ensuite l'une contre l'autre...

S'arcboutant, il replaça la malle sur ses épaules et avec lenteur commença son ascension à la suite de l'inconnue...

Une seule ampoule poussiéreuse placée dans un angle distribuait une lumière avare.

Etroit, tortueux et glissant, dangereux à cause de ses marches usées en leur milieu, l'escalier parut au brave homme d'un accès fort difficile.

Enfin, en prenant son temps et en s'aidant de la rampe graisseuse, il réussit à atteindre le palier du deuxième et avec soulagement, déposa son bagage devant la porte, sentant qu'il n'aurait pu tenir plus longtemps.

— Merci, vous m'avez rendu un immense service, dit-elle avec chaleur, en lui mettant des billets dans la main.

Discrètement, il jeta un regard sur les coupures et constata qu'elle lui avait donné deux cents francs.

Il bredouilla quelques mots incompréhensibles en remerciements et, comme elle faisait mine de l'accompagner jusqu'au rez-de-chaussée, se hâta d'ajouter :

— Ne vous dérangez pas, Madame, je m'y reconnaitrai...

Dans la rue, il déplia tout joyeux les précieux « fafiots ».

— Bon, ça va, sifflota-t-il, deux cents balles, c'est une affaire... Au moins je n'aurai pas travaillé pour le Roi de Prusse... Il est vrai qu'il y a cette glace à remplacer, mais ça ne fait rien, ça va mieux que tout à l'heure...

Satisfait, Ildefonse contempla la « brave bête » avec laquelle il venait de vivre quel-

ques heures tellement extraordinaires. Fidèle compagne ! et qui s'était montrée si vaillamment à la hauteur de sa tâche.

Pourtant, quel boulot ! Que cette malle lui avait donc paru lourde !... Il restait encore essouflé et en nage...

Chauchoin tira son grand mouchoir à carreaux d'une des poches de sa houppelande et, soulevant sa casquette, essuya son visage, son cou et sa nuque trempés de sueur...

De sueur ?... Secoué d'un frisson, il s'approcha de la petite lampe qui surmontait son compteur, et crut que son cœur cessait de battre : ce qu'il avait pris pour le résultat d'une abondante transpiration était du sang... du sang noirâtre et coagulé...

## V

### VISION D'ÉPOUVANTE

— Hé Horace !

— Pas de réponse...

L'inspecteur principal Arnoux se leva d'un geste brusque, traversa le bureau spacieux, meublé sévèrement, où il se tenait d'ordinaire et, ouvrant une porte de communication, répéta en martelant les syllabes, le nom qu'illustra un des plus fameux poètes de l'antiquité... Horace !

— Voilà, voilà...

Un bruit de chaise que l'on repousse, quelques pas hâtifs, puis, dans le chambranle, s'encadra un homme dont le cou disparaissait complètement dans un col très haut, orné d'un nœud papillon noir du plus séduisant effet.

Le nouveau venu, de taille et de corpulence moyennes, à la tête carrée surmontée de rares cheveux châtains hérissés avait le visage massif et débonnaire, la mâchoire in-

férieure ne se trouvait plus tout à fait à sa place et, hélas ! un œil de verre s'enchâssait dans l'orbite gauche...

Ces défectuosités demeuraient les suites tangibles et indélébiles d'une tragique poursuite de bandits sur la route de Pontoise. Par suite de l'éclatement d'un pneu, la voiture de la police fut projetée dans le fossé, heurta un arbre et prit feu. Deux inspecteurs succombèrent ; le troisième en réchappa par miracle, mais resta défiguré à tout jamais...

Celui-ci, Horace Blanquette, était un des plus fins limiers de la brigade spéciale ; il appartenait à la police parisienne depuis la fin de la guerre. Par son sens étonnant des déductions, son habileté, sa persévérance et son courage, il avait su conquérir l'estime de ses pairs et se faire apprécier par ses chefs. Déjà, le croyant destiné à effectuer une carrière brillante, l'inspecteur principal l'avait pris comme collaborateur le plus direct.

Malheureusement, depuis l'accident, Blanquette ne paraissait plus le même ; trépané, il souffrait d'une sorte d'amnésie cérébrale, par intermittence, et ses supérieurs n'osaient plus lui confier le soin de poursuivre seul une affaire.

Pourtant Arnoux, homme de cœur, navré de l'amoindrissement physique et intellectuel de son vieux et fidèle compagnon, avait refusé de s'en séparer. Il le gardait près de lui

et fermait les yeux sur ses défaillances, d'ailleurs assez rares.

Entre l'inspecteur principal, gros et gras et qu'on devinait amateur de bonne chère et de vins généreux, avec sa figure joufflue et rubiconde, et le pauvre défiguré, le contraste semblait saisissant...

On ne savait jamais si celui-ci vous regardait ou non... Et, par surcroît, quel malheur d'être affligé d'un semblable nom de famille! Victime perpétuelle de plaisanteries plus ou moins fines et de sarcasmes d'un goût douteux de la part de ses collègues, le policier avait fini par prendre en horreur le mets que son patronyme représentait, et si, lorsqu'il accompagnait un camarade au restaurant, pour paraître spirituel, ce dernier commandait d'un petit ton détaché « Une blanquette », il roulait furieusement son œil unique et faisait mine de jeter sa serviette sur la table et de s'en aller...

...Pour l'instant, incliné devant celui qui venait de l'appeler, Horace attendait les ordres de l'inspecteur principal qu'il servait avec un dévouement affectueux.

— Vous n'aviez donc pas entendu ? demanda Arnoux avec une légère nuance de reproche. Au fait, que faisiez-vous donc ?

— Je travaillais...

— Vous travailliez ? Oui, oui, on connaît ça, répliqua l'autre en le fouillant d'un re-

gard inquisiteur. Enfin, asseyez-vous là, Horace, — il l'appelait toujours par son prénom— dites-moi, vous connaissez la rue du Temple ?

— Bien sûr, patron...

— Bon, dans ce cas préparez-vous à vous y rendre avec moi...

— Pourquoi faire ? demanda le borgne qui se souciait peu de respecter les convenances hiérarchiques et ne craignait pas à l'occasion de questionner son chef ou même de discuter avec lui...

Mais l'inspecteur principal savait que son collaborateur agissait toujours dans une intention louable et il lui pardonnait ses manquements à la correction réglementaire et ses écarts de langage.

— Ah voilà ! répondit-il en haussant les épaules, je n'en sais rien moi-même, sachez seulement que j'ai reçu du propriétaire de l'immeuble sis, à l'adresse indiquée, M. Grangeret, un coup de téléphone m'informant qu'il se passe des choses anormales chez la locataire du second, une étrangère, Russe paraît-il, dénommée Lydia Barkine...

— Nous allons enquêter... Faites-moi le plaisir, Horace, d'enfiler votre pardessus, car il fait froid, mais pour l'amour du Ciel, laissez votre parapluie ; le temps n'a rien de menaçant. Allez vite, je vous attends ici...

Blanquette obéit et revint quelques secon-

des plus tard coiffé du traditionnel melon que doit posséder tout bon policier, enveloppé dans un manteau démodé de forme raglan, passablement usagé, et dont les revers lustrés attestaient les longs services...

Le deux hommes quittèrent ensemble les bâtiments de la police et sur un signe de l'inspecteur principal, un taxi s'arrêta devant eux...

Quelques instants plus tard, ils débarquaient, au 160 rue du Temple. Dans la loge une grosse femme dépeignée, aux seins lourds et tombants, en caraco et tablier bleu, paraissait guetter leur venue...

En les apercevant, elle s'avança à leur rencontre ; elle se déplaçait difficilement, en raison de son volume, et roulait, en marchant, des hanches adipeuses. En revanche, sa langue ne semblait pas ankylosée car elle accueillit les arrivants avec un déluge de paroles auxquelles ils ne comprirent pas grand chose, sinon que M. Grangeret, qui habitait dans l'immeuble, les attendait chez lui.

Précédés de Mme Pasquadou, tel était le nom de la concierge, ils prirent le chemin de l'appartement du propriétaire...

Avant d'atteindre une situation plus qu'aisée, M. Grangeret avait exercé la profession de boucher... On chuchotait que sa fortune datait de la guerre, pendant laquelle il avait dû trafiquer des affaires assez douteuses,

mais aucune preuve ne pouvait être fournie à l'appuie de ces insinuations...

Toujours est-il qu'outre l'immeuble de la rue du Temple, l'ancien commerçant possédait plusieurs maisons dans Paris, louées fort avantageusement, ce qui ne l'empêchait pas de se montrer d'une avarice sordide. Il jouissait cependant de la considération générale, car on le jugeait bon époux et bon père de famille. Et, à vrai dire, personne n'avait rien à lui reprocher...

Tous ces détails, qu'il tenait d'une enquête antérieure, Arnoux les confiait en quelques mots, et à voix basse, à son subordonné tandis qu'à la suite de la gardienne de la loge, ils gravissaient les étages, l'honorable rentier ayant élu domicile au troisième, pour occuper un local plus clair...

Avec beaucoup de politesse, les nouveaux venus furent introduits dans un salon... Horace Blanquette estima que leur hôte avait bien gardé l'empreinte de son ex-métier ; en témoignaient assez son teint fleuri, ses épaules massives, son cou de taureau et, irrespectueusement, il se plut à l'imaginer revêtu du tablier blanc à bavette et muni du grand coutelas professionnels...

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, le logement semblait agencé avec goût ; quelques fleurs, des bibelots judicieusement disposés, révélaient une main féminine.

Courtoisement, le propriétaire invita les représentants de la loi à prendre place dans des fauteuils de style Louis XIII, puis, tout en leur tendant un coffret à cigarettes, entreprit de leur expliquer l'objet de la convocation qu'il leur avait adressée...

— Il y a trois mois environ, annonça-t-il, j'ai loué au deuxième étage de mon immeuble un petit appartement composé de deux pièces et d'une cuisine à une certaine dame Lydia Barkine, danseuse dans une boîte de nuit montmartroise. Cette étrangère me fit bonne impression ; elle versa sans hésiter le dépôt de garantie que je lui demandai et paya ponctuellement le terme d'avance ainsi que celui qui vient d'échoir.

— On la voyait très rarement ; se couchant fort tard, elle faisait la grasse matinée... Discrète et peu bruyante, ne recevant personne, elle passait presqu'inaperçue. Bref, je me félicitai de cette location, et aurais désiré voir Mlle Barkine prolonger son séjour dans la maison, quand, il y a cinq ou six jours, elle avisa Mme Pasquadou, qu'un engagement intéressant l'appelait à Marseille, et qu'elle quitterait sous peu et pour quelque temps la capitale. Ce départ semblait parfaitement normal, les artistes se montrant coutumiers de fréquents déplacements.

— Mais ne voilà-t-il pas qu'hier, ma concierge vient me voir et m'avisa qu'une odeur

nauséabonde empeste toute la maison, et que cette puanteur paraît provenir de l'appartement laissé vacant par la danseuse. Je descendis moi-même pour contrôler ce fait étrange, et dus constater que Mme Pasquadou disait vrai... Les émanations pestilentielles devenant insupportables, je me décidai à vous téléphoner...

— N'avez-vous pas eu la curiosité de pénétrer à l'intérieur du local occupé par Melle Barkine ? interrogea Arnoux.

— Si... la jeune femme avait laissé ses clés dans la loge et j'en profitai pour aller inspecter les lieux.

— Qu'avez-vous découvert ?

— Oh !... C'est assez extraordinaire... Dans la première pièce, se trouvait une malle volumineuse, en fibres, et il m'a semblé que l'odeur infecte se dégageait de ce colis... J'ai préféré vous consulter avant de la faire ouvrir.

— Ah ! ah ! très intéressant ! déclara l'inspecteur principal en se levant et en faisant signe à Blanquette de l'accompagner. Eh bien, allons nous rendre compte de visu... Vous ne voyez pas d'inconvénient, monsieur, à ce que nous fassions à notre tour une petite incursion dans le domaine de Mlle Lydia ?

— Du tout, au contraire...

La brave Cerbère, dont les jambes flageo-

lantes, la pâleur et la respiration un peu précipitée révélaient l'émotion, se mit en devoir de les précéder chez la danseuse.

Pendant quelques secondes, elle fourragea dans la serrure sans réussir à l'ouvrir tant la peur faisait trembler ses doigts. Enfin tous quatre pénétrèrent dans le logis suspect.

L'appartement dont disposait Mlle Barkine donnait sur une cour étroite et, de ce fait, restait très sombre. Au surplus, les pièces, petites et tapissées d'un papier foncé, très vétuste, présentaient un aspect dépourvu d'attrait. L'ameublement en apparaissait fort sommaire. Dans la première, presque vide, demeuraient seuls un lustre et des rideaux de velours, d'une teinte indéfinissable ; la seconde, qui devait tenir lieu de chambre à coucher, contenait une table boiteuse, quelques chaises, et un lit de fer sur lequel étaient posés pêle-mêle une couverture, des draps d'une propreté douteuse et un oreiller. Dans un coin, derrière un paravent, se dissimulait une coiffeuse de pitchpin, à la glace ternie, sur laquelle traînaient en désordre deux ou trois flacons et une boîte de poudre de riz. Il se dégageait de tout cela une impression pénible d'abandon et de misère...

Après avoir fait rapidement le tour de ce pauvre logement, les trois hommes et la gardienne de la loge revinrent dans la première pièce, où se trouvait la fameuse malle.

Horace ne put réprimer une grimace significative, et esquissa le geste de se pincer les narines, tant était affreuse la puanteur qui en émanait...

Pourtant, sans paraître le moins du monde incommodé, son chef s'approchait de l'objet du litige, et, constatant qu'il avait été soigneusement cadenassé, priait Mme Pasquadou, presque sur le point de « tourner de l'œil », d'aller chercher les outils permettant de l'ouvrir.

La « pipelette » s'esquiva rapidement, autant que sa corpulence le lui permettait, et reparut au bout de quelques minutes, flanquée de son mari, lequel tenait en main les instruments nécessaires.

Frappées à coup redoublés, les serrures sautèrent, et le couvercle, qui avait été vraisemblablement fermé en force, se souleva d'un seul jet. Tout d'abord, les assistants, qui attendaient avec une curiosité grandissante, ne virent que de la paille. Du bout des doigts, Arnoux la souleva... et fit malgré lui un pas en arrière, tandis qu'une exclamation de dégoût jaillissait des lèvres de ses compagnons.

Un spectacle atroce, digne du Grand-Guignol, s'offrait à leurs yeux : la malle contenait le corps en pleine putréfaction d'un homme vêtu d'un ulster sombre, qui gisait recroquevillé, replié sur lui-même les bras remenés en avant ; ses mains exsangues for-

maient deux taches livides, la tête n'était qu'une bouillie immonde, où des débris d'os et de cervelle se mélangeaient à du sang noir à demi-séché... On eût dit que l'assassin avait apporté tous ses efforts à rendre la victime méconnaissable.

Terrible vision qui remplit d'horreur les témoins de cette trouvaille hallucinante...

## VI

### LE BATON DE ROUGE A LEVRES

Depuis la découverte du cadavre de la rue du Temple, Arnoux et son inséparable Blanquette, enfermés dans leur bureau, étudiaient avec une hâte fiévreuse les éléments de cette étrange affaire.

Toute la brigade spéciale elle-même se trouvait transformeé en une vaste fourmillière où chacun, à son poste, déployait un zèle et une célérité dignes d'éloges.

Comme il se doit en de telles circonstances, les grands quotidiens, sautant sur ce crime spectaculaire, faisaient assaut de manchettes sensationnelles, destinées à frapper l'imagination des gens avides de ce genre de lecture ; l'un étalait par exemple en caractères gras un titre comme :

« *Le Cadavre mystérieux* »

tandis qu'un autre affichait en première page un retentissant et alléchant :

« *L'énigme de la malle sanglante* »...

Ainsi, par la voie de la presse, la France

entière fut tenue au courant des plus infimes détails de ce meurtre qui défrayait la chronique.

Lydia Barkine, dont on ne doutait pas de la culpabilité, fut l'objet de minutieuses descriptions de la part de reporters en mal de copie ; malheureusement, impossible de publier la plus petite photographie de la triste héroïne, ce qui aurait cependant ajouté un intérêt piquant aux longs articles que les journaux lui consacraient. Mais les perquisitions effectuées au domicile de la mystérieuse Slave n'avaient donné aucun résultat ; il ne restait ni papiers compromettants, ni empreintes digitales. Les recherches effectuées à Marseille s'avérèrent également infructueuses, on n'y connaissait aucune danseuse répondant au signalement de la jeune femme.

Tous ces échecs indiquaient bien qu'on se heurtait à une criminelle endurcie ; car les gazettes commençaient à accuser formellement la belle inconnue du meurtre, voyant en elle autre chose qu'une simple comparse.

Cependant trois questions cardinales demeuraient sans réponse : Qui était le mort ? Pourquoi avait-il été tué ? Quelles relations entretenait-il avec la Russe ?...

L'illustre professeur Sobart, de l'Institut médico-légal, pratiqua lui-même l'autopsie ; mais ses conclusions n'apportèrent que peu d'éclaircissements : l'homme, âgé de qua-

rante-cinq ans environ, avait succombé à l'hémorragie cérébrale provoquée par une balle de revolver, entrée par la nuque et sortie du milieu du front. Un instrument très lourd, probablement un marteau, avait été utilisé pour écraser la face de la victime, dans l'intention visible de la défigurer, afin d'empêcher toute identification ultérieure.

Résultat que l'assassin semblait avoir atteint, puisque, après plusieurs jours d'enquête, on se perdait encore en conjectures sur les noms, adresse et qualité du malheureux. Malgré de patientes recherches les enquêteurs n'avaient pu découvrir dans les vêtements du mort le plus faible indice...

A tout hasard, par le truchement des journaux, la police demanda que les particuliers connaissant un individu dont le signalement coïnciderait avec celui de l'homme assassiné, et dont la récente disparition les aurait frappés, veuillent bien se présenter chez M .Arnoux, inspecteur principal.

D'autre part, le commissaire de Fontainebleau fit connaître à ses collègues parisiens la curieuse démarche nocturne du dénommé Chauchoin et l'interrogatoire correspondant. Mais, dut-il ajouter, les représentants de la loi n'avaient pas cru devoir ajouter foi aux invraisemblables déclarations du chauffeur, qu'ils avaient jugé un peu pris de boissons, ou faible d'esprit. Ces communiqués, bien en-

tendu, furent reproduits dans les quotidiens.

Ildefonse, qui se terrait dans son petit logement et ne soufflait mot, espérant échapper à l'indiscrète curiosité des détectives, apprit ainsi soudain par la lecture de son journal favori qu'il devenait une grande vedette de l'actualité, et, au lieu d'attendre une convocation inévitable, il se résigna à comparaître devant les défenseurs de l'ordre.

Il lui devenait impossible hélas ! d'essayer de dissimuler quoi que ce soit.

Il se fit donc introduire, tout penaud, dans le bureau d'Arnoux... Ce dernier l'accueillit avec de grands cris de reproche. Pourquoi n'était-il pas venu dire plus tôt ce qu'il savait ? Jurant, tonnant, se démenant comme un diable, l'inspecteur principal produisit une grosse impression sur le pauvre Chauchoin. Entouré de huit policiers, soumis à un feu roulant de questions, le brave homme répéta son récit ; mais cette fois, on exigea de lui une foule de détails, qu'il se montra bien incapable de fournir.

Harassé, effrayé, abruti, il finit par opposer le mutisme le plus complet aux demandes de ses bourreaux. Mais il ne pouvait rester quitte à si bon compte. Arnoux, homme aux décisions rapides, l'entraîna avec lui et quelques-uns de ses collaborateurs à Fontainebleau pour une reconstitution de l'aventure vécue quelques jours auparavant.

Le propriétaire du «Café Bleu», M. Didier, parut aussi gêné que Chauchoin, en voyant son établissement envahi par les policiers. Cependant, n'ayant rien à se reprocher, il répondit avec beaucoup de bonne grâce aux questions qui lui furent posées. Il reconnut qu'en effet une femme, dont le signalement correspondait à celui de Lydia Barkine, avait séjourné dans son hôtel ; mais elle se faisait appeler Rosita Molinero, et se disait Espagnole. L'étrangère recevait rarement des visites : un ou deux hommes étaient venus quelquefois la voir, tard dans la soirée, mais comme M. Didier n'avait pas pour habitude de surveiller la vie privée de ses clients, il ne savait donner de plus amples précisions. D'autre part, cette femme menait une existence tranquille et payait régulièrement sa pension. L'hôtelier ne voyait rien à ajouter et regrettait de ne pouvoir mieux renseigner ces messieurs...

Quant à la fameuse malle, au sujet de laquelle les enquêteurs lui demandèrent de multiples choses, il ignorait même son existence... Le valet de chambre, consulté sur le même point, ne put que fournir des indications sans grand intérêt : il avait descendu le colis, sur la demande de la soi-disant Espagnole, aidé du chauffeur ; le bagage lui avait paru fort lourd, mais, s'il contenait des livres, ce poids semblait naturel...

Le résultat de ce « transport des lieux » demeurait donc plutôt maigre, cependant l'inspecteur principal déclara s'en contenter. Il confia à Blanquette qu'il croyait être sur la bonne piste, et se félicita de l'avoir découverte si vite...

Abondamment commenté dans les journaux, le voyage de Fontainebleau, attira l'attention sur le véhicule du crime, et le taxi d'Ildefonse, qui portait le numéro 13 RF 7, fut photographié en long, en large et en travers, et publié dans toutes les gazettes.

Chauchoin se serait bien passé de cette célébrité soudaine. Assailli par des gens curieux, des reporters, et même des cinéastes qui le filmèrent pour les « Actualités », il ne savait plus où donner de la tête, et sentait l'énervement le gagner.

En outre, il estimait que cette tapageuse publicité ne pouvait avoir que des conséquences fâcheuses ; il redoutait, à juste titre, d'être le point de mire de l'attention générale, et craignait les répercussions que cette notoriété aurait inévitablement sur le nombre de ces clients. Au surplus, il pressentait un danger indéfinissable... Les événements qui suivirent devaient confirmer ses appréhensions...

Comme dit le proverbe, « un malheur n'arrive jamais seul »... Le bruit fait autour du brave homme et de son véhicule avait encore

éloigné de lui les pratiques, pourtant déjà si rares. Il est vrai que se faire transporter dans la voiture où quelqu'un a été assassiné n'a rien de particulièrement séduisant.

Pour comble de malchance, l'aîné venait de perdre son emploi ; la grande usine où il travaillait faisait de sévères compressions de personnel, dans l'intention de réduire ses frais généraux, et, dernier embauché, il fut parmi les premiers ouvriers licenciés... Certes, Max ne gagnait pas beaucoup d'argent mais ce modeste salaire représentait néanmoins un appoint appréciable, et la famille devait maintenant se « serrer davantage la ceinture ». Dans cette pénible conjoncture, Amélie, épouse modèle, se montra admirable : souriante et courageuse, elle fit contre mauvaise fortune bon cœur, et, sans laisser transparaître ses soucis personnels, essaya de remonter le moral de son mari...

Enfin Chauchoin retrouva un peu de tranquillité ; de graves événements politiques détournèrent l'attention générale de l'affaire de Fontainebleau, qui passa en troisième page des quotidiens. Après ces quelques jours de chômage forcé, Ildefonse décida de reprendre son travail, mais auparavant, il se résolut à nettoyer la voiture de fond en comble, semblant vouloir effacer la plus petite trace de la sinistre aventure.

La glace brisée fut remplacée sans diffi-

cultés, puis Chauchoin lui-même lava le véhicule à grande eau, sortit les banquettes et les brossa vigoureusement, frotta les vitres et astiqua les métaux. L'idée que son automobile restait marquée « moralement » d'une empreinte indélébile le hantait...

Comme il enlevait le tapis pour le nettoyer un petit objet tomba à ses pieds, il le ramassa et l'examina : c'était un tube de métal de cinq ou six centimètres de long, qui avait complètement échappé jusque-là aux recherches pourtant approfondies des enquêteurs. Ildefonse l'ouvrit et constata qu'il tenait en mains un bâton de rouge à lèvres, clair et d'une marque connue ; l'approchant de ses narines, il reconnut que le parfum s'en révélait agréable...

Tout en faisant tourner machinalement sa trouvaille entre ses doigts, il réfléchissait : certes, ce fard ne pouvait appartenir qu'à la femme voilée propriétaire de la lourde malle, puisque, depuis la randonnée tragique. Mais Chauchoin se souciait peu d'affronter de nouveau l'inspecteur principal Arnoux; évidemment, en d'autres circonstances, il se serait précipité pour remettre ce précieux indice aux autorités, mais ses deux précédentes entrevues avec les policiers lui suffisaient pour le moment... Les petits avaient besoin de manger, mieux valait se mettre en quête de voyageurs...

Avec un geste qui signifiait : « Advienne que pourra », le chauffeur empocha tranquillement sa découverte.

— Puisque ce sont de si fins limiers, marmotta-t-il, qu'ils se débrouillent seuls... Mon nom n'a que trop figuré dans toutes les « feuilles de chou » et je ne tiens pas à servir plus longtemps de bête curieuse...

Le soir même, il reprenait son poste à la station de métropolitain St-Paul ; arrivé très tôt, il occupa une des premières places de la rangée.

Hélas ! les amateurs de transport automobile se révélèrent aussi peu nombreux que la semaine précédente, et Ildefonse sentit la somnolence le gagner doucement. Combien de temps perdit-il la conscience du réel ? Il n'aurait su le dire exactement... Mais quand il sortit de sa torpeur, minuit ne devait pas être loin car les spectateurs sortaient en foule du cinéma voisin où la représentation venait de s'achever.

Secouant ses jambes engourdies par cette longue immobilité, il s'apprêtait à descendre pour faire quelques pas dans la rue, quand son attention fut attirée par deux individus, qui, scrutant tour à tour les taxis en station dont ils déchiffraient les numéros, paraissaient à la recherche d'un véhicule bien déterminé...

Parvenus devant celui de Chauchoin, ils échangèrent quelques mots, en secouant la tête d'une façon affirmative, puis s'approchèrent de lui :

— Porte de Vincennes, ordonna l'un d'eux, dont les traits se dissimulaient presque complètement derrière un feutre tiré sur les yeux, tandis que l'autre, ouvrant la portière, se disposait à grimper dans la voiture.

Un sombre pressentiment étreignit le chauffeur. Il avait l'intuition que son calvaire n'était pas terminé, mais faisant taire ses craintes irraisonnées, il revit en imagination la quittance de loyer dont, malgré toute sa bonne volonté, il n'avait pu encore régler le montant et il acquiesça.

En quelques minutes, par le Faubourg St-Antoine, puis le Cours de Vincennes presque déserts, il atteignit le but fixé ; stoppant, il se retourna et ouvrit la bouche pour demander l'adresse à laquelle il devait déposer ses clients. Mais l'un des deux hommes ne lui laissa pas le temps de parler.

— Tout droit, déclara-t-il en lui faisant signe de continuer ; je vous dirai quand vous devrez vous arrêter...

« Tout droit » ! C'était le bois de Vincennes... Et Ildefonse hésitait sur la ligne de conduite à suivre en l'occurence, quand il sentit soudain contre sa nuque le contact d'un objet froid...

Epouvanté, il devina le canon d'un revolver... Les individus le tenaient à leur merci...

Evidemment, quelques rares passants se montraient bien, et, dans le lointain, se profilait même la silhouette d'un agent, mais Chauchoin se doutait qu'au moindre mot, au moindre geste, les autres n'hésiteraient pas à le tuer... Comment résister ?

Transi de frayeur, il poursuivit sa route et passa l'emplacement des anciennes fortifications.

— Ne te retourne pas, et braque à gauche, ordonna une voix menaçante.

Jetant un coup d'œil timide dans son miroir, le chauffeur remarqua que celui qui tenait le revolver portait une longue et vilaine cicatrice sous l'œil droit. Obéissant à l'injonction, il engagea la voiture dans une large allée très sombre, bordée d'arbres touffus...

— Stop... commanda au bout de quelques instants l'homme à la balafre ; et gare à toi; une seule protestation et je te brûle...

Le conducteur se hâta d'obtempérer, tandis que les bandits mettaient pied à terre.

— Pas de blague, hein ? sinon, il t'en cuira...

Ildefonse ne songeait pas à opposer la moindre résistance. De lui-même, il éleva les bras en l'air.

— C'est bien toi qui a conduit Magda, de Fontainebleau ? reprit le malfaiteur au revolver...

— Magda ? Permettez, je ne comprends pas...

— Ne fais pas l'idiot... La femme à la malle...

— Oui, mais...

— Ta g... Réponds à ce qu'on te demande... Nous nous sommes aperçus déjà que tu as la langue trop bien pendue... pour un chauffeur de taxi... Mais suffit... il ne s'agit pas de ça... Dis donc ? T'as rien trouvé dans ta bagnole ?

Chauchoin comprit immédiatement où les autres voulaient en venir et la raison de cette promenade nocturne. Mais, à défaut d'une défense physique qui s'avérait impossible puisqu'il n'était pas armé, peut-être pouvait-il essayer de résister aux bandits par la ruse? On ne l'intimidait pas si facilement...

Aussi, avec beaucoup de calme secoua-t-il négativement la tête...

— Non, je n'ai rien vu...

— Sale menteur ! fripouille ! grognèrent ensemble les deux bandits...

Quoiqu'il conservât un air crâne, Ildefonse sentait un petit frisson lui parcourir l'échine; pourtant il ne broncha point.

— Ce petit jeu ne prend pas avec nous, mon vieux... Fais attention, hein ? reprit

l'homme à la cicatrice... Donne-moi le bâton de rouge, et tout de suite... Magda l'a sûrement perdu dans ton tacot. Si tu refuses... l'arme de la canaille s'approcha dangereusement de la poitrine du chàuffeur. Je te descends... sache que ça ne me gênerait pas le moins du monde. Les flics, je m'en fous... Ils peuvent toûjours nous chercher ils ne nous trouveront pas. Donc rien à craindre de ce côté là...

## VII

### LE MYSTÈRE S'ÉPAISSIT

Quel individu, même courageux, n'aurait eu une seconde de défaillance en voyant brusquement placé dans la situation tragique où se trouvait le pauvre Ildefonse ?

Tenter de donner le change aux malfaiteurs aurait été d'un héroïsme fou et inutile, et le chauffeur le comprit ; pendant quelques secondes un débat se livra dans son âme entre le désir de résister aux sinistres canailles et celui d'abandonner une lutte par trop inégale... L'instinct de la conservation finit par l'emporter, mais qui aurait pu en faire grief au père de famille ? Ne tenait-il pas surtout à la vie parce qu'une nombreuse nichée attendait la becquée ? La vraie bravoure en l'occurence consistait à quitter la fière attitude tout d'abord adoptée et à se montrer aussi conciliant que possible, afin de se tirer sain et sauf de cette épineuse aventure.

Cependant, pour ne paraître céder trop rapidement, Chauchoin renifla, leva les yeux

au ciel, semblant y chercher une inspiration...

— Je me rappelle, en effet, déclara-t-il avec hésitation, que j'ai trouvé un bâton de rouge dans ma bagnole...

— Ah ! tout de même, monsieur a recouvré la mémoire, remarqua d'un ton moqueur l'homme à la cicatrice sans cesser de menacer le conducteur de son revolver. Eh bien, où est-il ce tube ?

— Dans mon veston.

— Parfait... donne...

Ildefonse, tout en jetant un regard de côté sur l'arme dont le canon se trouvait à quelques centimètres de sa poitrine, déboutonna sa houpelande. Mais l'autre lui fit signe de s'arrêter...

— On va te fouiller d'abord, pour parer à toute éventualité...

Rapidement le second malfaiteur tâta les poches de Chauchoin...

— Rien, constata-t-il laconiquement, une fois cette brève inspection terminée...

— Alors, amène le bâton de rouge.

Le chauffeur s'exécuta. Satisfait et ricanant, l'individu qui tenait le browning empocha le fard.

— Tu peux te féliciter d'avoir obéi si vite, autrement ça n'aurait pas traîné ; nous, tu sais, on ne badine pas... Maintenant, fous le camp...

Avec un soupir de soulagement, la victime de cette manœuvre d'intimidation grimpait dans son taxi, heureux d'en être quitte à si bon compte, quand l'allée dans laquelle le petit groupe stationnait se trouva soudain balayée par les phares aveuglants d'une automobile qui s'approchait.

Les bandits, surpris, eurent une seconde d'indécision...

— Sauvons-nous, cria l'un d'eux tout-à-coup en bondissant vers les arbres voisins...

Mais son élan fut arrêté net ; trois détonations venaient d'éclater et le sinistre individu battit l'air de ses bras, puis se courba en deux avec une grimace de douleur. Dans un effort effort désespéré, Il réussit à reculer de deux pas et à monter dans le taxi, où Chauchoin semblait pétrifié...

— Pars vite... vite... cria-t-il dans un souffle.

Pris de panique ne sachant même plus ce qu'il faisait, le chauffeur démarra si brusquement que le véhicule fit une sorte de bond en avant, comme un cheval éperonné...

Toute cette scène n'avait duré que quelques secondes... Et sur les routes désertes et silencieuses du bois, une folle poursuite s'engagea, poursuite digne des films policiers américains les plus échevelés. Le revolver en main, les occupants de la seconde voiture, tirant sans discontinuer, cherchaient à atteins-

dre les pneus, dans l'espoir de provoquer une panne qui aurait mis à leur merci le taxi et ceux qu'il transportait.

O miracle ! aucun ne fut atteint. Ildefonse dans son for intérieur remercia la Providence qui veillait sur lui, mais il ne tarda pas à constater avec désespoir que les agresseurs se rapprochaient ; il pouvait même distinguer maintenant à peu près la marque de l'automobile, une voiture américaine qui lui rappela vaguement celle de la route de Fontainebleau. En désespoir de cause il tenta une manœuvre suprême : au lieu de continuer sa course en ligne droite dans la nuit, il donna un brusque coup de volant à gauche. Initiative couronnée de succès; la nouvelle voie dans laquelle il venait de s'engager débouchait sur une sorte de place éclairée, où circulaient plusieurs passants et où même, chance inespérée ! surgirent deux agents cyclistes... Serrant les freins avec une violence qui fit grincer les engrenages et projeta son voyageur contre la glace avant, il fit signe aux défenseurs de l'ordre de mettre pied à terre...

— Arrêtez ce type qui est dans ma voiture, clama-t-il en faisant de grands gestes désordonnés. Il m'a obligé à rouler sous la menace d'un revolver, et voulait me faire un mauvais parti...

Pendant que les gardiens de la paix, ayant

immédiatement compris de quoi il s'agissait, s'emparaient de l'individu, d'ailleurs évanoui au fond du taxi, Chauchoin pris d'une faiblesse soudaine, se sentir défaillir, s'appuyait contre le capot de son véhicule.

— Ouf ! soupira-t-il d'un air égaré, en passant sa main sur son front trempé de sueur, je l'ai échappé belle cette fois-ci...

.....

Congestionné, rouge comme une pivoine, serrant les mâchoires, l'inspecteur principal Arnoux bondit de son fauteuil comme un diable d'une boîte, tandis que de son poing fermé, il balayait rageusement les papiers qui encombraient son bureau.

— Ce n'est pas possible, rugit-il, il se paye ma tête...

Et se précipitant sur la porte, il la poussa d'un coup de pied :

— Horace ! hurla-t-il d'une voix si puissante que les carreaux tremblèrent. Etes-vous sourd à la fin ! Voilà un quart d'heure que...

— Inutile de vous égosiller, patron... J'arrive... Qu'y a-t-il pour votre service ?

Arnoux suffoquait de colère, mais la piteuse figure de son subordonné le désarma ; il haussa les épaules et se borna à bougonner quelques paroles inintelligibles tout en remuant des dossiers, et en déplaçant les cen-

driers, encriers et bibelots divers demeurés sur sa table...

— Non, décidément, reprit-il après quelques secondes de silence ; ça ne va pas mieux... Je serais curieux de savoir ce que vous fichez là-dedans...

— Dame, chef, je travaille...

— Oui, oui, toujours la même ritournelle, on connaît ça ; mais je n'ai pas le temps pour l'instant de discuter avec vous... Vous connaissez l'hôpital Saint-Dominique ?

— Bien sûr...

— Bon, alors écoutez ; il y a eu cette nuit une fusillade au Bois de Vincennes ; il s'agissait vraisemblablement d'un règlement de comptes entre gens du milieu ; un des individus blessés a été transporté à Saint-Dominique ; allez à son chevet et essayez de lui tirer les vers du nez... Moi j'ai à faire ailleurs : il faut que j'interroge le propriétaire de ce taxi n° 13... Toute cette affaire me paraît diablement louche et je demeure persuadé qu'il existe une corrélation entre le blessé en question, le cadavre dans la malle, et la femme qui a glissé comme une anguille entre nos doigts... Enfin voyez ça, Horace, je me fie à votre science déductive...

— Compris, patron...

— Bon, alors disparaissez, je vous attendrai ici, vous me ferez votre rapport.

Un quart d'heure plus tard, Blanquette, franchissait le seuil de l'hôpital.

Edifié voici une cinquantaine d'années dans un des quartiers les plus pauvres et les plus populeux de Paris, cet établissement présente extérieurement l'aspect sombre, vétuste et rébarbatif de la pupart des constructions publiques.

Pourtant, une fois passé le monumental porche d'entrée, on se trouve dans une sorte de jardin, où des pelouses et des arbres jettent une note rafraîchissante. Tout autour se dressent différents corps de bâtiments, répondant à des noms variés : pavillon de la médecine générale, pavillon de l'urologie, maternité, etc...

Horace, doué d'un flair professionnel, eut vite fait de s'orienter... Apercevant une pancarte, avec la mention « Renseignements » soulignée d'une flèche, il en suivit la direction et se trouva dans une salle ripolinée, blanche et nue où, derrire un guichet de verre dépoli, un employé répondait aux demandes des visiteurs égarés.

Exhibant sa carte de policier, en quelques mots, il fit connaître au gardien de service ce qui l'amenait. Après avoir feuilleté un énorme registre, l'homme lui donna brièvement saitsfaction :

— Pavillon 8, salle Y...

Le nez en l'air, humant les parfums prin-

taniers, Blanquette parcourut les jardins, pénétra dans le bâtiment indiqué et après avoir traversé un immense vestibule dallé où le bruit des pas résonnait, entreprit l'ascension des étages ; la salle Y... se trouvait au troisième.

Le blessé reposait dans une petite chambre très claire, d'une propreté méticuleuse, et où ne s'alignaient que des meubles indispensables : une table de chevet supportant un verre, un pot à eau et différents flacons ; deux chaises et une armoire, le tout peint en blanc. Le drap de toile rude et la couverture grossière en laine brune lui remontaient jusqu'au menton... D'une pâleur livide, les yeux clos, le souffle court et précipité, il paraissait fort mal en point.

A l'entrée du détective, une infirmière qui veillait dans une des salles voisines, s'approcha, les sourcils froncés, l'air peu amène... Horace lui révéla l'objet de sa mission, mais elle déclara indispensable de consulter le médecin de garde, car l'homme, grièvement blessé au ventre, venait d'être opéré de la laparotomie et restait dans un état de faiblesse extrême. Le docteur commença par affirmer qu'un interrogatoire risquerait d'être fatal au malade et qu'il ne pouvait prendre la responsabilité de l'autoriser ; mais les arguments déployés par l'astucieux Blanquette réussirent à le convain-

cre et, d'un ton revêche, il finit par concéder au policier cinq minutes d'entretien avec le patient...

Horace vint donc s'asseoir à côté du petit lit de fer, et examina pendant quelques instants en silence l'homme qui gisait, inerte, dans un état déjà voisin de la mort. Sur son visage livide où les os saillaient, une affreuse cicatrice se détachait en rouge, balafrant la joue. Comme s'il avait deviné une présence étrangère, le bandit souleva péniblement les paupières et fixa son vis-à-vis d'un regard éteint. Pour ne pas l'effaroucher, Blanquette commença par s'enquérir de sa santé, puis, paraissant manifester l'intérêt le plus vif pour l'opération qu'il venait de subir et les souffrances endurées, on arriva à lui poser quelques questions plus précises ; pourtant, en dépit de son abattement, le malfaiteur conservait toute sa présence d'esprit ; il secoua négativement la tête, refusant de dévoiler son identité. Au contraire, témoignant qu'il n'était pas dupe de cette sollicitude, il demanda :

— Vous êtes de la police ?

— Oui, reconnut l'envoyé d'Arnoux ; néanmoins, ne voyez pas en moi un ennemi. Si vous désirez soulager votre conscience, faites-le sans crainte ; vous n'aurez jamais eu d'auditeur plus attentif...

Il s'étonnait lui-même de la douceur per-

suasive avec laquelle il avait prononcé ces mots. Pourtant l'autre y demeura insensible; d'ailleurs un tremblement convulsif, qui annonçait la fin, venait de le saisir ; l'infirmière, demeurée présente, invita d'un signe le visiteur à prendre congé...

Navré du peu de succès de sa démarche et comprenant qu'il aurait été superflu d'insister, Horace posait déjà la main sur le bouton de la porte, quand par un revirement soudain, le mourant, tournant la tête avec difficulté, émit une sorte de gargouillement incompréhensible. Blanquette se précipitant, s'inclina au-dessus du lit, colla presque son oreille contre les lèvres du moribond... Malheureusement, celui-ci parlait d'une voix presque éteinte et le policier, en dépit de ses efforts, ne saisit pas le sens de ses paroles.

Voyant que son auditeur ne comprenait rien, il répéta les derniers mots lentement ; Horace, qui scrutait son visage avec une attention désespérée, les déchiffra sur les lèvres, plutôt qu'il ne les entendit...

Déjà la tête de l'homme retombait sur le côté, tandis qu'un râle s'élevait de sa gorge contractée... L'infirmière saisit le détective par le bras :

— Il serait préférable de vous en aller, monsieur...

Mais il restait encore à Blanquette une formalité à remplir : peut-être l'examen des vê-

tements de l'agonisant lui apporterait-il les indications précises qu'il avait vainement attendues de l'interrogatoire ? Sur son désir, une surveillante le conduisit dans une petite pièce spéciale où on lui apporta les effets qu'il venait de réclamer. S'il avait espéré faire de sensationnelles découvertes au cours de cette perquisition, il fut bien vite déçu. Les poches de l'individu ne contenaient que des objets sans intérêts ; couteau, montre, menue-monnaie, deux billets de banque froissés, etc... Cependant, dans le pantalon, il découvrit un portefeuille, contenant une carte d'électeur, grâce à laquelle il put établir l'identité présumée du disparu : Emile Labrune, manœuvre, 148, boulevard Voltaire à Asnières.

Ce renseignement constituait, à vrai dire, le seul résultat positif de l'enquête. Horace dut s'en contenter et regagna son bureau, où l'attendait Arnoux, rongeant son frein, arpentant la pièce à grandes enjambées.

L'inspecteur principal manifesta tout de suite une vive curiosité :

— Alors ? demanda-t-il en tendant à son subordonné un étui de cigarettes... Asseyez-vous, prenez une « celtique »... et racontez...

En quelques mots simples et clairs, l'autre relata les événements, puis montra le portefeuille.

— Très bien, parfait...

Le chef exultait :

— On va contrôler cela tout de suite... Le type est mort, dites-vous ?

— Oui, mais avant de passer de vie à trépas il a prononcé quelques paroles...

— De mieux en mieux... Quoi donc ?

Mais les traits contractés de Blanquette décelaient un embarras grandissant... Etonné, Arnoux le dévisagea :

— Eh bien...

— Ah ! ça, c'est formidable patron !...

— Quoi ?

— J'ai oublié... oui, je ne peux pas arriver à m'en souvenir...

Le chef bondit.

— Non, vous êtes fou, ma parole, fou à lier. Au moment où nous sommes sur la bonne piste ! Il fallait en prendre note par écrit, voyons... Ah ! c'est trop fort...

— Excusez-moi, patron, je suis désolé, mon amnésie...

L'autre fit le geste de s'arracher les cheveux.

— Vous me mettez dans de jolis draps ! cria-t-il en passant successivement par toutes les couleurs de l'ar-en-ciel. Mais cela vous coûtera cher... Soyez-en sûr ; cette petite plaisanterie a assez duré.

— La mémoire va peut-être me revenir, hasarda le malheureux adjoint, qui aurait vou-

lu se trouver à cent pieds sous terre. Laissez-moi le temps de rechercher...

— Le temps... le temps... allez ouste, partez... ou je fais un malheur ; et ne revenez pas avant d'avoir retrouvé ce que vous aviez à me dire.

Au comble de la fureur il saisit son tampon buvard et le lança à toute volée à la tête de son collaborateur qui para le coup de justesse et disparut...

Vers midi, l'inspecteur principal enfilait son pardessus pour rentrer déjeuner dans son foyer quand la porte s'ouvrit ; dans l'entrebaillement se glissa le visage dévoué de Blanquette :

— Ça y est, patron...

— Quoi ?

— Les derniers mots... les derniers mots du mort de l'hôpital St-Dominique...

Le brave Horace paraissait tout joyeux, un vaste sourire découvrait ses dents irrégulières, et la satisfaction se lisait dans son œil unique...

— Ah oui... Eh bien ?

— Oh ! il me semble que ça n'a aucun sens, et pourtant je jurerais que c'est bien cela...

— ?.....

— *La Mouche Noire*... Voilà ce qu'il a dit...

## VIII

### L'AME DOUCE

Rentrant toujours très tard dans la nuit à son humble domicile, Chauchoin aimait faire la grasse matinée et flâner jusqu'à dix heures du matin au lit, où sa dévouée Amélie lui apportait son café au lait, accompagné de confortables tartines. Cette petite faiblesse semblait fort naturelle de la part d'un homme qui, par ailleurs, travaillait durement. Aussitôt levé, en effet, Ildefonse déployait une activité débordante... Il avait l'habitude, en particulier, de descendre le matin jeter un coup d'œil sur sa voiture, rangée au garage qui se trouvait dans la cour de l'immeuble.

A vrai dire, ce « garage » aurait mieux répondu au nom de « remise ». C'était une construction en planches, assemblées assez maladroitement, et recouverte de tôle ondulée. Pour y voir clair il fallait laisser la porte ouverte. On rangeait là des outils, des planches, quantité d'ustensiles d'un usage peu courant. Le chauffeur avait obtenu du pro-

priétaire l'autorisation d'y entreposer son véhicule, ce qui représentait pour lui une sérieuse économie, en lui épargnant de coûteux frais de garde.

Chaque jour, il trouvait à bricoler, arrangeant une petite chose par ici, enlevant une tache par là, regardant attentivement son moteur.

Cette nuit-là, après l'aventure échevelée du bois de Vincennes, aventure qui se termina au commissariat le plus proche, Chauchoin regagna son foyer particulièrement tard... Il eut de la peine à trouver le sommeil, car, en un défilé fatigant, les derniers événements se déroulaient dans son cerveau ; il croyait encore entendre les questions qui lui avaient été posées par un employé maussade, ennuyé d'être dérangé à une heure du matin au milieu d'une belote passionnante. Tous ces interrogatoires successifs finissaient par excéder Ildefonse...

Pour mettre le comble à son mécontentement, l'inspecteur principal Arnoux le priva de son plaisir quotidien, en l'éveillant à une heure fort matinale pour lui demander divers éclaircissements sur les péripéties auxquelles il avait été mêlé.

— Décidément la journée commence mal! grogna le brave père de famille, en refermant la porte sur le policier.

Et tout ne semblait même pas terminé,

puisqu'avant de quitter le logement de la rue des Deux-Ponts Arnoux avait invité Chauchoin à lui rendre visite à son bureau...

Il n'était pas loin de midi, quand, enfin habillé et lesté de son petit déjeuner, l'innocente et indirecte victime de l'affaire de Fontainebleau s'apprêta à descendre dans la cour pour procéder à la petite inspection rituelle. Cette fois-ci, Max, en chômage forcé, l'accompagnait. Le père ayant la veille remarqué que le fonctionnement de la voiture ne donnait pas entière satisfaction, avait requis l'aide de son héritier, qu'il savait être un mécanicien de première force.

Le jeune homme d'ailleurs paraissait enchanté de se rendre utile.

— Qu'est-ce qui ne va pas, père ? demanda-t-il, tandis que tous deux descendaient l'escalier étroit et sombre.

— Je n'en sais rien ; mais l'arrivée d'essence se fait mal, il doit y avoir le gicleur bouché...

Le « garage » lui-même aurait nécessité de sérieuses réparations. Il pleuvait à l'intérieur et l'humidité moisissait les planches...

Laissant ouverte la porte formée de lattes grossièrement assemblées, Ildefonse carressa du regard la « brave bête », avant d'en soulever le capot.

— Vois un peu cela et fais pour le mieux... ordonna-t-il à son fils.

Il croyait affirmer son autorité en employant le ton « adjudant » à l'égard de ses rejetons, mais ces manières un peu bourrues dissimulaient un cœur d'or ; peut-être le brave homme, qui avait la pudeur de ses sentiments, ne voulait-il pas laisser voir entièrement à la petite famille l'immense affection qu'il lui portait...

Déjà Max, obéissant, enlevait son veston et retroussait ses manches, prêt à se mettre au travail avec ardeur ; on devinait que ce genre de besogne lui plaisait. La mécanique semblait l'élément naturel de ce petit Parisien sympathique, digne héritier de la vocation de son père.

Tandis que Chauchoin, le chiffon à la main, frottait la glace avant, où subsistaient des traces de pluie, le jeune homme, en connaisseur, examinait silencieusement le moteur. Pourtant, au bout de quelques mintes, il rompit le silence :

— C'est fou ce qui t'arrive, remarqua-t-il tout en maniant une pince avec dextérité. J'ai entendu le récit que tu as fait à maman. Quel beau roman !

Comme la plupart des adolescents, Max lisait avec passion les histoires de détectives sorties de l'imagination fertile d'écrivains à succès, et achetait avec régularité les petits cahiers relatant les hauts faits des Nick Carter, Pinkerton et autres... Pourtant s'il suivait

assidûment ces récits palpitants et si, en pensée, le jeune Chauchoin imaginait parfois pour son plaisir personnel des péripéties encore plus invraisemblables, il n'eût jamais supposé que son « paternel » pût se trouver mêlé à une aventure aussi ahurissante, et il s'en émerveillait naïvement...

Assez grand, bien bâti, les cheveux abondants et lisses séparés par une raie impeccable, la figure fraîche et ouverte, éclairée par de beaux yeux marrons, intelligents, Max était ce qu'on appelle un beau garçon. Tel paraissait d'ailleurs l'avis de plusieurs jeunes filles du qaurtier qui n'auraient pas demandé mieux que de s'attacher le fils d'Ildefonse comme soupirant, et prenaient, à danser avec lui dans des bals populaires, un plaisir visible...

Mais lui se moquait éperdûment de ces faciles succès féminins. Il ne songeait qu'aux moyens de réaliser son ambition secrète : devenir policier. Pour l'instant, absorbé dans le démontage, il laissait son imagination vagabonder et construisait, sur les quelques paroles surprises la nuit précédente, un véritable feuilleton...

Cependant Chauchoin, n'aimait guère être mis sur la sellette, répondait d'un ton rogue à la remarque de son rejeton :

— Ne t'occupe pas de cela. Toutes ces affaires n'intéressent pas un galopin de ton âge.

Tu ferais mieux de voir pourquoi la portière de droite ferme mal..

— Entendu, père, on va examiner ce qui cloche de ce côté là ; le gicleur n'a rien en tous cas...

Il s'approcha de la porte, l'ouvrit et la referma à plusieurs reprises.

— Je ne comprends pas... murmura-t-il pour lui-même, en levant les sourcils d'un air méditatif. Tout à coup il se pencha en poussant une exclamation étonnée :

— Regarde...

— Tiens père, voilà ce qui bloque...

— Quoi...

Déjà il avait ramassé le corps du délit et le tournait en tous sens en sifflotant.

— Eh, eh ! Tu ne connaîtrais pas ce petit objet par hasard ?

— Quoi enfin ? répéta avec impatience le père sans se déranger.

— Viens voir, ça ne vaut la peine...

L'autre s'approcha, curieux et tendit la main...

— Donne !

Mais il poussa une exclamation tandis qu'une intense stupéfaction se peignait sur ses traits...

— Le bâton de rouge... Oh ! par exemple...

— Oui, approuva le jeune homme, c'est certainement celui dont tu parlais ; pourtant ce qui me semble un peu exagéré, pour-

suivit-il avec un sourire malicieux, c'est qu'on ait déclanché une fusillade hier soir dans le bois de Vincennes pour ce joujou insignifiant... A mon avis, ce n'est pas un produit de beauté ordinaire, va, et je suis persuadé qu'il se cache là-dedans un truc qu'il serait bien intéressant de découvrir...

Décidément, ce petit tube d'acier chromé devenait pour Ildefonse une véritable obsession... Poussant des jurons étouffés, le chauffeur s'était emparé du fard et s'apprêtait à l'enfouir au plus profond de sa poche, quand Max fit entendre une protestation...

— Laisse-le moi, père...

— Et pourquoi faire ? De quoi prétends-tu t'occuper encore ? tu deviens bien curieux et un peu trop hardi...

— Si, donne, insista l'adolescent ; chiche que je ne me suis pas trompé... Tu vas voir tout de suite...

L'autre, vaincu par cette ardeur juvénile, se laissa faire. Sérieux, les lèvres serrées, le jeune mécanicien, ayant saisi l'objet, le retournait entre ses doigts.

— Non, sans blague ! ronchonna le père avec un haussement d'épaules, j'ai l'impression que tu deviens légèrement timbré.

Sans se décourager le garçon ouvrit le tube et inséra l'ongle dans toutes les rainures, tandis que Chauchoin, sceptique et moqueur,

suivait d'un air goguenard les efforts de son rejeton.

— Allons, allons, abandonne cela, finit-il par déclarer ironiquement ; veux-tu que je te donne un conseil ? Lis un peu moins de ces bouquins d'aventures. Toutes ces publications te tournent la cervelle ; quel mystère veux-tu qu'il se dissimule là-dedans...

— Hourrah ! s'écria soudain le jeune homme... Ça y est !...

Sous l'action d'un petit mécanisme, le rouge venait de sortir du cylindre, tandis que le socle du métal, tournant autour d'une minuscule charnière, laissait apercevoir une mince feuille de papier pelure couverte de signes.

— Ingénieux, le système, hein ?... remarqua le jeune homme triomphant. Personne ne se serait douté que ce fard inoffensif recélait des documents précieux... Mais voyons ce que raconte ce « papelard ».

Avec mille précautions, il déplia le feuillet qui était rédigé en style télégraphique ; ébahis, tous deux déchiffrèrent une phrase qui leur parut dépourvue de sens :

*«TANTE EULALIE BIEN ARRIVEE*
*ENVOYER ONCLE EUSEBE 22*
*L'AME DOUCE »*

— Qu'en dis-tu ? reprit Max, dont les yeux brillaient de joie.

Le père n'en disait rien, pour l'excellente raison qu'il aurait été incapable d'articuler

un seul mot, tant la surprise le suffoquait... Enfin, il arracha le papier des mains de son rejeton et le parcourut...

— Alors, interrogea le fils, qui jouissait immodestement de son succès, qui avait raison ? Toi ou moi ?

— Assez, coupa Chauchoin. Si seulement je comprenais ce que cette phrase étrange signifie... Tante Eulalie bien arrivée... et l'Oncle... et « l'âme douce » ?

— Quel langage bizarre ! Si tu veux m'en croire, il serait bon de remettre cette trouvaille entre les mains de la police.

— Bien sûr, mais...

Bong !... D'un seul coup, avec un claquement sec, la porte venait de se refermer, plongeant l'intérieur de la remise dans une obscurité complète.

— Que fais-tu donc Max ? hurla Ildefonse furieux...

La voix assourdie de son fils lui parvint difficiement...

— Ce n'est pas moi...

Puis presqu'aussitôt Chauchoin perçut un cri étouffé... Une lutte sauvage semblait se dérouler dans l'ombre à ses côtés ; les coups pleuvaient dru... A tâtons, il tenta d'atteindre la sortie quand un vigoureux upercut bien dirigé l'allongea sur le carreau, après l'avoir projeté contre le porte-bagages. Une douleur

aigüe au crâne le fit gémir et il demeura pendant quelques secondes étourdi...

— Max, Max, cria-t-il lorsque la conscience lui fut un peu revenue...

Pas de réponse...

Péniblement, le père se redressa ; une raie de lumière, en lui frappant les yeux, l'avertit que la porte demeurait ouverte... Sur le seuil, il aspira une longue bouffée d'air frais, ce qui acheva de le remettre, puis revint, dévoré d'inquiétude, près de la voiture ; étendu de tout son long à l'avant, la tête engagée à demi sous une des roues, Max restait inerte... Le chauffeur se pencha et le secoua...

— Voyons, mon petit, qu'est-ce qu'il y a ?

L'adolescent rouvrit les yeux et esquissa un sourire.

— Rien de grave ; je faisais le mort par précaution... Une bosse au front peut-être, mais ça passera... Ah ! le sal... ! s'interrompit-il, il nous a eus...

— De qui parles-tu ?

— Du type qui a pénétré ici...

— Ciel ! et le papier ?

— Disparu...

— Nom de nom...

— Oui, mais ne t'en fais pas, si la missive est envolée, le bâton, je le tiens toujours...

# IX

## UN SUCCES RELATIF

Au numéro 148, boulevard Voltaire, à Asnières, s'élevait un pâté de maisons visiblement édifié au début du siècle, si l'on en juge par cette architecture tellement caractéristique du goût 1900, qui se distingue par ce qu'on a appelé, avec un certain irrespect, le style « nouille ». Hautes tout au plus de six étages, adornées de balcons de fer forgé où les arabesques s'enlaçaient gracieusement suivant les données de l'époque, ces constructions ne rappelaient en rien les immenses casernes dont le cubisme moderne a ceinturé Paris, aux emplacements où se creusaient autrefois les fossés des anciennes fortifications.

Au centre du quadrilatère formé par le divers corps de bâtiment, un jardinet pelouse, massif de géranium et petit jet d'eau, reposait le regard. Mais cette verdure constituait le seul luxe de ces immeubles, destinés surtout à abriter de modestes travailleurs, et le confort dont sont dotés les appartements amé-

nagés récemment en était absolument banni; on y aurait cherché vainement le chauffage central, une salle de bains ou des ascenseurs.

Lorsqu'Horace arriva en vue de cette petite cité ouvrière, une bande de gamins en tablier noir et grosses galoches qui se poursuivaient en criant dans la rue, l'avertit que la sortie venait de sonner. Il ne devait pas être loin de midi.

D'ailleurs, comme il grimpait avec une lenteur calculée les quatre étages qui le séparaient du logement occupé par le dénommé Labrune, un parfum de cuisine, émanant de presque tous les appartements, lui confirma que le moment de déjeuner approchait. Mais le policier avait autre chose à faire qu'à songer aux plaisirs de la table.

Quoique les cloisons n'eussent pas l'extrême minceur de celles des immeubles « up to date », Blanquette, en traversant chaque palier, percevait le bruit des conversations particulières, ou les cris des enfants. Les « moins de dix ans » pullulaient dans l'immeuble et l'enquêteur en croisa plusieurs, au cours de son ascension, qui le dévisagèrent avec surprise et effronterie...

Au troisième, il s'arrêta, essouflé, pour reprendre haleine et, soulevant son melon, s'essuya le front.

— Encore un et nous y serons...

Avec effort, traînant un peu la jambe, il

acheva la grimpée et sur le « carré » réfléchit pendant quelques secondes :

— Voyons, troisième porte à gauche...

Avant d'appuyer sur la sonnette, il attendit un instant, regardant distraitement et sans le voir, par une vitre ouverte à côté de lui, le jet d'eau de la cour qui ondulait sous le vent léger. Quel accueil allait-il recevoir ?

Le bruit d'un échange de paroles lui parvenait ; à la voix grave et rauque d'un homme, qui semblait mécontent, se mêlait le timbre voilé d'une femme ; autant que le policier put le deviner, elle devait chercher à apaiser son compagnon...

Jugeant son attente suffisante, il pressa le bouton. La conversation cessa ; des pas se firent entendre et on tourna un verrou, avant d'entrebâiller le battant avec une précaution soupçonneuse ; dans l'encadrement apparut une tête masculine aux cheveux ébouriffés retombant en mèches inégales sur le front, au visage mal rasé, où des poils bruns mettaient une ombre, en creusant les joues. Mieux soigné, cet homme, jeune encore, mince et grand, aux traits réguliers, n'aurait pas semblé vilain garçon ; cependant son regard de biais, son attitude réticente parlaient peu en sa faveur.

Sans col, en manches de chemise roulées au-dessus du coude, il portait un pantalon bleu marine dont la couleur passée attestait

l'usage prolongé, et fort luisant à l'endroit des genoux. Des savates au bout percé chaussaient ses pieds nus...

D'une voix grasseyante, il s'enquit de ce que désirait le monsieur, non sans le dévisager avec une insistance gênante et déplacée.

— J'ai bien l'honneur de parler à M. Labrune ? interrogea poliment Horace, feignant de ne pas remarquer l'attention méfiante dont il était l'objet.

L'autre eut un instant d'hésitation avant de répondre affirmativement.

— Que voulez-vous ?

Pour toute réponse l'interrogé souleva le revers de son pardessus, où se trouvait l'insigne de la police, et lui sembla que le visage de son interlocuteur, à la vue de cette marque caractéristique, s'assombrissait légèrement. Peut-être même le locataire eut-il pendant deux ou trois minutes la tentation de fermer le battant au nez de l'indésirable visiteur ; mais il n'en laissa à peu près rien paraître et invita, toutefois sans cordialité, le détective à pénétrer dans le logement.

Dans le couloir, peu large et mal éclairé, et qui formait un coude à angle droit, s'ouvraient trois portes ; l'une donnait dans une sorte de salle à manger d'aspect très pauvre où Labrune introduisit le nouveau venu.

Il ne restait dans cette pièce qu'une table quatre chaises, et cette pénurie indiquait clai-

rement qu'une saisie mobilière avait dû être ordonnée un jour par le propriétaire, las d'attendre le règlement de son loyer, ou par un créancier impitoyable. Seul luxe, et sans doute cadeau d'une donatrice généreuse, un store de filet pendait à la fenêtre, tandis qu'au bout d'un long fil électrique, telle une araignée, une ampoule se balançait mélancoliquement...

Au plafond s'élargissaient des taches brunâtres dues à l'humidité ; le plancher, non encaustiqué, mais sans doute lavé fréquemment, paraissait propre.

Tout cela, le policier l'embrassa d'un seul regard et, avant de commencer à parler, détailla avec une curiosité qu'il s'efforça de voiler la pièce attenante. Celle-ci devait jouer le rôle de chambre à coucher ; Blanquette apercevait un grand lit de milieu en bois brun recouvert d'un édredon rouge, gonflé de plumes. Plus loin, deux berceaux d'enfants, en fer, encore défaits. révélaient que le jeune homme mal rasé possédait de la famille...

Comme pour confirmer cette remarque, des criailleries s'élevèrent dans la cuisine, et, se retournant, Horace aperçut par les portes entrouvertes deux marmots de trois et quatre ans, garçon et fille, qui, assis sur le carreau, se disputaient un jouet à demi-brisé. Près d'eux, penchée au-dessus d'un fourneau à gaz sur lequel devait cuire quelque ragoût

de pommes de terre, une femme très maigre aux cheveux blonds cendrés tirés sur la nuque par un lourd chignon, enveloppée dans un tablier de cotonnade bleue, soulevait le couvercle d'une marmite et tournait sa préparation culinaire d'un geste las... Une extrême fatigue semblait répandue sur sa personne...

Elle rougit en s'apercevant qu'on l'observait, et toute confuse se hâta de pousser la porte pour se dérober à ce regard inquisiteur.

Sur un geste de son hôte et après avoir honoré d'un regard intéressé les quelques photographies épinglées au mur, Blanquette se laissa tomber sur une chaise de paille qui gémit sous son poids, cependant raisonnable, et croisa lentement les jambes ; il lui fallait exposer maintenant l'objet de sa visite :

— Voyons, dit-il aimablement en tirant de sa serviette le livret militaire et la carte d'électeur trouvés dans les vêtements du mort, et en les jetant sur la table, d'un mouvement négligent et détaché, voyons, ceci vous appartient bien ? n'est-ce pas ?

Emile Labrune eut un sursaut de surprise et pour se donner une contenance, prit les documents qu'il feignit d'examiner attentivement :

— En effet, mais comment ?...

— Comment ils sont en ma possession ? Ça

c'est toute une histoire qu'il serait trop long, et fastidieux, de vous raconter. Sachez seulement que celui qui les portait vient de mourir...

— Mort... Giuseppe est mort !

L'inquiétude et l'angoisse prenaient à présent la place de la stupéfaction sur les traits du manœuvre. Horace, à qui ces nuances n'avaient pas échappé, quoiqu'il n'en laissât rien voir, esquissa un léger sourire :

— Giuseppe? De qui parlez-vous donc mon ami ?

L'autre sembla embarrassé, comprenant que sa précipitation l'avait trahi; il tenta maladroitement de réparer la gaffe involontaire que représentaient ses paroles imprudentes...

— Je croyais... bredouilla-t-il... je supposais...

Profitant de la gêne croissante de son interlocuteur, qui s'enferrait de plus en plus, Blanquette résolut de pousser son avantage en attaquant :

— Ecoutez, conseilla-t-il d'un ton encourageant et débonnaire, quoique ferme et persuasif; inutile de jouer au plus fin avec moi... A votre place, je relaterais tout ce que je sais...

L'homme, de moins en moins à son aise, demeurait sans parler...

Le silence menaçait de se prolonger et le détective guettait les réactions de Labrune,

comme le chat à l'affût d'une souris, quand, tout à coup, l'ouvrier se mit à parler d'abondance, accumulant les détails inutiles, répondant sciemment à côté de la question.

Il avait été licencié deux ans auparavant par l'usine qui l'employait ; son allocation de chômage s'avérait très insuffisante pour nourrir sa femme et ses deux gosses. La misère était installée au logis depuis de longs mois ; les meubles avaient été emportés par un huisiser en règlement de dettes anciennes, etc..., etc... Quant aux papiers il croyait les avoir perdus, mais plus probablement lui avaient-ils été volés pendant qu'il travaillait encore...

Habitué à ce genre de dérobade, Horace devina qu'il n'existait pas un mot véridique dans tout ce récit, et il demanda avec un calme parfait, qui contrastait de façon amusante avec l'exubérance du narrateur...

— Bien entendu, vous ne connaissez pas le voleur ?

— Evidemment.

— Ne serait-ce pas Giuseppe ?

— Ah ! celui-là, non, c'était un bon copain...

— Bon, bon, je comprends... approuva Blanquette... Seulement si vous vous imaginez, mon garçon, que je crois un traître mot de votre histoire, vous faites une lourde erreur... Pourquoi vouloir me « bourrer le crâ-

ne ». Ne sentez-vous pas que vous n'êtes pas de force à ce petit jeu ?... Je vous accorde exactement cinq minutes pour me dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, selon la formule traditionnelle... Passé ce temps, vous viendrez avec moi...

Très impressionné, le manœuvre essaya de tergiverser, espérant que son adversaire se lasserait de ces atermoiements ; il avait toutefois perdu beaucoup de son assurance et de sa faconde.

Impassible, consultant d'un regard froid le bracelet-montre qu'il portait au poignet, le policier se leva...

— Habillez-vous, ordonna-t-il sur un ton sans réplique, vous allez m'accompagner.

L'autre comprit que le représentant de la loi ne badinait pas et devint blême...

— Vous m'arrêtez, alors, si je comprends bien ?

Avant même qu'Horace eût le temps d'ouvrir la bouche pour répondre, la porte, poussée brusquement, alla cogner le mur, et la jeune femme qu'il avait entrevue dans la cuisine fit irruption dans la salle à manger. Elle sembla au détective encore plus misérable et plus chétive qu'il ne l'avait cru au premier abord. La ligne des clavicules et des minces épaules se dessinait sous le tissu de sa blouse, tandis que les pommettes saillantes rosies par une sorte de fièvre perpétuelle,

les yeux qu'entouraient un large cerne bleuâtre, révélaient une proie facile pour la tuberculose, ce fléau des foyers pauvres.

De plus, la malheureuse avait dû pleurer, car ses joues creuses portaient encore la trace de larmes.

— Vous voulez emmener mon mari, s'écria-t-elle, tournée vers Horace en le fixant de ses pupilles dilatées. Je vous en supplie, laissez-le moi; que deviendrais-je sans lui avec mes enfants ?

« Ne t'avais-je pas prédit qu'un jour viendrait où cela finirait mal ? Maintenant, nous voilà bien ennuyés... Pourquoi ne m'as-tu pas écouté ? Ah ! Emile, parle, avoue ! assez d'affaires louches et de mensonges !

Sans laisser transparaître son étonnement, Blanquette s'approcha d'elle, et prit la parole sur un ton très doux, presque paternel.

— Vous me semblez fort raisonnable, madame, et j'ai la ferme conviction que vous connaissez bien des choses...

— Oui, monsieur, approuva-t-elle, enhardie par cette compréhension et sans tenir compte des signes désespérés que lui adressait son mari. Pourtant, croyez-moi, je n'ai jamais approuvé tout cela... Emile n'a pas perdu ses papiers, ils ne lui ont jamais été volés ; mais nous sommes dans le dénuement le plus complet et, pour se procurer un peu

d'argent, il les a vendus : oui, on lui en a donné 2.000 francs.

Apitoyé, Horace hocha la tête ; il songeait que cet argent, loin de servir à apaiser la faim de la malheureuse et de ses enfants, avait surtout dû disparaître entre les mains de cafetiers des alentours, si l'on en jugeait par le relent d'alcool qui se dégageait de l'haleine du travailleur...

— Et avec qui ce marché étrange a-t-il été conclu ? demanda-t-il en s'adressant gentiment à la femme dont les larmes se remettaient à couler... Est-ce avec ce Giuseppe ?

Labrune jeta à son épouse un regard si chargé de menace qu'apeurée, elle se mit à bredouiller.

— Allons, ne vous énervez pas, reprit l'inspecteur, continuez...

Et voyant qu'elle conservait le silence...

« Vous ne voudriez tout de même pas que je vous demande à tous deux de me suivre ?

Ces derniers mots atteignirent leur but. Mme Labrune éprouvait à l'égard de la police et de ses représentants une sorte de crainte sacrée, et croyait naïvement que si elle mettait les pieds au commissariat, les portes de la prison ne sauraient manquer de se refermer immédiatement sur sa personne.

Aussi sa langue se délia-t-elle comme par enchantement. C'est ainsi que Blanquette se félicitant de son innocente rouerie, apprit

bien des renseignements du plus grand intérêt... Les papiers avaient été achetés par Guiseppe Fabiani, l'homme à la cicatrice, un criminel de la pire espèce, avec qui Emile était entré en relations elle ne savait ni où, ni comment... Pouvait-elle soupçonner, la pauvre fille, que son mari hantait les champs de course et fréquentait assidûment certains bars interlopes ?

— Oui, je l'ai averti que ça finirait mal, répéta-t-elle en se tordant les mains, et pourtant, je vous assure, monsieur, nous sommes d'honnêtes gens, appartenant à des familles intègres.

Les sanglots la suffoquèrent et elle se tut pendant quelques secondes ; puis, tirant un mouchoir de son tablier, elle s'essuya les yeux et renifla.

« Toute ma vie est brisée maintenant, gémit-elle avec une tristesse navrante, quand son émotion se fut un peu apaisée. Ah ! Pourquoi la fatalité a-t-elle placé cet Italien sur notre chemin... Mes pauvres gosses ! Il ne nous restera bientôt plus qu'à nous jeter dans la Seine...

Tandis qu'elle se lamentait, Horace répétait mentalement le nom qu'il venait d'entendre : Giuseppe Fabiani... Ce patronyme était loin d'être inconnu du détective, qui le savait appartenir à un bandit d'envergure, vieux cheval de retour, condamné déjà à dix

ans de prison pour tentative de meurtre. Toutefois, Blanquette ignorait que le malfaiteur circulât de nouveau en liberté.

Revenant à la jeune femme, dont la crise de désespoir se dissipait, il se disposa à lui poser de nouvelles questions. Sans aucun doute allait-elle pouvoir lui fournir sur le criminel en question des « tuyaux » précieux. Il n'avait pas encore exprimé le moindre mot, qe le manœuvre devenu tout à coup furieux, prévoyant ses intentions, se précipitait sur sa femme.

— Tâche de te taire, bourrique, et f... le camp, sinon ça va barder...

Hors de lui, il levait déjà la main pour mettre sa menace à exécution, mais Horace s'interposa, ce qui donna à Mme Labrune le temps de s'enfuir, secouée de sanglots...

— Je ne souffrirai pas, que...

Sans ménagements, Emile repoussa le médiateur, et courut à la cuisine où la malheureuse, recroquevillée dans un coin, se mit à jeter des cris aigus en le voyant arriver. La saisissant par les cheveux, la brute lui lança un coup de poing en pleine figure; elle le reçut sur le nez, qui enfla à l'instant, pendant que le sang jaillissait.

Témoins de cette pénible scène, les enfants, réfugiés sous la table de bois blanc, poussèrent des hurlements affreux. Aveuglé par la colère, leur père s'apprêtait à infliger

une véritable correction à sa victime quand Blanquette, accouru à són tour, réussit à dégager la pauvre créature qui gémissait...

Si le chômeur avait espéré clore la bouche de sa femme par ce procédé, il se trouva vite détrompé, car Mme Labrune, saisie à son tour par une fureur soudaine et par un compréhensif désir de vengeance, déclara tout à coup qu'elle allait dévoiler la vérité entière...

Passant dans le couloir, échevelée, haineuse, elle glapit d'une voix stridente, défiant son époux.

— J'en ai assez de ta sauvagerie, de tes manigances, oui... je dirai tout... tout... Giuseppe ne reste qu'un comparse ; le vrai coupable, c'est cet être immonde qui dirige la bande...

— De qui parlez-vous ? interrogea vivement Horace, comprenant qu'il touchait au point vital de l'affaire, sans cependant quitter du regard l'ouvrier que sa force tranquille et son autorité maintenaient à présent en respect.

— De la femme...

— Quelle femme ? jeta Blanquette haletant.

Les pupilles dilatées, la bouche grande ouverte, secouée de frissons nerveux, la dénonciatrice demeurait immobile et silencieuse... Toute son attitude décelait une épouvante

contre laquelle elle ne cherchait même pas à réagir.

Stupéfait, le policier la considérait. Que se passait-il donc ? Rien ne justifiait cet effroi mystérieux... Soudain, en un éclair, la vérité se fit jour dans son esprit : un bruit de pas dans l'escalier...

Il bondit à la porte, mais de précieuses secondes s'écoulèrent avant qu'il réussit à l'ouvrir; en se penchant sur la cage, il aperçut une silhouette sombre qui dégringolait les marches à grandes enjambées... Déjà elle atteignait le vestibule... Hélas ! Il s'avérait inutile d'entreprendre sa poursuite...

Cependant, tout n'était pas perdu ; mû par une brusque inspiration, il rentra en trombe dans l'appartement dont les occupants sidérés par cette scène rapide, restaient frappés de stupeur, et courut à la fenêtre. Faisant jouer avec promptitude l'espagnolette, il s'appuya au balcon...

En face de la maison, au ras du trottoir, stationnait une voiture puissante, de marque étrangère, au capot miroitant et allongé... Traversant en hâte la chaussée, une jeune femme voilée, élégante et de noir vêtue, s'y engouffra et tira la portière qui se ferma avec un claquement sec...

La limousine démarra aussitôt et disparut en quelques secondes au coin de la rue adjacente...

# X

## L'ENQUÊTE PIÉTINE...

La providentielle identification de l'individu mort à l'hôpital Saint-Dominique orienta les recherches de la police vers différents milieux qu'on soupçonnait déjà de se livrer à de coupables trafics, sans avoir réussi jusque-là à découvrir la preuve de leur néfaste activité... En particulier, l'enquête fut poursuivie avec énergie dans certains quartiers où l'on s'amuse, et où pullule toute une faune suspecte, prête à satisfaire, au prix fort bien entendu, les désirs de clients avides de plaisirs frelatés.

D'autre part, une perquisition qui eut lieu au domicile de Fabiani — mais combien de résidences possédait donc l'Italien ? — resta sans résultats effectifs. Ainsi, en dépit de ses efforts, la brigade spéciale demeurait-elle dans l'ignorance la plus complète de l'identité réelle du blessé du bois de Vincennes...

Enfin, Emile Labrune et sa femme retin-

rent également l'attention d'Arnoux, qui jugea utile de suivre leurs faits et gestes d'assez près ; il les cuisina avec persévérance à plusieurs reprises, sans parvenir à tirer d'eux le moindre éclaircissement supplémentaire ; pour des raisons mal définies, le couple s'enfermait maintenant dans un mutisme presque absolu, se bornant à jurer avec véhémence qu'il ne connaissait rien d'autre que ce qui avait été dit à Blanquette lors de sa visite à Asnières, et ne se contredisant jamais, malgré les pièges que l'astuce de l'inspecteur leur tendait.

Finalement, tout en conservant l'intention de reprendre ces décevants interrogatoires à la première occasion, Arnoux renonça à découvrir la bonne piste en suivant cette voie, et tourna ses batteries d'un autre côté...

Etrange affaire ! Il semblait que le voile dont elle était enveloppée ne dût se soulever qu'insensiblement, et après que les policiers eussent déployé des efforts surhumains... A peine avait-on avancé d'un seul pas qu'une nouvelle difficulté surgissait, brouillant les traces, et rendant la tâche des enquêteurs de plus en plus ardue...

Aussi l'inspecteur principal, assis à son bureau, le front dans la main droite et s'abandonnant à ces réflexions mélancoliques, se trouvait-il loin ce jour-là, d'entonner un « Alléluia ». D'autant plus que le commis-

saire Bernard, avec qui il venait d'avoir un entretien prolongé, lui avait fait comprendre, sans beaucoup de ménagements, que le succès tardait un peu trop à se manifester...

On aimait à répéter, entre camarades, dans la grande famille formée par la police parisienne, que là où apparaissait Arnoux, l'ombre de son fidèle second ne tardait jamais à se dessiner... Comme pour donner une consécration nouvelle à cette plaisanterie, la silhouette de Blanquette se profila dans le chambranle de la porte de communication, et l'inspecteur adjoint, à pas feutrés, s'approcha de la table derrière laquelle méditait son chef... Respectueusement, il attendit, craignant de le troubler dans ses réflexions par des paroles intempestives...

Avec un profond soupir qui trahissait ses ennuis professionnels, l'autre leva les yeux et, apercevant son subordonné, laissa échapper quelques plaintes :

— Je suis empoisonné par cette affaire !... Horace... l'opinion s'inquiète, paraît-il, de ce qu'elle appelle la carence de la police... Et on commence à se préoccuper, en haut lieu, de savoir où nous en sommes... Il faut absolument faire quelque chose...

Machinalement il saisit un gros crayon bleu et en tapota son sous-main.

« Tenez, apportez-moi toujours le dossier de Fabiani... Peut-être l'étude de la vie mou-

vementée de cet individu nous fournira-t-elle un indice quelconque...

Le « bras droit » obéit, compatissant aux soucis de son patron. Arnoux se mit à feuilleter le document...

— Voyons un peu... Ah ! voici ! né à Palerme, en Sicile, le 10 juin 1901, arrivé en France à l'âge de dix ans, exerce tout d'abord la profession de maçon... se fait naturaliser et satisfait aux obligations militaires dans nos rangs... Rien à dire jusqu'ici : il travaille avec régularité et gagne honnêtement sa vie ; devenu entre temps peintre en bâtiment... Ah ! mais voilà le premier exploit : coups et blessures, puni de trois mois de prison avec sursis, par le tribunal correctionnel de Nice... Giuseppe quitte alors le chef-lieu des Alpes-Maritimes pour s'installer à Digne ; se tient tranquille, semble-t-il, pendant quelques mois, puis vol chez un commerçant de la localité et six semaines de prison ferme... Ceci marque le commencement de sa déchéance. Depuis lors, les condamnations diverses pour escroquerie, rixe, abus de confiance, etc... — j'en passe, il serait trop long de vous énumérer les méfaits du personnage — se succèdent à des intervalles de plus en plus rapprochés. Enfin, l'an dernier, notre homme, venu exercer ses talents à Paris, se voit infliger la peine de dix ans de prison pour tentative de meurtre...

— L'année dernière? demanda Blanquette étonné...

— Je comprends votre surprise, répondit Arnoux en souriant, cela signifie simplement que cet audacieux malfaiteur s'est évadé... Je ne l'ignorais pas et soupçonnais bien notre oiseau de se livrer à un petit trafic illégal dans certaines boîtes spéciales de Montmartre et de Montparnasse, mais sans savoir de quoi il s'agissait exactement... Recherché activement, le coupable avait toujours su filer entre les doigts de nos meilleurs limiers...

« Ce que j'aurais aimé trouver, poursuivit-il en jouant distraitement avec la fiche, c'est une indication quelconque se rapportant à la mystérieuse femme mêlée à cette histoire, vous savez ? La Russe-Espagnole aux noms variés...

« Tiens, tiens... mais voilà un renseignement assez intéressant et susceptible de nous lancer sur une nouvelle piste: l'homme que Fabiani avait essayé de supprimer tient un bar à Montmartre et répond au nom de Garcia Quinones... Ce patronyme me rappelle quelque chose... Ah ! oui : le type m'est connu ; à l'époque où je n'étais que le modeste adjoint de l'inspecteur principal Rondeau — un as celui-là — Quinones a été mêlé à une affaire fort louche : il exploitait une sorte de bistrot à la clientèle plus qu'équivo-

que. Pourtant, grâce à l'éloquence et aux effets de manches de son avocat, il fut acquitté. Le café en question se trouvait, si je ne me trompe, aux alentours de la place Blanche... Pour quelles raisons Fabiani et Quinones devinrent-ils ennemis mortels ? C'est ce qu'il faudrait découvrir... Vous allez vous charger de cela, mon cher Horace... Votre enquête chez les Labrune a été si bien menée et si féconde que je vous confie le soin de vous occuper de ce Mexicain... Tâchez de découvrir où il niche pour l'instant, voyez-le, et tirez-lui les vers du nez, autant que faire se peut. Bref, montrez-vous digne de ma confiance.

— Ça colle patron, j'irai ce soir-même, mi comme inspecteur, mi à titre de client ; dame... il faut savoir allier le plaisir et le devoir....

Par dessus le bureau il tendit la main à son subordonné; chose qu'il faisait assez rarement, malgré les relations presqu'amicales que tous deux entretenaient.

— Permettez-moi de vous poser une question avant de vous quitter, patron ; ce que je veux vous demander ne concerne pas Quinones, mais le texte obscur apporté par le jeune Chauchoin... Avez-vous trouvé la signification de ces mots bizarres ?

— Hélas ! non... Le sens m'en échappe totalement... Et vous, votre avis là-dessus ?

— Eh bien, je pense que l'oncle Eusèbe doit être maintenant arrivé...

— Mais où cela ? interrogea Arnoux stupéfait, les sourcils levés en accent circonflexe...

— Chez l'âme douce, pardi ! répliqua Blanquette, avec un sourire malicieux, en s'esquivant prestement...

# XI

## GARCIA QUINONES

Au coin de la rue Blanche et de la rue Mansart se dresse un magnifique immeuble de huit étages, construit voici quelques années, suivant l'esthétique lancée par l'exposition des Arts Décoratifs de 1925, esthétique qui se caractérise essentiellement par les lignes droites et une extrême sobriété architecturale.

De larges baies très rapprochées les unes des autres distribuent à flot la lumière et donnent aux passants l'impression que l'édifice tout entier est construit mi en verre, mi en béton et ciment armé.

Le rez-de-chaussée, à la droite de la porte de fer forgé, aux dimensions imposantes, se trouve occupé par un bar très en vogue dont le nom, « Tampico », inscrit en lettres au néon disposées verticalement sur la façade, attire les regards. Sans cette enseigne flamboyante et quelques photographies accrochées à la devanture et reproduisant un jazz cubain ou de jolies femmes peu vêtues, l'exis-

tence de ce lieu de plaisir passerait presqu'inaperçue. Des rideaux de soie jaune fort épais recouvrent discrètement les glaces et le tambour de l'entrée lui-même est voilé de tissu de même couleur.

Pourtant un groom en livrée, bien stylé, signale à l'attention des passants que là on peut s'amuser.

Chaque soir dès six heures, car à l'heure de l'apéritif, également nombreux s'y pressent les amateurs d'alcools, de somptueuses voitures déposent devant le « Tampico » hommes élégants et femmes très bien habillées mêlés parfois à quelques clients d'aspect moins distingué...

Le propriétaire de cet établissement pour la construction duquel beaucoup d'argent, de goût et d'ingéniosité aussi avaient été dépensés n'était autre que Garcia Quinones...

Blanquette dut se livrer à de patientes recherches avant de découvrir le nouveau domicile de l'ennemi juré de Fabiani, car le Mexicain, prudent, ne figurait ni au Bottin, ni à l'annuaire des téléphones. Cependant le nom caractéristique du bar attira l'attention d'Horace ; une femme — celle de Quinones, ou simple parente ? — dirigeait soi-disant cette boîte à la mode. Le policier apprit au surplus qu'avant d'exploiter ce dernier établissement, Garcia possédait un café rue Lepic, café qui faisait de florissantes affaires,

sans bien entendu rapporter à son propriétaire des bénéfices aussi considérables que ceux de son commerce actuel. Mais le produit de la vente du bistrot précédent s'était certainement révélé bien insuffisant pour financer l'installation du « Tampico », et Quinones avait dû faire vraisemblablement appel aux capitaux de commanditaires.

Quand, revêtu d'un costume sombre bien coupé, Horace pénétra dans l'établissement, il se sentit un peu gêné par le luxe prodigué dans la décoration intérieure ainsi que par l'élégance de la clientèle, et il regretta pendant quelques instants de n'avoir pas mis son smoking.

De dimensions restreintes, la salle apparaissait absolument comble ; aux murs recouverts d'une peinture orangée s'accrochaient des châles de couleur vive, tandis que des appareils d'éclairage en forme de conque distribuaient indirectement une lumière tamisée. Des serveurs en costume mexicain de fantaisie, circulaient avec adresse entre les tables serrées et les danseurs qui, agglomérés en une masse compacte sur la piste minuscule, se déhanchaient frénétiquement au rythme saccadé d'un orchestre swing excellent.

Pour accéder au dancing, il fallait traverser le bar proprement dit où, devant un comptoir d'acajou verni, s'entassaient sur de

hauts tabourets une bande de représentants du sexe masculin.

Prenant la place d'un jeune homme qui allait s'adonner aux joies du « hot », Blanquette se hissa sur un des sièges surélevés et commanda un jus d'ananas. Puis à la dérobée, sous ses paupières baissées, il examina une femme d'une trentaine d'années environ, aux cheveux noir-bleu très brillants, au regard luisant comme « braise » qui, le sourire aux lèvres, parlait tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ses clients, adressant quelques mots aimables à chacun et veillant à tout sans affectation... Un immense peigne d'or retenait son chignon et elle se drapait avec grâce dans un fichu de satin brodé qui accentuait son type exotique, volontairement accusé encore par un maquillage très habile: un trait de crayon noir remontait vers les tempes, ses yeux sombres en amande, et une poudre ocre donnait à son teint une chaleur artificielle ; sur ses dents magnifiques s'entr'ouvraient des lèvres fardées en rouge foncé.

Fine, racée, la Mexicaine — elle devait l'être sans doute aussi — faisait preuve d'une distinction qu'on n'eût pas attendue chez la gérante d'une maison de ce genre.

Aûprès d'elle, un homme de taille moyenne, d'assez forte corpulence, aux épaules larges, au front grisonnant et dont les mous-

taches épaisses et noires dissimulaient en partie la lèvre supérieure jouait le rôle de barman; plusieurs bagues de prix dont les pierres magnifiques accrochaient la lumière ornaient ses doigts...

Silencieux, le visage grave, il semblait beaucoup moins en train que sa compagne.

Horace n'avait pas besoin d'être grand psychologue pour deviner qu'il se trouvait en présence de Garcia Quinones et que la femme lui servait de paravent pour l'exploitation de son établissement.

— Alors, les affaires prospèrent-elles, M. Quinones ? demanda Blanquette sur un ton détaché, en allumant négligemment une cigarette...

L'interpellé le considéra pendant deux secondes avec méfiance, et ne répondit pas.

Horace ne se démonta point pour si peu...

— Vous ne reconnaissez pas vos vieux et fidèles clients ? reprit-il à voix plus basse, quand le barman après avoir servi un « alexandra » à l'autre extrémité du comptoir, revint près de lui.

— Perdone, je ne me rappelle pas avoir eu l'honneur...

— Allons donc... Je suis cependant venu bien souvent au « Tampico ». La meilleure preuve, c'est que je connais à merveille plusieurs de vos amis... et même de vos ennemis...

Le Mexicain ne manifesta aucune surprise et demeura muet ; pourtant à la lueur qui s'alluma dans ses prunelles, Blanquette comprit que le coup avait porté et résolut d'attendre pour continuer sa petite enquête, une conjoncture plus favorable.

En effet, Garcia feignait d'être absorbé par la préparation d'un cocktail ; sans doute voulait-il se donner le temps de réfléchir...

Peu de temps après il revenait vers le policier :

— Vous m'avez dit tout à l'heure, déclara-t-il avec une légère hésitation, que certains de mes adversaires ne vous étaient pas inconnus...

— Exact !... et je peux même vous affirmer que le plus acharné d'entre eux ne vous ennuiera plus...

L'homme moustachu lança un coup d'œil circulaire; il jouait admirablement l'indifférence et, cependant ce fut sur un ton qui trahissait le plus vif intérêt qu'il reprit la parole :

— De qui parlez-vous ?...

— De Fabiani...

Une expression de haine intense se peignit sur le visage sombre de l'étranger...

— Que lui est-il arrivé ?

— Il est mort...

— Caramba ! Quelle nouvelle !

— Aussi vrai que je déguste pour l'instant

un excellent jus de fruit... Il ne paraissait pas commode hein ? le type à la cicatrice... Mais, dites-moi, vous ne lisez donc pas les journaux ?

Sans répondre Quinones fit signe à Horace de le suivre dans la salle de danse; il semblait fort ému et très avide de posséder des détails sur l'heureux événement qu'on venait de lui annoncer, et murmurait pour lui-même des membres de phrases incompréhensibles, mi en espagnol, mi en langue française.

Une petite table située tout près de la porte, devenue libre fort à propos, avait l'air de les attendre ; tous deux y prirent place ; cette manœuvre demeura inaperçue des assistants, très occupés à se trémousser en mesure et que de copieuses libations rendaient déjà fort gais...

— Qui êtes-vous ? interrogea Garcia brutalement.

— Je vous l'ai dit : un habitué...

— C'est faux, je possède une excellente mémoire et suis certain que vous mettez les pieds ici pour la première fois.

La situation du détective devenait délicate ; il ne tenait pas à révéler dès cet instant son identité réelle et, d'autre part, il comprenait qu'il avait à faire à forte partie.

Par bonheur, le Mexicain se levait pour recevoir de nouveaux clients. Deux d'entre

eux traversèrent le bar, tandis que le troisième restait près du tambour.

Les choses prirent soudain une tournure si inattendue que Blanquette, stupéfait, se demanda s'il n'était pas la victime d'une hallucination.

Des vitres volèrent en éclat pendant que retentissaient des détonations, répétées à de brefs intervalles. Quinones, avec une horrible grimace de douleur, porta les mains à sa poitrine... Il tournoya sur lui-même puis s'écroula subitement, entraînant dans sa chute une desserte encombrée de verres, de soucoupes et de bouteilles, qui se brisèrent sur le sol, dans un fracas épouvantable.

Déjà, au dehors, les trois coupables bondissaient dans une voiture, qui disparut immédiatement.

Horace, écartant la foule, se pencha sur le blessé qui gémissait à fendre l'âme...

— Ah, les sal... !

— Qui ? interrogea avidement le policier.

Le moribond desserra les dents pour répondre, mais il se ravisa et pas un son ne sortit de sa bouche tordue par la souffrance. Il connaissait l'impitoyable loi du milieu, qui défend la trahison et exige le silence, même au moment suprême... Respectant la règle du jeu, Quinones préférait emporter son secret avec lui dans la mort...

## XII

### POLYDOR LE TATOUÉ

Bouleversée par la succession rapide des tragiques événements qui venaient de se dérouler, la femme aux longs yeux de biche effarouchée, qui avait retenu l'attention d'Horace au moment de son entrée dans le bar, semblait en proie à une douleur immense, mêlée à une compréhensible épouvante...

Légèrement blessée à la main par une balle perdue, elle ne prenait même pas garde au sang qui coulait et maculait son châle exotique ; écroulée sur le corps de Garcia, elle le saisissait aux épaules, essayant de le soulever, l'étreignait, couvrait son visage de baisers et de larmes, tout en poussant des cris inarticulés entrecoupés de sanglots. Enfin, saisie par une violente crise de nerfs, elle se renversa en arrière en se tordant les mains, puis perdit connaissance...

A cet instant, le « Tampico » ne présentait plus du tout l'aspect d'un bar à la mode, où des gens bien élevés s'amusent avec une gaîté

de bon aloi suivant un rite établi, mais il faisait plutôt penser à un asile d'aliénés dans lequel aurait régné l'agitation la plus folle ; certains des assistants se prodiguaient, tournaient en tous sens, donnaient des conseils, émettaient des avis contradictoires, tandis que d'autres, moins braves, craignant un retour offensif des assassins, gagnaient la sortie, s'écrasant au vestiaire afin de récupérer leurs vêtements et achevant de semer la panique...

Dans cet indescriptible désordre, Blanquette conservait tout son sang-froid ; soupçonnant que la brune étrangère avait dû entretenir de tendres relations avec la victime, et espérant tirer de cet état de choses d'intéressantes indications quant à la nature de l'activité du Mexicain, il se consacra exclusivement à la femme, abandonnant le mort aux mains des domestiques.

Aidé d'un serveur, dont le teint olivâtre décelait un compatriote de Garcia, il transporta la belle évanouie dans une pièce attenant à la salle de danse, et qui jouait le rôle de bureau directorial. Fort exigu, le cabinet de Quinones apparaissait cependant très confortable. Un tapis cloué en recouvrait le sol ; deux profonds fauteuils de cuir marron, une table de bois clair surchargée du téléphone, de petits classeurs et blocs variés, et le moelleux canapé sur lequel on venait d'étendre la señora Juanita — tel était le nom de la

gérante du bar — en composaient l'ameublement ; une petite lampe à abat-jour métallique éclairait avec discrétion.

Jugeant, et non sans raison, que le garçon devait connaître beaucoup de choses sur l'amie de Garcia, Blanquette, profitant de l'évanouissement de celle-ci, demanda au serviteur quel rôle jouait exactement la señora dans l'établissement ?

L'homme haussa les épaules en signe d'ignorance. Plus probablement ne voulait-il rien dire... Le policier n'insista pas ; d'ailleurs la femme reprenait connaissance et promenait de yeux égarés sur le décor qui l'entourait. Avec promptitude, Horace poussa le garçon vers la porte qu'il referma sur lui assez brutalement, avant même que l'autre eût pu émettre la plus faible protestation.

En voyant Blanquette revenir vers elle, Juanita, se redressa à demi... Le détective s'inclina profondément, avec une parfaite courtoisie.

— Je comprends votre émotion, fit-il, permettez-moi de vous exprimer toute ma compassion et de vous dire la part que je prends à votre chagrin... Mais le señor Quinones sera vengé... Du reste il ne tient qu'à vous de m'aider à châtier les coupables.

Elle tourna lentement la tête, et le fixa d'un regard si atone qu'il se demanda si ses belles

paroles ne s'étaient pas perdues dans le vide... ausi se hâta-t-il d'enchaîner :

« Je suis un ami, un excellent ami du défunt ; je savais pouvoir compter sur son amitié et réciproquement me tenais toujours prêt à lui rendre n'importe quel service... Ne craignez donc pas à votre tour de faire appel à mon dévouement.

A l'évocation du disparu, la femme ne put retenir ses pleurs.

— Pauvre, pauvre Garcia, murmura-t-elle d'une voix étouffée, ah ! c'est affreux...

Les épaules secouées par les sanglots, elle continua :

« Croyez-moi, il n'y avait pas de meilleur homme sur terre...

— Je n'en ai jamais douté, madame, s'empressa d'affirmer Horace avec une mine de croque-mort. Hélas... comme presque tout le monde, Quinones possédait des ennemis... de cruels ennemis... notamment ce Fabiani... ajoutat-il avec une lenteur voulue, en guettant les réactions provoquées chez son interlocutrice par le rappel de ce nom détesté...

Juanita se borna à secouer la tête de haut en bas comme si elle approuvait les paroles de l'astucieux détective.

Un temps, puis :

— Mais comment savez-vous ?

— Oh ! je connais bien d'autres personna-

ges ; ainsi cette femme voilée... qu'on désigne sous le sobriquet de *la Mouche Noire*...

Dans son for intérieur, tout en conservant une irréprochable expression apitoyée, il se réjouissait du résultat de ses insinuations. La malheureuse paraissait abîmée dans une prostration de plus en plus profonde, et le policier se crut bien près de connaître enfin le secret que la brigade spéciale des crimes cherchait depuis si longtemps. Il se félicitait déjà du succès de sa méthode et de l'heureux effet de son mensonge — car pour atteindre son but, il n'était pas à une contre-vérité près — quand la confiance que manifestait la señora à son égard fit place à une certaine réserve. Sans doute comprenait-elle brusquement à qui elle avait à faire...

— Vous dites que vous connaissiez les amis de Garcia et que vous êtes un de ses intimes ? demanda-t-elle sur un ton raffermi. Cependant je ne me rappelle pas vous avoir vu...

Blanquette se trouva embarrassé comme un écolier pris en faute. Et il eut beau, d'une voix doucereuse, essayer de dissiper les doutes qui venaient d'entrer dans l'esprit de la femme, il ne réussit pas à la convaincre ; bien au contraire, il s'enferra sans doute de plus en plus, car, se levant brusquement, celle qu'il cherchait à circonvenir s'approcha de lui d'un pas décidé, l'attitude assez menaçante.

— Montrez-moi donc votre poignet gauche, ordonna-t-elle brièvement... Nous allons vérifier tout de suite la véracité de vos affirmations...

— Mon poignet gauche ?

Horace restait bouche bée, mais il était trop tard pour reculer ; déjà elle s'emparait de son bras et retroussait la manche de la chemise : une vive colère contracta son visage.

— Menteur... Vous n'êtes qu'un sale menteur cria-t-elle d'une voix aiguë. Je m'en doutais... Sortez, ou j'appelle au secours...

Elle pointait l'index vers la porte, d'une façon si agressive que le policier jugea superflu, et même imprudent de lui tenir tête. Il prévoyait ce dont la mégère pouvait être capable et battit en retraite ; d'un pas rapide, il traversa la salle de danse sous les yeux ironiques du garçon qui avait probablement écouté à la porte toute la conversation et poursuivi par les quolibets de quelques intimes de la patronne...

Sans être un four complet, l'enquête d'Horace au « Tampico » paraissait donc peu brillante ; pourtant, il remportait quelques éléments précis, qui, bien utilisés, pouvaient donner lieu à d'intéressante découvertes ultérieures : ainsi venait-il d'acquérir la certitude que Garcia de Quinones avait trempé dans le meurtre de Fabiani, et, d'autre part, que les complices du Mexicain se reconnaissait entre

eux au moyen d'un signe mystérieux qui ornait leur poignet.

Ces deux renseignements semblaient loin d'être négligeables ; cependant le second surtout demeurait bien vague, et Blanquette se demandait avec une certaine inquiétude quel accueil lui ferait son chef le lendemain... Sans doute Arnoux ne serait-il pas très, très content...

Tout en monologuant de la sorte, car le brave adjoint ne pouvait réfléchir avec acuité sans parler à mi-voix pour lui-même, il remontait lentement vers la place Blanche.

Tout à coup des pas pressés qui retentissaient derrière lui le firent sortir de ses méditations ; presqu'aussitôt une voix se fit entendre dans son dos...

— Bonsoir, monsieur l'inspecteur...

Faisant brusquement volte-face, Horace aperçut un jeune homme souriant vêtu d'un mince pardessus marron, tête nue, qui le salua respectueusement.

— Bonsoir, répondit machinalement l'interpellé, en considérant non sans quelque surprise celui qui l'abordait, mais excusez-moi je ne me souviens pas...

— Voyons, pourtant c'est bien hier que, en compagnie de mon père, j'ai eu un entretien avec vous ?

— Votre père ?

— Oui, le chauffeur du taxi n° 13... le té-

moin de la fusillade du bois de Vincennes... Je m'appelle Chauchoin... Max Chauchoin...

— Ah ! en effet, mais que faites-vous donc par ici ?

— Je m'attendais à cette question, répondit le petit mécanicien en riant. Voilà, c'est clair comme de l'eau de roche : je vous suis depuis que vous êtes sorti de chez vous, je ne vous ai pas quitté d'une semelle...

— Quoi ?

Blanquette n'en croyait pas ses oreilles...

— Oui, comprenez-vous, actuellement je ne travaille pas et dispose par conséquent de beaucoup de temps ; toute cette histoire arrivée à mon père m'a donné énormément à réfléchir, et, dès l'instant où le papier m'a été volé dans le garage, j'ai résolu de vous aider...

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Oh ! ça ne paraissait pas facile. Papa ouvre l'œil et m'interdit de sortir seul la nuit... Mais je me trouve assez grand pour savoir ce que j'ai à faire et je lui ai raconté une blague aujourd'hui. Il croit que je suis allé reviser un moteur pour un copain...

— Mon pauvre ami, s'exclama le policier éberlué, mais que vous croyez-vous donc capable de faire ?

— On verra bien... je ne suis pas tombé de la dernière pluie ; j'ai des yeux... et des oreilles...

Horace ne put réprimer un sourire :

— Parlons sérieusement, jeune homme ; car je suis pressé et au surplus fatigué, que voulez-vous ?

— Voyons, je viens de vous le dire, monsieur l'inspecteur...

Max marcha pendant quelques secondes en silence auprès du policier...

« Puis-je parler vraiment à cœur ouvert, demanda-t-il enfin en fixant de ses grands yeux pleins de franchise le visage de Blanquette, essayant de déchiffrer ce que l'autre pensait exactement.

— Allez-y et soyez bref...

— Eh bien... c'est assez difficile à expliquer.

Il cherchait ses mots faisant un effort visible pour exprimer clairement son idée :

« Voilà : depuis quelque temps je m'intéresse prodigieusement à tout ce qui concerne la police et la recherche des criminels ; cela me passionne beaucoup plus que la mécanique, que j'aimais cependant beaucoup autrefois... Je voudrais pouvoir devenir détective... Seulement pour l'instant je dois suivre les conseils du « paternel » et réparer les bagnoles...

— Et vous faites bien, mon petit, croyez-en mon expérience ; notre métier ne correspond pas du tout à ce que vous vous imaginez. C'est un boulot très dur, qui exige de l'audace, de l'intelligence, de la décision et un caractère

souple... Allez, demeurez mécanicien... je vous le conseille amicalement...

Max ne souriait plus ; son silence, un petit pli amer au coin de la bouche et ses paupières baissées, révélaient sa vive déception. Mais chez un être aussi jeune et aussi ardent les impressions désagréables durent peu ; il releva la tête d'un geste crâne avec une sorte de défi.

— Pourtant, ne pourrai-je vraiment pas vous rendre quelques services ?

— De quelle manière ? demanda sur un ton où perçait une légère nuance de dédain.

Mais une nouvelle idée lui traversa subitement l'esprit et il saisit le fils Chauchoin par l'épaule :

— Dites-moi, est-ce que vous avez vu la voiture qui stationnait devant le « Tampico », tout à l'heure

— Parfaitement : c'était une Chrysler 35 CV, dernier modèle sorti des usines...

— Et le numéro ?

— 2525 KM 3.

— Bravo, merci... Voyons KM cela désigne la Marne, si je ne m'abuse ?

— Oui, confirma le jeune homme, mais j'aime autant vous prévenir tout de suite, qu'il s'agit d'une voiture volée alors ne vous faites pas trop d'illusions sur l'utilité que peut avoir pour vous la connaissance de ces chiffres...

Un sourire léger retroussait la bouche de l'adolescent, qui suivait, sans en avoir l'air, l'effet produit par ses révélations ; Blanquette, le nez baissé, les sourcils froncés, paraissait plongé dans des déductions compliquées...

— Je peux vous donner encore d'autres indications, reprit Max, si je n'ai pas pu distinguer le visage du conducteur de l'automobile américaine, en revanche, il m'a été possible de surprendre au vol quelques mots, quand les trois bandits sortirent précipitamment du bar...

— Merveilleux... que disaient-ils ?

— Eh bien, ils parlaient d'un certain individu, à qui ils semblent avoir voué une haine mortelle... Et ce type porte un drôle de sobriquet car les autres l'ont appelé, je crois : *Polydor-le-Tatoué.*

## XIII

### L'HOMME QUI VOULAIT ALLER EN PRISON

— *Polydor-le-Tatoué* ? s'exclama Blanquette... Diantre, mais ce nom appartient à une de mes vieilles connaissances.

Comme si cette révélation ravivait son ardeur, il accéléra le pas, tout en rejetant son chapeau en arrière. Soudain il s'arrêta net et se tourna vers son compagnon :

— Vous êtes bien sûr au moins d'avoir cela !

— Absolument certain, monsieur l'inspecteur.

— Voyons, voyons...

Perplexe, Horace se gratta le front, puis saisit le bras du jeune homme.

— Impossible de réfléchir et de parler ici, avec le tintamarre des voitures et autobus... Entrons dans ce bistro...

Au coin du boulevard de Clichy un café d'apparence assez modeste, encore ouvert malgré l'heure avancée, donnait asile à quelques consommateurs attardés...

— Toutes mes idées dansent une sarabande effrénée, expliqua le policier en poussant la

porte de l'établissement. Il faut que je mette un peu d'ordre là-dedans.

Ils allèrent s'accouder au comptoir où, d'une voix de stentor, Blanquette commanda deux bocks.

Après avoir avalé en hâte quelques gorgées du liquide mousseux, il reposa son verre sur le zinc avec une petit claquement qui disait sa satisfaction...

Pendant ce temps, Max, tout en absorbant plus posément sa consomamtion, jetait un regard autour de lui...

De dimensions moyennes, la salle paraissait cependant assez grande grâce à l'immense glace qui recouvrait complètement un des murs, et à celle qui se trouvait derrière le bar. L'installation ne brillait pas par une extrême originalité. On trouvait là les tables de bois verni, les banquettes de velours rouge, les chaises cannées et les plantes vertes, qui se rencontrent dans tous les cafés. Dans un coin, un homme d'une cinquantaine d'années, au visage bouffi, somolait sur sa tasse d'infusion, et le jeune Chauchoin se demanda quelles mystérieuses raisons pouvaient bien inciter cet individu à demeurer dans un lieu public au lieu de rentrer dormir tranquillement chez lui...

Plus loin, un groupe de personnes en tenue de soirée discutaient avec animation. A des brides de conversation qui lui parvinrent, le

petit mécanicien comprit que ces gens sortaient du « Tampico » et s'entretenaient du tragique événement dont le bar venait d'être le théâtre.

— Vous connaissez Polydor ? s'enquit Max.

— Si je le connais ? Je pense bien, et de longue date ! Mais je me demande quelles relations existent entre lui et les occupants de la Chrysler... Tiens... une idée — décidément l'inspiration m'arrive toujours à propos — ajouta-t-il avec une emphase légèrerement comique. Je sais où rencontrer Polydor... Quel jour sommes-nous ?

— Samedi...

— Parfait ; ça tombe à pic...

— M'emmenez-vous ? poursuivit avec timidité le jeune homme, ravi de la tournure des événements, et espérant participer aux aventures ultérieures.

Horace eut un instant d'hésitation, puis se décidant soudain, frappa cordialement sur l'épaule de l'amateur de romans passionnants :

— Pourquoi pas ? Vous me paraissez débrouillard et intelligent, et puisque vous tenez si fort à voir la police en action, je ne peux vous refuser le plaisir de m'accompagner... Qui sait, peut-être pourrez-vous même me rendre quelques services... Ah ! mais une question : que dira votre père ?

— Oh ! répliqua l'adolescent avec un petit geste désinvolte ; ne vous en faites pas, il me

croit toujours au boulot et puis, après tout j'ai dix-huit ans !...

Il prononça ces derniers mots avec une conviction si sincère et si naïve que Blanquette se mit à rire intérieurement. Pourtant, il feignit un grand sérieux.

— Vrai, comme vous êtes vieux !...

Puis il ajouta, avec une bourrade affectueuse, en hélant un taxi :

— A votre âge, je raisonnais exactement comme vous... Et maintenant, grimpez...

Avec une précipitation qui amusa le détective, Max s'engouffra dans le véhicule.

— Rue de Belleville, ordonna Horace en montant à son tour.

Le long des boulevards extérieurs, la voiture fila à vive allure... Dans les rues, de rares ombres déambulaient ; il était plus de trois heures du matin et le vent de la nuit, par la vitre ouverte, frappait au visage les deux hommes qui parlaient amicalement.

— Où allons-nous exactement, monsieur l'inspecteur ?

— Rue de Belleville...

— Quoi faire ?

— Vous verrez... Espérons que nous ne nous dérangerons pas inutilement... Mais revenons à *Polydor le Tatoué* surnommé ainsi parce qu'il a un petit faible pour le tatouage. Quel numéro extraordinaire! Il s'appelle en réalité Pierrot ; c'est un « beau gosse »... Très intelli-

gent, roublard plutôt, il connaît sur le bout des doigts les « trucs » et les échappatoires que la loi offre aux malfaiteurs. Je vous assure qu'avant de lui passer les menottes il faut posséder des preuves irréfutables, capables de le confondre sans discussion... Plusieur fois, faute d'éléments de démonstration suffisants, et malgré des présomptions qui apparaissaient presque comme des certitudes, nous avons dû le relâcher ; pourtant il y a deux ans, je l'ai « eu » et cela lui a coûté dix-huit mois... Mais cette peine légère, paraît bien loin de correspondre à ce que le gaillard méritait ; c'est dix-huit ans qui auraient dû lui être infligés !

Plus le policier discourait, plus le petit Chauchoin se sentait enchanté à la pensée de voir de près les mauvais garçons et surtout ce héros du trottoir. Les yeux brillants, les narines palpitantes, il vivait une aventure magnifique...

A un carrefour, Blanquette frappa à la vitre qui les séparait du chauffeur.

— Inutile de nous faire arrêter juste devant la maison où je vous conduis, nous attirerons moins l'attention en arrivant à pied, expliqua-t-il en descendant.

Après avoir réglé la course, il saisit le bras du jeune homme :

— Par ici...

Ils s'engagèrent dans la rue de Belleville où les enseignes de deux ou trois bals musettes

répandaient une lumière rouge assez sinistre... Devant un de ce établissements, Horace fit une station de quelques secondes et poussa légèrement le coude de son compagnon.

— Voici le repaire, si j'ose dire, de Polydor...

Déjà il pénétrait sous le porche, suivi de Max dont le cœur battait à coups précipités, et, ayant acquitté le prix des entrées à une caisse tenue par une grosse femme assez vulgaire, descendit les quelques marches qui donnaient accès au dancing...

Dès les premiers pas, ils furent saisis à la gorge par la fumée âcre qui flottait dans la salle où régnait en outre un tapage invraisemblable A gauche, installé sur une petite estrade, gracieusement décorée de guirlandes de feuillages et de lampions, un orchestre, où dominait l'accordéon, exécutait avec une étonnante maestria une java dont le succès semblait considérable à en juger par le nombre des danseurs agglutinés sur la piste.

Cependant tous les assistants ne se livraient pas à ces ébats chorégraphiques. De nombreux couples restaient attablés, devant des menthes vertes et des diabolos grenadine... Les tables et les bancs peints en rouge vif étaient fixés au sol prudente, la direction voulait éviter les dégâts en cas de bagarre...

Au plafond, très bas et où saillaient de grosses poutres, quelques ampoules judicieuse-

ment disposées distribuaient une lumière assez crue qui sculptait des ombres dures sur les faces tendues des consommateurs.

Pourtant, quand un tango succédait aux javas et aux biguines, un éclairage rouge émanant de projecteurs dissimulés aux quatre coins de la salle se substituait au précédent...

Lorsque Blanquette et son nouvel ami firent leur apparition « Chez Gaston » — car le musette, répondait à ce nom — l'accordéon attaquait une valse...

Des coups de sifflets jaillirent d'un peu partout... Comme le jeune homme s'étonnait, son compagnon lui expliqua que les danseurs invitaient de cette façon, certes étrange, les femmes qu'ils désiraient comme partenaires.

Déjà, enveloppés du halo sanglant traditionnel, des couples tournoyaient, hommes en casquette ou en feutre mou rejetés légèrement en arrière, femme nu-tête, aux fards violents et agressifs, revêtues pour la plupart de robes de satin noir collantes.

Au refrain, les clients reprenaient la chanson en chœur et le tintamarre devenait assourdissant.

— Vous n'aviez donc jamais mis les pieds dans ce genre de bal ? questionna le policier... Mais il n'est pas mauvais de pénétrer quelquefois dans un monde nouveau ; j'avoue pourtant ne l'avoir fait au début de ma carrière qu'avec une certaine répugnance...

Ceci dit, il abandonna Chauchoin à la contemplation de ce spectacle si neuf pour lui et chercha du regard celui qu'il tenait absolument à rencontrer.

— Alors, est-il là ? s'enquit Max au bout de quelques minutes.

Le détective fit un signe de dénégation :

— Je ne crois pas ; en tous cas je La vois...

— Qui ?

— Kiki, l'amie de Polydor, sa maîtresse si vous préférez... Cela m'étonnerait que Pierrot tarde à la rejoindre...

D'un clin d'œil discret, Blanquette désigna une femme de taille moyenne, au corps svelte malgré des formes rebondies, aux cheveux blonds crêpés rejetés derrière de mignonnes oreilles où s'accrochaient deux énormes anneaux d'or. Ses yeux clairs s'alourdissaient de cils noirs, très retroussés par un rimel abondant. Un cœur écarlate remplaçait sa bouche tandis que, dessinée au crayon, deux sourcils remontaient sur les tempes en une ligne fantaisiste.

Elle marchait avec une tranquille assurance soulevant sur son passage des murmures admiratifs ou des réflexions flatteuses.

Roulant les hanches une cigarette au bout des doigts, elle s'avança vers la table du détective...

— M. Blanquette en personne, proféra-t-elle emphatiquement, quel honneur !...

Minaudière, singeant volontairement les femmes du monde, elle allongea le bras et tendit les doigts au policier...

— Toujours la même, Kiki, remarqua Horace en lui serrant la main.

Il semblait la bien connaître et poursuivit, en lui faisant signe de prendre place à leurs côtés.

— Tenez-donc un peu compagnie, à mon ami et à moi...

Avec une lenteur savamment étudiée pour faire valoir ses charmes, d'ailleurs réels, la fille s'assit non sans avoir jeté un regard appuyé sur Max. Sans doute la charmante figure et la prestance du fils d'Ildefonse ne la laissaient-elles pas insensible...

L'adolescent ne put s'empêcher de rougir, baissa les yeux, et resta absorbé pendant quelques secondes dans la contemplation de la pointe de ses chaussures.

— Alors quoi de neuf ? interrogea Blanquette s'adressant à l'amie de Polydor, après avoir fait signe au serveur d'apporter une consommation pour la jeune femme. Tout va bien ?

— Oui... Enfin il ne faut pas trop se plaindre, répliqua-t-elle avec une petite moue...

— Allons tant mieux... Et Pierrot ?..

— Vous vouliez lui parler ?

— Heu... ma foi, si l'occasion s'en présente,

j'échangerai volontiers quelques mots avec lui. Mais il semble rester invisible...

— Oh, il ne va pas tarder.

Elle attendit un temps, puis reprit avec une légère hésitation :

« Je pense, Monsieur Blanquette, que vous n'êtes pas venu pour... vous me comprenez ?

— Ne craignez rien, je voulais seulement lui dire bonjour en passant.

Malgré cette affirmation, Kiki ne se montra qu'à demi-rassurée :

— Toujours à la recherche des mauvais garçons ? demanda-t-elle pour changer de sujet de conversation...

— Que voulez-vous, mon métier l'exige...

— Parlons sérieusement, dit-elle en se penchant tout à coup au-dessus de la table. Polydor n'a rien fait de mal, tout au moins à ma connaissance, ces temps derniers ?

L'inspecteur eut un petit rire :

— Mais je vous répète que je ne suis pas venu pour le mettre sous les verrous, voyons, bien au contraire...

Il s'interrompit, jugeant inutile de tenir la femme au courant des derniers événements de la nuit.

— Le voici, dit soudain Kiki...

Au bas de l'escalier venait de s'arrêter un homme jeune, grand et mince, aux épaules très développées — peut-être cette carrure était-elle due en grande partie à un habile

rembourrage ? — vêtu d'un costume clair dont le pantalon, aux jambes larges et longues, tombait sur deux chaussures jaune clair miroitantes et de forme impeccable. Une chemise de soie à rayures rose et vert pâle, une cravate d'un ton suave et un feutre gris-perle achevaient de donner au personnage cette élégance un peu voyante qu'affectionnent les individus qui tirent le plus clair de leurs ressources de l'exploitation des charmes de leurs compagnes...

Cependant, le nouveau venu aurait pu sembler assez joli garçon, avec ses traits réguliers, ses cheveux abondants soigneusement cosmétiqués, n'eût été l'expression de ses yeux et de ses lèvres minces, expression qu'accentuait encore une mâchoire un peu carrée et un profil légèrement en « lame de couteau »...

Tout en tirant nonchalament d'un étui une cigarette, qu'il alluma à la flamme d'un superbe briquet, il promena sur l'assistance un regard dominateur...

En apercevant le détective et Max en compagnie de sa maîtresse, il eut un petit geste d'étonnement, vite réprimé.

D'un pas souple et félin, il s'avança vers eux et tendit au policier une main couverte de tatouages multiples, au petit doigt de laquelle brillait un diamant très gros, mais un peu teinté... Horace fit rapidement les présenta-

tions, invita l'arrivant à s'asseoir et commanda une tournée générale.

— Quelle bonne surprise ! Monsieur l'inspecteur, déclara Pierrot d'une voix traînante, à l'accent très « parisien ». Je ne m'attendais guère à vous rencontrer et j'ose émettre l'espoir que vous n'êtes pas venu ici uniquement pour moi ?

— Eh bien... si, figurez-vous, je voulais vous parler.

Tandis qu'Horace versait le mousseux dans les verres, Polydor, d'un signe, invita son amie à déguerpir ; ce qu'elle fit immédiatement, avec beaucoup de discrétion.

Blanquette feignit de ne s'apercevoir de rien, et choqua cordialement son verre contre celui de ses voisins. Ils avalèrent avec ensemble quelques gorgées du liquide, puis le Tatoué prit la parole.

— Alors, de quoi s'agit-il ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil éloquent du côté du jeune mécanicien.

Son vis-à-vis se hâta de le rassurer :

— Monsieur est un ami à moi. Rien à craindre... Eh bien, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, Pierrot... Vous ne méritez guère, certes, que je m'intéresse à votre personne, mais enfin, je tiens quand même à vous éviter un coup dur...

— Quoi... que se passe-t-il ?...

— Quinones est mort : il vient d'être descendu par trois types au « Tampico ».

Polydor fit un tel bond que sa chaise se renversa.

— Vous dites? balbutia-t-il, en se rasseyant, blême d'émotion.

— La vérité... Je me doutais, évidemment, que cela vous surprendrait.

Mais la stupéfaction ne semblait pas le seul effet produit par cette nouvelle sensationnelle sur le repris de justice... Un effroi intense se peignit sur ses traits.

— Ça, alors, je suis frais, constata-t-il en avalant péniblement sa salive.

— D'autant plus, continua le détective imperturbablement, que mon camarade que voici — il désigna Chauchoin — a entendu un des hommes annoncer que votre tour viendrait bientôt.

Pierrot resta pendant quelques secondes accablé, paraissant réfléchir profondément.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Blanquette.

— C'est à voir...

Soudain le visage du Tatoué s'éclaira et il se pencha familièrement vers son interlocuteur.

« Je m'étais trompé sur votre compte, Monsieur l'inspecteur, déclara-t-il sur un ton un peu gouailleur ; vous êtes un chic type... Pourrais-je formuler une demande ?

— Dites toujours, on verra bien.

Polydor prit un temps avant de lancer :

— Arrêtez-moi.

— Pourquoi ? interrogea le détective quand il eut retrouvé son souffle. Autant que je sache, vous n'avez rien fait.

— Si, si, j'ai assassiné quelqu'un la semaine dernière...

Horace haussa les épaules...

— Quelle blague ! je n'en crois pas un mot, vous êtes fou !

— Pourtant, il faut que j'aille en prison, vous m'entendez, *il le faut.*

— Voyons, Pierrot.

— Allons, comprenez-moi ! insista l'autre avec un accent suppliant qui frappa ses interlocuteurs.

— Mon vieux, remarqua Blanquette d'un ton sans réplique, vous avez certainement bu plus que de raison...

— Bon, alors je vais employer les grands moyens !

Bing! Un « direct » formidable frappa l'inspecteur en pleine figure...

Au comble de la colère, Horace se dressa, menaçant :

— Qu'est-ce qui vous prend ? ça vous coûtera cher : « voies de fait sur un agent de l'autorité dans l'exercice de ses fonctions », cela peut vous mener loin...

— Le plus loin possible, rétorqua paisible-

ment le Tatoué... J'espère bien que vous n'hésiterez plus à me fourrer au bloc, et je vous assure bien que plus mon séjour y sera prolongé, plus vous me verrez satisfait... Croyez même qu'un nombre imposant de garde-chioumes à la porte de la cellule me remplirait de joie...

## XIV

### LA DENT CASSÉE

Blanquette appartenait à la catégorie des « bons garçons », d'humeur placide et peu faciles à faire mettre en colère, mais le coup de poing brutal dont venait de le gratifier le bel ami de Kiki éleva immédiatement et d'un seul coup sa fureur à son paroxysme, d'autant plus qu'ayant porté la main à sa mâchoire qui le faisait horriblement souffrir, il découvrit une dent cassée et sortit ses doigts pleins de sang...

Comme un taureau devant lequel on agite un chiffon rouge, le détective bondit sur Polydor, en enfonçant le poing dans sa poche droite...

Le *Tatoué* ne se méprit pas sur la nature de ce geste.

— Inutile de sortir vos menottes, monsieur l'inspecteur, déclara-t-il, l'air moqueur, je ne m'enfuirai pas, parole d'honneur, bien au contraire. D'ailleurs, permettez-moi de vous présenter mes excuses pour les violences

auxquelles je me suis livré sur vous. Vous me voyez navré d'avoir dû recourir à ce moyen dépourvu d'élégance pour vous « forcer la main », mais je ne voyais pas d'autre méthode... Souvent, autrefois, les autorités auraient désiré me garder au violon ; faute de preuves elles ont dû me laisser en liberté, non sans en éprouver une amertume compréhensible... Eh bien, maintenant, c'est moi qui souhaite ardemment aller grossir le nombre de vos prisonniers. Et le plus amusant de l'affaire, c'est que, pour vous contraindre à cela, j'ai été obligé d'employer des procédés qui ne sont ni dans mes goûts, ni dans mes habitudes...

Comme pour ponctuer cette magnifique péroraison, l'orateur, la tête renversée en arrière, souffla lentement par les narines la fumée de sa cigarette...

— Et si je refusais de vous ccffrer ? hurla Horace, dont le courroux s'apaisait cependant peu à peu, et qui tamponnait à petits coups de mouchoir sa gencive sanguinolente.

— Vous ne le ferez point ; n'oubliez pas que je suis susceptible de vous entretenir, vous et vos collègues, de choses fort intéressantes ; et que mes révélations, judicieusement utilisées, pourraient avoir sur votre avenir des répercussions avantageuses... Ne songez-vous donc plus à l'avancement ?

— Quel phénomène ! pensa Max qui avait

suivi toute la scène avec un intérêt passionné et jugeait qu'on ne rencontre pas souvent un individu aussi original...

Pourtant il comprenait admirablement les raisons qui poussaient le repris de justice à désirer à toute force être « à l'ombre »... Nulle part, évidemment, Polydor ne serait plus en sécurité qu'au fond d'une cellule bien verrouillée, sous la protection de gardiens inflexibles...

— Allons-nous en, décida subitement Blanquette, après avoir appelé d'un claquement de doigts le serveur pour régler l'addition...

Les clients du bal musette avaient assisté trop souvent à des incidents comme celui qui venait de se dérouler pour se montrer le moins du monde surpris... Du reste, le « direct » était resté inaperçu de la plupart des consommateurs...

— Alors, je vous suis, déclara le Tatoué, en se levant, tandis que le policier, debout, enfonçait son melon sur son crâne d'un mouvement rageur...

Horace ne répondit pas. Pourtant sa décision devait être prise, mais sans doute voulait-il exercer une modeste petite vengeance en laissant son adversaire dans l'incertitude...

Kiki, un peu émue, et à qui rien de la scène n'avait échappé revint vers son amant:

— Tu t'en vas, Pierrot ? questionna-t-elle avec une tendresse anxieuse et en envelop-

pant le beau garçon d'un regard douloureux...

— T'en fais pas, cocotte... rien de grave. Tu me connais, et tu me sais capable de défendre ma peau, hein ?

Silencieuse elle esquissa un faible sourire, n'osant manifester plus longuement son inquiétude...

Polydor se tournait vers le détective :

— A votre disposition, monsieur l'inspecteur...

Blanquette se demandait s'il devait se réjouir ou s'affliger de la tournure inattendue des événements ; cependant, il penchait vers vers la seconde solution, car sa mâchoire endolorie lui faisait bien mal, et il regrettait sa dent...

Devant le vestiaire, situé en haut des quelques marches qui donnaient accès à la salle, le Tatoué, tout en enfilant son pardessus, prit le policier à part.

Il parlait avec une mine et un ton extrêmement graves :

— Sérieusement, Monsieur l'inspecteur, pardonnez-moi, je regrette de vous avoir fait du mal, et ne pensais pas que le coup avait été si rude. Mais enfin une dent cassée, cela se répare... Vous comprenez bien que j'avais de puissants motifs pour agir ainsi. Il faut que je vous parle à cœur ouvert : Quinones

était pour moi un bon copain ; je l'aimais bien... c'est une misère qu'il soit mort...

Il serra les poings et une lueur mauvaise brilla dans ses prunelles claires.

« Mais, de leur côté, ils ont déjà perdu deux hommes, deux gaillards qui ne valaient pas cher... Oh ! je sais parfaitement pourquoi ils veulent m'abattre ; je leur rends la vie dure...

— Si vous voulez me confier un secret, interrompit Horace, glacial, dites tout ou rien...

— Oui, oui, je comprends, vous voudriez que je donne mes ennemis... Mais ça... jamais. Oh ! j'ai fait des blagues dans ma vie, reconnut-il avec un rire significatif qui s'adressait plus à lui-même qu'à son auditeur, et on ne peut pas dire que mon casier judiciaire n'est pas bien rempli ; mais : trahir... non...

Plus il parlait, plus Blanquette acquérait la conviction qu'il était ivre... Le geste insensé de tout à l'heure, les paroles déraisonnables actuelles n'en fournissaient-ils pas la meilleure preuve ?

Troublé par cette attitude bizarre, et jouant pourtant la plus parfaite indifférence, le policier se tourna vers le jeune Chauchoin, laissant Pierrot sortir le premier. Avant de franchir le seuil, Polydor fit un demi-tour et adressa de la main un signe d'adieu aux camarades, et spécialement à Kiki, qui lui répondit par un sourire angoissé...

Au moment précis où Max passait la porte, sept ou huit éclairs jaillirent, tandis que de sourdes détonations éclataient. Devant lui, obéissant à une impulsion soudaine, Blanquette s'aplatissait par terre.

Aveuglé, le jeune homme avait fait instinctivement un pas en arrière... Quand il rouvrit les yeux, il discerna les contours d'une puissante voiture en laquelle il reconnut immédiatement la Chrysler 35 CV... Déjà, celle-ci, après un virage foudroyant, s'enfonçait dans la nuit...

Sur le sol, tordu par la souffrance, Polydor râlait affreusement...

Autour de la victime de cette fusillade, l'affolement était indescriptible. La nouvelle, répandue immédiatement dans le bal musette comme une traînée de poudre, avait fait refluer sur le trottoir les clients avides de savoir ce qui venait de se passer, et qui se bousculaient pour apercevoir l'homme étendu à terre au risque de l'écraser.

Cependant, un agent, appelé en hâte, descendait la rue de Belleville au pas de course... Sans ménagements, aidé d'Horace qui lui avait révélé en deux mots sa qualité, il repoussa les badauds, dégageant le corps de Polydor qui respirait encore, mais avec difficulté.

Il s'avérait inutile de faire transporter le malheureux à l'intérieur de l'établissement ou

à l'hôpital, car, visiblement, sa fin approchait... Atteint de cinq balles au moins, il ne pouvait conserver aucun espoir de s'en tirer et savait d'ailleurs fort bien lui-même qu'il était perdu.

Mais, à ce moment suprême, Pierrot se montra plein de courage, et certains trouvèrent même que son attitude ne manquait pas d'héroïsme.

— Je suis foutu... articula-t-il péniblement, ne vous occupez pas de moi...

A chaque mot, une mousse sanglante apparaissait au coin de sa bouche et formait de petites bulles, avant de couler en un mince filet à la commissure des lèvres. Dans le visage déjà creusé par l'agonie le nez se pinçait et les pupilles s'élargissaient.

— Ah ! les canailles, les misérables !

Blanquette, jugeant vain de prononcer les paroles de consolation et d'encouragement rituelles en de telles circonstances, se pencha sur le *Tatoué*...

— Vous les connaissez ? demanda-t-il avec vivacité. Dites-moi leur nom et je les ferai coffrer.

Polydor secoua négativement la tête.

— Non, je suis un homme d'honneur... mais ne vous inquiétez pas, d'autres me vengeront...

Ainsi, une nouvelle fois, le policier se heurtait à l'implacable consigne de silence qui lui

avait déjà été opposée par Fabiani et Quinones... Cette discrétion ne facilitait certes pas sa tâche ; pourtant, tout en déplorant professionnellement le mutisme de l'homme étendu à ses pieds, Horace ne pouvait s'empêcher d'admirer ce qu'une telle attitude avait de chevaleresque, et sentait la pitié le gagner.

— Puis-je au moins faire quelque chose pour vous ?

— Non... c'est-à-dire... peut-être que oui... Ecoutez-moi bien... car je sens que mes forces... m'abandonnent..

Les syllabes brèves, hachées, sortaient difficilement et chacune demandait au blessé un effort surhumain...

« La pensée... de mourir... après vous avoir cassé une dent... me devient... intolérable...

Blanquette demeurait ébahi. Comment le dommage causé à sa mâchoire pouvait-il être le souci dominant du repris de justice au moment de passer de vie à trépas ?

« Allez... chez Gustave, continua l'autre d'une voix qui devenait presqu'imperceptible, il habite... quelque part... du côté... de la rue... de Vaugirard... Excellent dentiste... prend pas cher...

N'ayant plus la force de composer des phrases, il ne s'exprimait plus qu'en style télégraphique.

— Dites ... que je... vous... ai... envoyé.

— C'est tout ?

— Oui...

Il eut un toussotement qui provoqua un violent crachement de sang, puis :

— N'oubliez pas... Gustave...

Déjà les prunelles du *Tatoué* se révulsaient; une sorte de rictus affreux contracta son visage, et il rendit le dernier soupir...

A ce moment, un hurlement s'éleva aux côtés du policier... Livide, les yeux hagards, une femme aux cheveux couleur de maïs s'écroula à ses pieds comme une masse... C'était Kiki...

# XV

## M. PAULIAC CHIRURGIEN-DENTISTE

— Passionnant votre récit ! déclara l'inspecteur principal Arnoux qui venait d'écouter depuis une demi-heure, avec beaucoup d'intérêt, le rapport que lui faisait son adjoint des derniers événements de la nuit... On ne peut pas se plaindre du manque d'aventures et de coups de théâtre ! Malheureusement, tout cela reste bien inconsistant et dépourvu de cohérence. Pourquoi cette haine sans merci, ces tueries entre Quinones et Polydor d'une part, Fabiani et l'inconnu d'autre part... Je me demande quel rôle joue dans l'affaire cette femme, la fameuse *Mouche Noire*... Nous avons une série d'énigmes plus compliquées les unes que les autres à résoudre, sans parler de la voiture américaine qui se trouve toujours sur notre chemin, et dont nous n'avons pu identifier encore le propriétaire puisque le numéro minéralogique est faux.

Voyant que la mine de Blanquette se rembrunissait de plus en plus il se hâta d'ajouter...

« Ne croyez pas, mon cher Horace, que je néglige les résultats que vous avez déjà acquis. Nous avons certes beaucoup progressé depuis le début de l'enquête ; mais les éléments que nous connaissons, comparativement à ceux qu'il nous reste à découvrir, me paraissent fort peu nombreux !...

— Chaque chose en son temps, patron ! peut-être trouverons-nous des indices intéressants chez ce Gustave Pauliac...

— Ah oui ! le chirurgien-dentiste ? interrogea vivement l'inspecteur principal, avez-vous pris des renseignements sur lui ?

— Oui...

— Alors ?

— Cet homme jouit d'une excellente renommée ; il a une conduite impeccable, et a su se créer une clientèle sérieuse et fidèle... Bref, aucun reproche à lui adresser.

— Bizarre !... Mais êtes-vous bien certain que les derniers mots de Polydor concernaient ce monsieur ?

— Absolument, patron... Il n'existe qu'un chirurgien-dentiste de ce prénom rue de Vaugirard. Je n'y comprends rien moi-même, toutefois, si vous le voulez bien, j'irai enquêter sur place. Ma dent cassée constituera un excellent prétexte, et il me sera possible d'examiner le bonhomme de près... Après tout, pourquoi la solution de cette cascade de mystères en se trouverait-elle pas chez lui ?

— Oh ! évidemment... approuva Arnoux, cependant peu convaincu. Enfin agissez pour le mieux !...

D'un geste il fit comprendre à son subordonné qu'il pouvait se retirer, mais Blanquette, les yeux perdus dans le vide, ne bougeait pas.

— Qu'y a-t-il encore ? s'enquit l'inspecteur principal.

L'autre baissa le nez et contempla obstinément une lame de parquet.

— Je voulais vous dire encore quelque chose, patron, et...

— Et quoi? questionna Arnoux impatienté... Est-ce important ?...

— Non, pas énormément...

— Oh ! ça y est, je comprends, vous avez encore oublié, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça piteusement Horace...

— Ah ! mon pauvre ami, j'ai perdu tout espoir de faire quelque chose de vous !

Mécontent le chef de la brigade ferma d'un coup sec le dossier de l'affaire posé sur son bureau, et après un temps ajouta résigné « Patientons.... Peut-être un jour la science...

Etonné, Blanquette le dévisagea sans comprendre.

— Plaît-il ?

— Oui, oui, je dis bien... Peut-être un jour la science fera-t-elle de nouvelles découvertes: on remplace bien certains organes, Carrel et

Lindberg sont parvenus à faire vivre un cœur dans un milieu artificiel... Pourquoi ne réussirait-on pas dans l'avenir à substituer une cervelle à une autre ?

Il eut un sourire malicieux :

« Ce jour-là, mon cher Horace, vous n'aurez qu'à vous précipiter chez un chirurgien pour vous procurer un ciboulot de rechange... Je ne vois que cette solution pour guérir efficacement vos défaillances de mémoire...

.....

Au coup de sonnette une jeune fille brune, aux cheveux ondés séparés par une raie médiane, au sourire avenant, vêtue d'une blouse blanche strictement serrée autour du cou, vint ouvrir la porte et contempla pendant quelques secondes, l'air interrogateur, celui qui se tenait debout devant elle, un chapeau melon à la main.

— Pourrais-je parler à M. Pauliac ?

L'aimable personne plissa légèrement le front, attendant une explication, Blanquette se hâta de la lui fournir :

— Je souffre terriblement d'une dent.

— Ah parfait, monsieur, voulez-vous entrer...

Elle ouvrit tout grand le battant jusque là entrebâillé, et traversant une antichambre large et claire, recouverte d'une moquette gri-

se, introduisit le détective dans un immense salon.

— Veuillez patienter pendant quelques instants, deux clients sont arrivés avant vous, mais ce ne sera pas long...

Sur ces paroles encourageantes mais trompeuses, elle s'éclipsa, et Horace après avoir salué les visiteurs, alla s'installer dans une bergère...

Eclairée par deux hautes baies donnant sur la rue, la salle d'attente, de proportions imposantes, présentait un aspect séduisant, avec son ameublement en copie d'ancien. Le canapé, les fauteuils et les chaises au lignes joliment incurvées étaient tendus d'une riante tapisserie.

Aux fenêtres pendaient des double-rideaux de couleur fraise, tandis que des brise-bise de tulle crème voilaient les carreaux. Un piano à queue occupait tout un coin, supportant un bronze assez beau et de nombreuses photographies sous verre. Sur la cheminée de marbre blanc, une glace de grande taille, très légèrement ternie, reflétait un lustre de cristal et un vase de Sèvres dans lequel trempaient quelques œillets safran. Sur un guéridon central en acajou s'empilaient des revues médicales, quelques publications amusantes et divers journaux illustrés, pour la plupart humoristiques...

Le jour commençait à tomber ; une pendule

de style Empire au timbre argentin égrena cinq heures... De l'entrée, la jeune fille en blouse blanche, qui devait jouer à la fois le rôle d'aide-infirmière et de bonne, alluma l'électricité.

Un des clients présents, gros homme à barbe poivre et sel, se leva alors et, prenant un magazine, se plongea dans la lecture d'un article. Quant à la dame d'un certain âge, à la mise correcte, qui occupait un siège voisin, elle offrait à la curiosité d'autrui une joue superbement gonflée, qu'un pansement noué sur le sommet du crâne essayait de dissimuler en partie. Ainsi affublée, elle paraissait plutôt comique, et Horace en aurait ri s'il n'avait été préoccupé par l'importance de sa mission.

Tout en ayant l'air de s'absorber dans la contemplation des photographies d'une publication mensuelle fort luxueuse, le policier examinait à la dérobée le décor qui l'entourait, et accessoirement les malades... Mais les deux patients ne ressemblaient absolument pas à des bandits déguisés....

Il se confirmait donc que Pauliac recevait une clientèle fort convenable, et que sa profession n'était pas une simple façade....

Soudain, la porte à double battant, renforcée de cuir rouge, qui séparait le salon du cabinet de réception, s'ouvrit et le gros monsieur sans doute arrivé le premier, rejetant

son illustré sur la table, se leva précipitamment.

En un éclair, Horace avait aperçu l'opérateur, un homme d'une quarantaine d'années, assez grand et de corpulence moyenne, enveloppé dans une blouse immaculée.

L'attente reprit... La dame âgé poussait par moments un petit soupir plaintif et jetait un regard désolé sur l'horloge. Enfin, son tour arriva et Blanquette demeura seul. Se mettant debout, il alla regarder par la fenêtre le mouvement de la rue, puis lentement revint vers les quelques reproductions de toiles de maîtres accrochées aux murs, sur lesquelles il lança un œil distrait et profane.

D'ailleurs, la dame à la fluxion fut rapidement expédiée par le praticien et Horace dont la patience n'avait quand même pas été mise à une trop rude épreuve, pénétra enfin dans le cabinet.

Cette pièce, plus petite que le salon d'attente, prenait jour également sur la rue de Vaugirard. Emanant de plusieurs ampoules très puissantes, un éclairage blanc, intense, permettait au chirurgien d'apercevoir les moindres détails de la cavité buccale de ses clients. Au surplus, un projecteur judicieusement installé au-dessus du fauteuil à bascule dirigeait un rayon lumineux exactement sur le visage des patients.

Dans une vitrine, on pouvait voir une multi-

tue de daviers, pinces, etc... nickelés, et appareils de prothèse : dentiers, bridges, molaires en or offerts à la tentation des visiteurs...

Enfin le fond du cabinet, occupé par une table de chêne sculpté, couverte de registres et de fichiers, et par une bibliothèque fort bien garnie, jouait le rôle de bureau de travail.

Rien de cette confortable installation n'échappa à l'œil investigateur de Blanquette, quoique son attention se portât surtout sur l'opérateur lui-même...

Pauliac paraissait de près encore plus vieux que ne l'avait pensé le détective. Dans ses cheveux châtain-clair brillaient quelques fils d'argent et des rides déjà profondes s'inscrivaient sur ses paupières et de chaque côté de la bouche.

Une petite moustache légèrement roussâtre, coupée court, et de grosses lunettes d'écaille donnaient du sérieux et de la dignité à son visage, par ailleurs assez vulgaire, avec son nez lourd et ses lèvres épaisses ; cependant, le front haut décelait l'intelligence.

La figure, aux contours un peu empâtés, émergeait d'un col blanc, empesé, sur lequel tranchait une cravate d'un goût discret ; de la blouse dépassait un pantalon au pli irréprochable.

— Voyons, de quoi s'agit-il ? questionna le dentiste, invitant l'arrivant à s'asseoir dans le fauteuil.

— D'une dent bien malade, une grosse molaire, à droite, en haut...

— Ouvrez la bouche... toute grande... bien merci.

L'opérateur introduisit délicatement dans l'orifice un minuscule miroir à long manche et eut un geste d'étonnement.

— En effet... Mais on dirait qu'elle a été cassée par un vigoureux coup de poing...

Blanquette n'essaya pas de céler la vérité :

— Très exact, c'est d'ailleurs un monsieur que vous connaissez qui s'est montré aussi... agressif.

L'autre sembla un peu surpris et le détective crut voir sa figure s'allonger.

— Comment ? Quelqu'un de mes relations ?

— Je le suppose tout au moins, car c'est lui qui m'a envoyé ici. Il s'agit d'un certain Pierrot, plus connu sous le sobriquet de *Polydor le Tatoué.*

Le dentiste réprima un sursaut, qui n'échappa cependant point au détective, mais il ne répondit pas et s'absorba dans la manipulation d'un morceau de coton hydrophile, qu'il saisit avec une petite pince et trempa dans un liquide vert.

— Peut-être ignorez-vous sa mort ? s'enquit Horace, guettant sous ses cils baissés les réactions de son interlocuteur. Avant de passer de vie à trépas il vous a chaudement recommandé à moi...

Pauliac se détourna pour dissimuler sa perplexité, tandis qu'il versait un désinfectant dans un godet. Pourtant, il réussit à maîtriser son trouble, car ce fut d'une voix à peine altérée qu'il demanda :

— Comment avez-vous appris cela ?

— Pardi ! J'ai été témoin de son lâche assassinat... Mais vous connaissiez Polydor, me semble-t-il ?

— Non... c'est-à-dire... très vaguement. Je reçois tellement de clients n'est-ce pas...

— Oui, oui, je comprends, approuva Blanquette, d'un air bonhomme, voulant à tout prix éviter d'éveiller les soupçons du chirurgien.

Il éprouvait une vive satisfaction intérieure, car il se rendait compte de l'émotion grandissante du dentiste. Cependant, celui-ci, au prix d'un effort sans doute considérable, recouvra bientôt tout son sang-froid, et ce fut avec des gestes précis et assurés qu'il traita son patient.

Horace changea charitablement de sujet de conversation tandis que l'opérateur, rangeant les outils dont il venait de se servir en sortait d'autres d'un petit tiroir. Mais Pauliac ne répondit que par monosyllabes aux banalités polies de son client ; on pouvait facilement deviner, à sa mine soucieuse, qu'une autre idée le préoccupait.

— Pourquoi Polydor vous a-t-il envoyé ce

« direct » ? questionna-t-il enfin, avec une intonation qu'il aurait souhaitée détachée, mais dans laquelle perçait un intérêt trop manifeste.

— Pour me forcer à le faire mettre sous les verrous...

De saisissement l'autre demeura sa pince en l'air.

— Oui, répéta Blanquette, vous devez me croire un peu fou, et cependant, je ne dis que la vérité. Si extraordinaire que cela puisse vous paraître, il est certain que la prison représente parfois le meilleur refuge quand on veut échapper à la vengeance de ses ennemis.

Le chirurgien persévéra dans son mutisme et, faisant signe à Horace de desserrer les lèvres, recommença à s'occuper de la dent cassé.

Puis il remplit un verre d'eau, y ajouta quelques gouttes d'un élixir dentifrice rose et parfumé, et invita le détective è se rincer la bouche.

Celui-ci obéit, tout en réfléchissant. Décidément, le gaillard s'avérait très fort. Blanquette allait-il partir sans emporter autre chose que de vagues soupçons ? Certes, Pauliac avait manifesté un embarras visible à l'annonce de la mort du *Tatoué*, mais s'il connaissait assez bien Pierrot, cette gêne n'avait rien que de très naturel...

Horace, tenant à acquérir une certitude, résolut de frapper un grand coup...

Tendant le gobelet vide au praticien, il lança :

— A propos : Avez-vous déjà entendu parler de la *Mouche Noire* ?

Crac... Le verre venait de se briser sur les dalles...

D'un mouvement rapide, le dentiste se baissa, en bredouillant quelques mots pour s'excuser de sa maladresse. Quand il se redressa, son visage était fort congestionné...

— *La Mouche Noire ?* s'exclama-t-il avec un étonnement bien joué. Quelle étrange question ! S'agit-il d'un insecte nouveau, ou d'un hexapode inconnu ?

— Non... Rien de tout cela... Plutôt du surnom d'une ravissante jeune femme voilée, toujours vêtue de noir... Comme vous m'avez dit recevoir ici des clients de toute sorte, je pensais que vous aviez peut-être eu déjà l'occasion de la soigner...

Qui aurait pu flairer un piège dans ces paroles émises sur un ton parfaitement innocent, et fondées sur une réflexion émanant de l'interrogé lui-même ?

Mais Pauliac préalablement mis en éveil par les remarques précédentes de son interlocuteur se tenait sur ses gardes. Alors que le policier s'attendait à une dénégation véhémente, l'autre se grattant la nuque d'un air

songeur paraissait faire un effort de mémoire.

— Peut-être ai-je en effet une cliente dont le signalement correspond à celui que vous m'indiquez. Il s'agit bien d'une femme jeune, charmante et voilée ?

— Oui...

— Il me souvient parfaitement maintenant de l'avoir soignée, sauf erreur... naturellement...

— Auriez-vous l'amabilité de me faire connaître son identité ?

— Volontiers ; elle se trouve certainement mentionnée sur mes registres. Pourtant, je crois me rappeler que ma cliente se nomme Cariot... et que son prénom est Claude, c'est cela : Claude Cariot.

— Pourriez-vous me donner d'autres renseignements ?

— Mon Dieu, je la connais fort peu... Toutefois, elle m'a confié qu'elle est la veuve d'un riche industriel...

— Et, où habite-t-elle ? interrogea Horace exultant.

— Pas loin d'ici, me semble-t-il, boulevard Montparnasse... vers le 74 ou le 76... je ne sais plus... Mais si vous tenez absolument à le savoir avec certitude je pourrais consulter mes livres de comptes.

— Vous m'obligeriez énormément en le faisant...

Blanquette joyeux, entrevoyait le succès...

Peut-être allait-il enfin, tel Ariane, saisir le fil qui lui permettait de sortir de ce labyrinthe mystérieux.

— Entendu, acquiesça l'opérateur, mais laissez-moi d'abord finir mon travail. Il faudra mettre une couronne sur votre dent, je vais tout préparer, mais plusieurs visites seront nécessaires...

Tout en manipulant ses instruments, il se lança dans des explications détaillées.

« Je vous poserai un appareil en porcelaine ; c'est le dernier cri de la technique moderne, vous serez fort satisfait, car on ne s'aperçoit absolument pas de l'artifice.

Saisissant un gros morceau de coton hydrophile, Pauliac l'introduisit entre la gencive et la dent de son patient, à qui il recommanda avec insistance de garder la bouche ouverte, puis tournant le dos, ouvrit sa vitrine et se mit à fouiller au milieu de ses fioles.

Horace, sans cesser de conserver l'incommode posture dans laquelle l'opérateur l'avait placé, s'abandonnait à une douce rêverie. Après bien des efforts, il touchait à son but : la femme aux cent visages allait être arrêtée et démasquée... Le détective demeurait persuadé qu'une fois l'inconnue voilée sous les verrous la série de vengeances sanglantes s'arrêteraient d'elle-même ; une à une toutes les énigmes se résoudraient... Et lui, Blan-

quette, fier comme Artaban, recevrait tout glorieux les félicitation de ses supérieurs...

Ces triomphales visions d'avenir amenèrent sur les lèvres déjà distendues du borgne une grimace de satisfaction.... Tout à coup un parfum bizarre, un peu aigrelet, le fit sortir brusquement de ses châteaux en Espagne.

Refermant les mâchoires, Horace tendait doucement le cou dans l'intention de déceler l'origine de cette émanation inattendue quand une poigne dure comme de l'acier le saisit à la gorge... Il essaya de se redresser, mais un énorme tampon, imbibé d'un liquide verdâtre qui dégageait une odeur insupportable lui fut appliqué avec la rapidité de l'éclair sur les narines.

Une curieuse expression diabolique et sauvage métamorphosait la figure du dentiste, tandis qu'il appuyait de plus en plus le bâillon imprégné de narcotique sur la face de sa victime, dont les globes occulaires roulaient désespérément dans leur orbite.

Le pauvre inspecteur se trouvait dans l'impossibilité absolue de se défendre : allongé dans le fauteuil, il se voyait évidemment placé dans un état d'infériorité manifeste ; Pauliac avait bien calculé son coup... le soporifique agissait déjà... Blanquette entendait des cloches sonner à toute volée dans son cerveau brumeux, qui lui donnait l'impression de se liquéfier, pendant qu'un voile d'une couleur

bleuâtre, semblait envelopper les choses dont les contours devenaient de plus en plus flous.

En un dernier éclair, Horace emporta la vision du rictus satanique de son adversaire qui l'observait derrière ses lunettes d'écaille, puis il se sentit envahi par une horrible nausée et sombra dans le néant...

## XVI

### VERS UNE MORT CERTAINE

— Oui, il appartient à la police, proféra une voix masculine. Tiens, regarde ce que j'ai trouvé dans une de ses poches...

— Vraiment, tu es sûr ?

— Aucun doute.

Blanquette eut le sentiment d'émerger par degrés insensibles d'un monde inconnu et cotonneux... Ses oreilles bourdonnaient légèrement et il avait un peu mal au cœur. Encore n'était-il pas frès sûr que tout cela ne représentait pas la suite d'un affreux cauchemar.

Autour de lui régnait une profonde obscurité. A peine pouvait-il distinguer les masses confuses de meubles, à la faible lueur qui, filtrant à travers des stores épais, provenait des réverbères allumés dans la rue.

Où se trouvait-il ? quelle heure pouvait-il bien être ? D'où émanait la senteur acide qui emplissait la pièce ?

Autant de questions auxquelles Horace aurait été bien incapable de répondre... Peu à

peu, cependant, il reprenait pleinement conscience et revoyait se dérouler sous ses paupières closes les derniers événements de la journée...

Il eut un petit gloussement amer : Dire qu'il avait espéré naïvement être sur le point de mettre la main au collet de la belle ténébreuse ! Quelle dérision ! C'était lui, à présent qui se trouvait pris au piège... Il avait sous-estimé son adversaire et venait de se placer lui-même bien imprudemment dans la gueule du loup.

Le renseignement fourni *in-extrémis* par Polydor s'avérait digne d'intérêt ; évidemment le dentiste menait une vie double, mais Blanquette en acquérait la preuve un peu tard, et payait chèrement la certitude acquise.

Ayant retrouvé son entière lucidité, il constatait avec effroi que des liens solides enserraient ses membres. Impossible d'esquisser le moindre mouvement. On l'avait étendu sur un divan, il en sentait sous lui le matelas moelleux.

Soudain, il prêta l'oreille. A côté des voix s'élevaient à nouveau... Un timbre grave d'homme qu'il reconnut appartenir à Pauliac, et l'organe, du reste harmonieux, d'une femme...

— Tu penses que j'ai joué le tout pour le tout, disait le dentiste, il n'y avait pas d'autre

solution... Reste à savoir comment se débarrasser du flic...

Une pause, puis la femme — était-ce la *Mouche Noire* ? — reprit :

— Je crois que c'est le même mouchard qui me poursuit depuis la mort de Copoulesco... Il faut en finir...

— Tout à fait mon avis...

— Rester ici plus longtemps serait dangereux.

— A qui le dis-tu ! mais ne t'inquiète pas; j'ai tout prévu. Les billets pour le paquebot sont dans ma poche. Si nous prenons cette nuit le rapide de Marseille, nous pourrons embarquer demain vers quatorze heures.

— Tu n'oublies rien, tu es merveilleux, mon chéri...

Le détective discerna une nuance de tendresse dans cette constatation. Déjà l'inconnue reprenait :

— T'en fais pas, Maurice vient d'arriver ; il nous aidera...

— Et le type ?

Horace écoutait avec une anxiété croissante les propos concernant son sort. Malgré sa confiance en sa bonne étoile, il comprenait que sa situation devenait fort dangereuse; ces criminels ne devaient reculer devant rien, que se disposait-on à faire de lui ?

Une clé tournant dans la serrure interrompit ces tristes méditations. La porte s'ouvrit et

un lustre fut allumé. Blanquette se rendit compte qu'il se trouvait dans une chambre à coucher, d'ailleurs meublée avec beaucoup de luxe et de raffinement.

Deux hommes venaient d'apparaître : l'un portait des lunettes d'automobiliste, l'autre avait placé devant le bas de sa figure un foulard de soie, qui ne découvrait que ses yeux, et portait un chapeau mou rabattu en avant. Quant à la femme, au grand désespoir du policier que, même dans sa situation aussi critique, ses préoccupations professionnelles n'abandonnaient pas, elle demeura invisible.

Sans se concerter et sans prononcer le moindre mot, les individus s'approchèrent du détective, et lui enfoncèrent dans la bouche un volumineux bâillon. A demi suffoqué, Horace crut qu'il allait étouffer, et aspira avec peine de l'air par les narines.

Brutalement, les bandits le soulevèrent et le transportèrent dans une pièce voisine, située à l'opposé de celle dans laquelle on avait parlé précédemment.

A la faible lueur d'une lampe de bureau posée sur une table de bois blanc, Blanquette aperçut une caisse à claire-voie faite de lattes mal équarries, et munie d'un couvercle. Une supposition affreuse lui traversa l'esprit: les malfaiteurs s'apprêtaient-ils à l'y enfermer.

Cette hypothèse, hélas ! ne fut que trop vé-

rifiée. Sans douceur, le malheureux inspecteur fut installé dans le colis. En vain il essaya, par des mouvements désespérés, de faire glisser le baillon ; en vain, il tordit ses membres dans l'espoir de faire sauter les liens; il ne réussit qu'à enfoncer plus profondément dans la chair les fines cordelettes, ajoutant une souffrance supplémentaire à son martyre.

Toujours silencieux, les tortionnaires placèrent le couvercle et le clouèrent hâtivement.

Epuissé par ses efforts, affaibli par le narcotique que Pauliac lui avait fait absorber, l'inspecteur-adjoint comprit que le plus sage pour l'instant consistait à demeurer immobile. D'ailleurs, il devait ménager son souffle, car l'air parvenait difficilement à ses poumons, et, plusieurs fois, il fut sur le point de s'évanouir.

La caisse une fois close, il se sentit transporté à travers l'appartement. Une porte fut ouverte puis refermée ; enfin il devina qu'on s'apprêtait à le faire descendre par un ascenseur, et se demanda avec angoisse où l'on avait l'intention de l'emmener.

Un léger courant d'air circulant à travers les lattes l'avertit qu'il se trouvait à présent dans la rue. En effet, le colis fut posé si rudement sur le trottoir que le crâne d'Horace cogna durement contre une des planches. Puis

on le hissa dans un véhicule, qui se mit en marche immédiatement.

Le cœur serré, Blanquette repoussait avec horreur l'idée qui s'imposait à son esprit. Et cependant il paraissait évident que les bandits se disposaient à se débarrasser de lui dans un endroit perdu, où leur forfait passerait inaperçu et où ils pourraient ensuite faire disparaître facilement le cadavre.

Ce qui rendait cette supposition très plausible, c'était la durée du trajet ; l'automobile — camion ou limousine ? il n'aurait su le dire — roulait déjà depuis plus d'une heure.

On était certainement sorti de Paris, et le chemin que suivait la voiture ne devait pas être une route nationale, car des cahots fréquents meurtrissaient les membres et la tête du policier contre les parois de sa cage.

Ce voyage semblait interminable... Le palais desséché, sentant au surplus la faim lui tenailler l'estomac, Blanquette étudiait tour à tour avec fièvre les différents moyens de se tirer d'affaire. Malheureusement, il n'en imaginait aucun...

D'autant plus que le véhicule, sur un coup de frein brutal, stoppa brusquement, et qu'il entendit, à quelque distance, le clapotement de l'eau...

Malgré son courage, Horace sentit l'épouvante lui tordre les entrailles. Les miséra-

bles! Tel était donc l'abominable projet qu'ils avaient conçu... Aux secousses brutales dont il subissait le contre-coup, à l'hésitation des pas de ses porteurs, il devina qu'on le descendait sur la berge. Les glougous de l'eau qui coule devenaient de plus en plus nets.

Blanquette eut la vision foudroyante du fleuve noirâtre et dégoûtant, chariant des détritus immondes dans lequel il allait s'enfoncer... Il crut déjà sentir le liquide glacé, à la saveur écœurante, emplir sa bouche, son nez, ses oreilles...

Après avoir posé la caisse pendant quelques instants, les bandits la soulevèrent de nouveau d'une poigne ferme. Le policier fut balancé de gauche à droite et de droite à gauche... Sans doute prenait-on de l'élan...

Horace recommanda son âme à Dieu... La seconde suivante déciderait de son sort...

Résigné, il s'abandonnait à son destin...

Adieu Paris, adieu police, adieu Arnoux!... Pendant ces secondes effroyables, les idées se succédèrent à un rythme fou dans le cerveau du détective. On dit quelquefois qu'au moment de faire le grand saut dans l'inconnu, les mourants revoient défiler leur vie entière en l'espace d'un instant ; Blanquette lui, entrevit surtout ce qui suivrait sa fin tragique...

Personne sans doute ne le pleurerait ; il n'était pas marié et ne possédait aucun pa-

rent proche. Seul peut-être, le patron regretterait sincèrement le trépas de son dévoué collaborateur et saluerait de paroles émues la dépouille de cette victime du devoir.

Devoir terrible que le sien, qui lui avait déjà coûté un œil... et avait diminué notablement ses facultés intellectuelles ; mais, en embrassant cette profession, Blanquette avait, à l'avance fait le sacrifice de son existence...

Aujourd'hui, après tant de camarades, il succombait dans la lutte contre la pègre... Si encore ce sacrifice se révélait utile, en permettant de mettre fin aux exploits de cette bande redoutable, mais hélas ! il n'entrevoyait que trop que ce nouveau crime demeurerait encore impuni.

Mourir martyr de sa rude tâche ! cela sonnait bien... Et pourtant le pauvre borgne aimait la vie, en dépit des vicissitudes qu'elle lui avait réservé jusque-là.

Mais où se cachait donc cette Camarde, qu'il attendait avec tellement de courage et de résignation ? Car enfin, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, Horace constatait, surpris, qu'il demeurait toujours vivant...

L'explication de ce mystère lui fut rapidement fournie. On le laissa brusquement choir sur le sol, tandis qu'une voix impérieuse commandait à ses côtés :

— Haut les mains !

Il y eut une clameur, des cris, et un bruit de coups... Puis un déclic comme celui de cabriolets que l'on referme, et enfin le silence...

Le salut arriverait-il au dernier moment ? Que se passait-il ?

Des chocs violents ébranlèrent la caisse ; sans doute quelqu'un enfonçait-il un outil sous le couvercle à coups de marteau. Une pesée... ne latte qui se soulève... une main amie qui se tend...

— M. l'inspecteur... chuchota-t-on avec inquiétude... Ah ! il vit...

Les autres planches furent arrachées en hâte et Blanquette vit au-dessus de lui le firmament étoilé. Comme un bébé que l'on sort de son berceau, il fut soulevé par des bras vigoureux et déposé précautionneusement sur l'herbe du talus. Le bâillon arraché, on coupa les cordelettes. Ranimé par le vent froid de la nuit Horace respira à pleins poumons. Puis il tourna son œil unique vers celui qui venait d'intervenir si providentiellement. Malgré l'obscurité, il distingua une tignasse ébouriffée et un jeune visage bien connu.

— Max !

Soutenu par le jeune homme et par un agent, Blanquette se leva péniblement. La surprise et l'émotion lui coupaient la parole.

— Oui, moi, répliqua gaiement l'adoles-

cent. Je suis arrivé à temps, hein ? Mais, tenez, regardez ce qu'il est advenu de vos bourreaux.

Avec la mine ahurie de celui qui sort d'un mauvais rêve, le policier aperçut sur sa droite, auprès d'une grosse voiture américaine, deux hommes, dont l'un portait des lunettes d'automobiliste et l'autre lui sembla absolument inconnu ; près d'eux se tenait une femme... Tous les trois, solidement encadrés par des gardiens de la paix, avaient les poignets encerclés de menottes...

— Magnifique, clama Horace, saisissant le bras de Chauchoin et le serrant fortement.

Le mécanicien accueillit ces éloges avec un plaisir visible.

— Avouez, monsieur l'inspecteur, que j'ai quelques dispositions pour devenir bon détective. Ne me reconnaissez-vous pas un certain talent ?

— Un certain talent ?... du génie, mon petit ! Vous venez de gagner une rude partie et avez fait preuve d'un brio et d'une maestria dont j'aurais été moi-même incapable. Toutes mes félicitations.

Et soudain, dans un élan inattendu, le prenant par les épaules, Blanquette embrassa son jeune sauveteur avec effusion...

## XVII

### UN JEUNE HOMME A LA PAGE

— Racontez-moi maintenant par quel prodige vous vous êtes trouvé là au moment précis où ces canailles se disposaient à me lancer dans cette sombre rivière ? questionna Blanquette quand sa surprise et son émotion se furent un peu calmées.

Et, en songeant à la mort affreuse qu'il venait de frôler, il eut un frisson rétrospectif.

— Cela s'explique le plus simplement du monde, rétorqua Max avec une fierté bien légitime. Je vous relaterai tous les détails de l'aventure plus tard ; pour l'instant, contentez-vous de savoir que mon père, se sentant très fatigué hier, me confia son taxi. C'était pour moi une magnifique occasion de mettre mes projets à exécution ; vous savez que je n'avais pas abandonné l'idée d'apporter ma collaboration bénévole à la police...

« Au lieu de stationner au métro St-Paul, j'allai donc m'arrêter non loin de vos bureaux, dans une petite rue adjacente, pour

guetter la sortie. Quand vous avez quitté les locaux de la police, afin de vous rendre rue de Vaugirard, mon véhicule et moi vous avons emboîté le pas, si j'ose m'exprimer ainsi, et, patiemment, nous vous avons attendu devant la porte du 38 *ter*, ou plutôt à quelques mètres en arrière.

« L'attente me sembla d'abord toute naturelle et, pendant la première heure, je ne m'inquiétai pas ; le spectacle de la rue qui m'entourait était suffisant pour me distraire. D'ailleurs, à un moment, j'ai cru entrevoir votre silhouette derrière les rideaux d'un appartement situé au deuxième étage... cela me rassura.

— Mais, au fur et à mesure que l'aiguille de la montre, que je consultais de temps à autre sur le tableau de bord, tournait, mon anxiété devenait de plus en plus grande. Si Polydor vous avait tendu un piège ?

« Peu à peu, la nuit tombait, et les réverbères étaient maintenant allumés ; la circulation fonctionnait au ralenti, comme cela se produit toujours entre huit et neuf heures du soir, heure à laquelle les gens sont en train de dîner... Par moments, je contemplai avec crainte les fenêtres que j'avais repérées, me doutant qu'il se passait à l'intérieur des événements anormaux... Après avoir fait un petit tour à pied, car je commençais à m'ankyloser je décidai que si, au bout d'un cer-

tain temps, vous n'aviez pas reparu, j'alerterais un agent. Neuf coups sonnèrent en effet sans que vous apparaissiez...

« Je me mis alors en quête d'un flic et lui racontai ma petite histoire. Bien entendu, il resta d'abord incrédule, croyant qu'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût.

Parvenu à ce point de son récit, Max s'interrompit et regarda en riant le gardien de la paix aux grosses moustaches qui se tenait de l'autre côté d'Horace. Puis, il reprit :

« Enfin, j'insistai tellement qu'il finit par se montrer moins récalcitrant. Au moment où nous rejoignions mon taxi, une superbe Chrysler, la fameuse Chrysler ! s'arrêtait devant le 38 *ter*, et un homme en pardessus de poil de chameau, au feutre rabattu sur les yeux, le cou enveloppé d'un foulard de soie, descendit et s'engouffra rapidement sous le porche.

« Cette arrivée me donnait la certitude que nous nous trouvions devant un des repaires de la bande. Il valait mieux ne pas monter à l'appartement, mais attendre et surveiller. Cependant, entre temps, mon aide alla quérir du renfort au poste le plus voisin ; ces messieurs s'installèrent dans la voiture, en se dissimulant du mieux qu'ils purent, tandis que deux autres agents se cachaient à proximité de la maison, faisant le guet.

« Au bout de trois quarts d'heure environ, nous vîmes reparaître l'homme au feutre rabattu, avec un individu à grosses lunettes d'automobiliste : tous deux portaient une caisse à claire-voie qui semblait fort lourde, et qu'ils hissèrent dans leur véhicule. Nous prîmes la 35 CV en filature, car il fallait essayer de chiper les bandits en flagrant délit.

« Par la rue de Vaugirard, l'auto américaine nous entraîna à la Porte de Versailles, puis remonta le Boulevard Lefèvre et suivit les anciennes fortifications. A la porte de Charenton, nous prîmes le chemin de Saint-Maur. Inutile de continuer, vous connaissez la suite.

— Splendide ! approuva Horace ; c'est le numéro de votre taxi, le 13, qui vous a porté bonheur. Mais où sommes-nous donc ?

— Pas très loin du Pont de Bry, voyez...

Le jeune homme étendit le bras, et Blanquette, faisant volte-face aperçut une sorte de passerelle dont la silhouette se dessinait en lignes indécises dans la nuit. L'endroit paraissait absolument désert... A gauche, quelques lumières rassemblées indiquaient un groupe d'habitations, à droite c'était l'obscurité totale.

A leurs pieds, la Marne coulait avec un grondement sourd. Les grands arbres noirs de la berge dressaient vers le ciel leurs branches dont le feuillage frissonnait au vent...

Le lieu semblait bien choisi pour commettre un crime ; pas une âme à un demi-kilomètre à la ronde... Horace l'avait échappé belle.

Un gardien de la paix s'approcha du petit groupe silencieux. Il porta respectueusement la main à la visière de son képi.

— Qu'avez-vous décidé, Monsieur l'inspecteur ?

— Eh bien, partons, ordonna rapidement Blanquette ; plus vite nous serons arrivés mieux cela vaudra.

Toujours solidement encadrés, les prisonniers prirent place dans leur voiture, tandis que Max s'installait sur le siège de son véhicule, avec le détective à ses côtés.

Précédant cette fois, la Chrysler le taxi n° 13 reprit la route de Paris.

.....

Arraché en sursaut à des rêves qui prenaient parfois la forme de cauchemars, car ses soucis professionnels ne l'abandonnaient jamais, même pendant ses moments de repos nocturne, l'inspecteur principal eut quelques grognements hébétés quand le téléphone retentit à une heure du matin.

Fort heureusement, son épouse qui reposait auprès de lui avait le sommeil fort lourd et ne fut pas réveillée. Tout en décrochant le récepteur, le chef de la brigade remerciait la

Providence de cette particularité, car Dieu sait quelles récriminations n'aurait pas fait entendre Mme Arnoux si la grêle sonnette l'avait enlevée à ses songes...

— Allo !

Ebahi, il reconnut la voix de son adjoint.

— Venez tout de suite, patron, disait celui-ci joyeusement, nous les tenons...

— Qui ?

— La *Mouche Noire* et ses complices...

— Nom de nom ! Mais où êtes-vous donc ?

— Dans nos bureaux.

Ravi et stupéfait, l'inspecteur principal aurait bien voulu connaître tout de suite les détails de cette prise sensationnelle, mais son interlocuteur avait déjà raccroché.

Il s'habilla précipitamment, sauta dans un taxi et, une demi-heure plus tard pénétrait dans les locaux administratifs. Au milieu du couloir mal éclairé, il se heurta contre Blanquette, dont la mine allongée révélait qu'un nouvel avatar venait de se produire.

— Vous en faites de belles ! déclara Arnoux un peu décontenancé ; me réveiller en pleine nuit ! Enfin, s'il s'agit vraiment de choses importantes, cela se comprend. Mais pourquoi cette figure d'enterrement si tout va bien ?

— Pas tout, hélas ! une catastrophe vient d'arriver, patron : mais ce n'est pas ma faute.

— Je pouvais m'en douter ; avec vous, il

est impossible qu'une anicroche ne survienne jamais avant la fin. Alors, que se passe-t-il encore ?

— La *Mouche Noire*...

— Eh bien. vous l'avez arrêtée ?

— Oui, mais...

— Pour l'amour du Ciel, parlez Horace, vous me faites languir !

— Elle s'est suicidée, en absorbant un poison... pendant le trajet en voiture. On l'a transportée immédiatement à l'hôpital, mais je viens de téléphoner à l'interne de garde... La justice terrestre ne l'atteindra plus : elle est morte depuis un quart d'heure...

.....

Gustave Pauliac commença par adopter l'attitude chère à certains coupables qui jugent plus simple d'opposer un mutisme complet aux questions épineuses.

Cependant, en apprenant la mort de sa complice, le bandit s'effondra... Il fallut néanmoins aux enquêteurs deux heures d'efforts, au cours desquelles on le harcela sans répit, pour le faire passer aux aveux.

Le visage contracté, pâle, les cheveux collés aux tempes par la sueur, vieilli soudain de dix ans, il ne se défendit plus.

— Bah ! je suis fait, murmura-t-il avec un haussement d'épaule fataliste. Tant pis pour moi.

C'est ainsi que l'inspecteur principal et Blanquette, auxquels venait de se joindre le commissaire Bernard, informé aussitôt et qui avait tenu à se déplacer, entendirent un récit fertile en péripéties variées.

Tout d'abord Pauliac n'était pas le vrai nom du misérable ; il s'appelait en réalité Sandler, Gustave Sandler, né en Alsace. Bien entendu, il ne possédait absolument aucun titre pour exercer la profession de chirurgien-dentiste ; le diplôme avait été acheté, quelques années auparavant, à un praticien qui émigrait en Amérique, et désirait lui-même changer absolument de personnalité. Il faut ajouter, toutefois, que le faux opérateur, qui appartenait à une assez bonne famille, tout au moins l'affirma-t-il, avait commencé dans sa jeunesse les études correspondant à ce métier.

Le plus paradoxal, c'est qu'il avait réussi à se créer une clientèle sérieuse, à laquelle il donnait réellement toute satisfaction. Il aurait donc pu mener honnêtement une vie assez brillante si le démon du jeu n'avait exigé de lui des ressources supplémentaires de plus en plus élevées. Des somme folles furent dilapidées sur le tapis vert.

Criblé de dettes, Pauliac-Sandler finit par prêter une oreille complaisante aux propositions que Quinones, dont il avait fait la connaissance à une table de baccara, lui réi-

térait avec insistance depuis plusieurs mois.

A quelle affaire lucrative le Mexicain prétendait-il l'intéresser ? La traite des blanches...

Garcia, fournisseur attitré de nombreuses maisons closes d'Amérique du Sud, à qui il faisait des expéditions régulières avait comme plus gros client une certaine Mafalda, une tenancière d'origine italienne, surnommée *l'Ame Douce.*

Bien entendu le pourvoyeur et ses clients correspondaient en langage convenu : *Tante Eulalie* signifiait : *Cargaison Blanche, Oncle Eusèbe : Nouvelle cargaison.*

Par le Mexicain, Sandler entra en relations avec la *Mouche Noire,* dont il ne tarda pas à devenir l'amant. Très intelligente, douée d'un esprit d'organisation remarquable, Magda Birkner — tel était le véritable nom de la jeune femme — d'origine allemande, parlait couramment plusieurs langues et possédait des amitiés dans la plupart des grands pays étrangers.

Sa collaboration s'avérait extrêmement précieuse pour la bande. D'ailleurs la jolie fille sut donner une telle impulsion à cette industrie d'une nature spéciale que les bénéfices doublèrent dès la première année.

Garcia, à qui le *Tampico* rapportait de coquets revenus et qui, d'autre part, s'adonnait au trafic des stupéfiants, alimentant le mar-

ché en cocaïne et en héroïne, finit bientôt par abandonner complètement la direction de sa première affaire aux mains de la *Mouche Noire*, non sans se réserver une participation aux profits.

Tout fonctionnait parfaitement, quand, tout à coup, les pratiques se raréfièrent : la concurrence venait de tenter une offensive d'envergure...

Réunis en conseil de guerre, Magda, Quinones, Fabiani, Pierrot, Sandler et Maurice Kaminsky — l'homme au feutre rabattu — ainsi que deux ou trois comparses de moindre importance, étudièrent comment lutter contre cet état de choses... Il fallait agir rapidement car, déjà, les principaux débouchés se fermaient sur l'autre continent. Une bande, dirigée par un certain André le Bancal, sans doute mieux « approvisionnée » et disposant de moyens plus puissants enlevait tour à tour à Sandler et à ses complices leurs meilleurs clients...

D'ailleurs, là ne se bornaient pas les ambitions de ce rival dangereux : il avait conçu le projet de s'emparer de la liste complète des maisons closes auxquelles la *Mouche Noire* servait de pourvoyeuse. En résumé, et si l'emploi d'un tel mot peut s'admettre pour caractériser un commerce de ce genre, André le Bancal voulait s'assurer un monopole, en réa-

lisant le « trust » des entreprises concurrentes...

Bien entendu, on avait l'intention de se défendre chèrement... Et la guerre éclata.

Ayant appris par un traître, nous verrons qui tout à l'heure, que la liste convoitée se dissimulait dans le tube de rouge de Magda, André le Bancal chargea un de ses agents, le plus audacieux et le plus habile, un certain Copoulesco, d'origine roumaine, d'essayer de s'en emparer.

A cette époque, la *Mouche Noire*, qui changeait fréquemment de domicile, en conservant une ou deux résidences stables — le logement de la rue du Temple et celui de Vaugirard — séjournait au « Café Bleu ».

Comment Sandler eut-il connaissance des projets du Roumain ? Il indiqua, qu'accompagné de Maurice il avait pris Copoulesco en filature. Lorsque celui-ci, rue St-Antoine, montant dans le taxi de Chauchoin, ordonna au chauffeur de le conduire à Fontainebleau, ils sautèrent dans la Chrysler et se lancèrent à sa poursuite...

Les inspecteurs comprenaient maintenant les raisons de l'affolement du Roumain ; il n'avait certainement pas tardé à remarquer sur la route qu'on le suivait, et connaissant l'audace de ses ennemis s'était rendu compte du danger qu'il courait...

Déjà, Pauliac reprenait le cours de son

récit... Supprimer leur rival ne suffisait pas, il fallait faire disparaître le cadavre afin d'éviter toute identification ultérieure par la police.

Sous un prétexte plausible, Sandler se chargea d'éloigner le brave chauffeur, et les deux complices, saisissant le mort sous les aisselles, le transportèrent dans la chambre de Magda... En pleine nuit, ils ne craignaient guère de rencontrer un curieux ; et d'ailleurs, le cas échéant, étant donné la posture dans laquelle il se trouvait, Copoulesco aurait pu facilement passer pour un homme ivre.

La *Mouche Noire,* en les voyant arriver, comprit immédiatement. Mais cette merveilleuse organisatrice n'était jamais à court d'idées : elle alla tirer de derrière un paravent une malle des fibre... Très élégante, Magda avait besoin d'un bagage de grande taille pour contenir ses nombreuses toilettes. Le corps de la victime y fut introduit après que Maurice, armé d'une tenaille pries dans la boîte à outils de la Chyrsler, eût accompli son sinistre travail de défiguration.

Cette manœuvre ne demanda que peu de temps et les deux hommes avaient eu le loisir de reprendre le chemin de la capitale avant que revînt Ildefonse.

Comment, aidé du chauffeur, la femme Birkner rapporta la malle rue du Temple,

les policiers le savaient déjà par les récits de Chauchoin.

Mais ce qu'ils ignoraient c'est qu'au cours du voyage en taxi Magda, ayant appris par les autres qu'André le Bancal convoitait la liste des clients, avait débarrassé le tube de rouge de son précieux contenu, qu'elle avait placé en lieu sûr, n'y laissant que le dernier télégramme de Mafalda. Malheureusement, la *Mouche Noire,* trompée par l'obscurité, croyant remettre le fard dans son sac à main, le laissa glisser dans le véhicule.

Quand, le lendemain, elle s'aperçut de la disparition de ce bâton compromettant, la jeune femme, malgré son sang-froid, s'inquiéta... Sachant parfaitement où elle l'avait perdu, elle craignit que le chauffeur, le découvrant, ne le portât immédiatement à la police ; il fallait à tout prix le récupérer...

Mais, entre temps, d'autres événements étaient survenus : Quinones avait acquis la certitude que Fabiani travaillait pour le compte d'André le Bancal, et il se repentait amèrement de la mansuétude qu'il lui avait témoignée en consentant à le reprendre comme collaborateur, après les voies de faits auxquelles Giuseppe s'était livré sur lui quelques années auparavant. Le Mexicain comprenait un peu tard que l'autre n'avait jamais cessé de le trahir et, en particulier, que les renseignements concernant la fameuse no-

menclature des maisons de l'Amérique du Sud ne pouvait avoir été fournie que par lui.

« Se doutant que l'Italien chercherait à entrer en possession du tube perdu par Magda afin de le remettre à son patron, Garcia chargea un de ses fidèles de le surveiller et le cas échéant de le descendre... Telle fut la cause de la fusillade du bois de Vincennes, Pauliac-Sandler et sa Chrysler arrivant sur les lieux au moment où Fabiani et un des types d'André le Bancal se faisaient remettre par le chauffeur l'objet convoité.

« Par la suite Fabiani blessé et ne voulant pas que le fard fut trouvé sur lui, préféra s'en débarrasser en l'abandonnant dans le véhicule où le jeune Chauchoin le découvrit ; Maurice se chargea de le lui enlever.

« Entre les hommes d'André et les nôtres, acheva Pauliac épuisé, c'était désormais une lutte sans merci. Deux de nos amis, hélas ! y laissèrent leur vie : Quinones et Polydor...

— Il y a quelque chose qui m'échappe, interrompit le commissaire Bernard, qui avait suivi avec une attention soutenue les explications du gangster. A qui appartient la Chrysler ?

— A moi...

— Alors, comment se peut-il qu'après les deux crimes dont vous venez de nous parler: les assassinats du Mexicain et de Pierrot,

les meurtriers se soient enfuis dans la même voiture ?

— Ah, oui... C'est que Fabiani et moi possédions deux autos identiques, achetées au moment où nous étions très amis ; Giuseppe avait dû passer la sienne à celui qui payait ses trahisons.

— Parfait.

— Bien entendu, les numéros étaient falsifiés, afin d'égarer les recherches, ajouta le criminel, qui semblait dans un état de prostration extrême.

— Et où se trouve maintenant André le Bancal ?

— Je l'ignore, répliqua sourdement Sandler ; mais si vous faisiez une descente dans certaines boîtes de Montparnasse, vous le pinceriez à coup sûr...

Epuisé, se soutenant à peine, l'assassin fut emmené dans la pièce voisine.

Interrogé à son tour, Maurice ne put que confirmer ce qui venait d'être dit...

Au dehors le petit jour se levait et blanchissait les vitres du bureau où, enfermés depuis plus de quatre heures, les détectives écoutaient la confession des inculpés. Les traits tirés, le teint blafard, les uns comme les autres paraissaient à bout de forces.

Cette prise représentait pour les inspecteurs un magnifique succès ; ils pouvaient s'en contenter pour le moment et remettre à

plus tard le soin d'élucider certains points demeurés encore obscurs.

M. Bernard donna l'ordre d'emmener les prisonniers et demeura en compagnie d'Arnoux et de son fidèle second.

— Alors, patron, qu'en dites-vous maintenant? s'exclama Horace avec un contentement visible. Mais vous ignorez toujours comment j'ai été tiré d'affaire au moment où je m'attendais à faire une plongée... Si monsieur le commissaire veut bien me permettre de narrer l'aventure...

L'interpellé acquiesça, et se carra dans son fauteuil, après avoir offert une cigarette à ses subordonnés.

— Nous vous écoutons...

En termes imagés, avec une éloquence assez comique, Blanquette conta brièvement son odyssée, en insistant particulièrement sur le rôle brillant joué dans l'aventure par le jeune Chauchoin...

— Mais où se cache-t-il, ce phénomène ? questionna le commissaire, désireux de faire la connaissance de l'adolescent.

— Il attend dehors, répondit Horace avec empressement.

— Qu'on le fasse entrer.

Très intimidé, Max apparut. Il esquissa gauchement un salut devant ces deux mes-

sieurs inconnus qui avaient l'air de personnages fort importants.

— Avancez, avancez, mon ami, n'ayez pas peur, déclara sur un ton encourageant le commissaire, en lui tendant une main largement ouverte. Je vous félicite vivement pour votre belle tenue au cours de l'équipée nocturne.

Le jeune homme n'osait répondre. Arnoux lui frappa amicalement sur l'épaule, tandis que le magistrat reprenait avec une gravité solennelle destinée à donner plus de poids à ses paroles.

« Ne vous montrez pas si timide ; vous nous avez prouvé que vous ne manquez ni d'audace, ni de cran...

« Je ferai un rapport en haut-lieu sur tout ce qui vient de m'être relaté et je puis vous affirmer qu'une belle récompense vous attend. D'autre part, si vraiment la police vous intéresse, on pourra peut-être faire quelque chose pour vous. Des garçons de votre sorte, nous en avons toujours besoin dans nos cadres.

Max, ébloui, hésitait à se croire éveillé. Il vivait le plus beau jour de sa vie, et, cramoisi jusqu'aux oreilles, tournant sa casquette entre ses doigts, bredouillait en remerciements des mots sans suite.

Enfin, M. Bernard, retenant l'inspecteur

principal, avec lequel il désirait encore échanger quelques mots, lui rendit sa liberté... Le petit mécanicien sortit en compagnie d'Horace.

— Content, hein ? s'enquit familièrement ce dernier. Vous avez entendu ce qu'a dit le magistrat ; il a parlé d'une récompense et surtout de la réalisation probable de votre désir le plus cher... Vous serez un brillant policier, mon petit...

— Tout cela est bien joli, seulement...

— Quoi ?

— Mon Dieu, que va dire le « paternel » ! Je ne suis pas rentré de la nuit... Il va me faire passer un mauvais quart d'heure, ça c'est sûr... Les gifles...

— Les gifles ! s'exclama Blanquette indigné. Après ce qui s'est produit ? Il ne manquerait plus que cela... Nom d'un chien ! Mais vous m'avez sauvé la vie, voyons... Venez, ajouta-t-il avec autorité en enfonçant son melon sur son crâne d'un geste péremptoire, je vous accompagne... Avec moi, vous ne risquerez rien, et soyez tranquille, tout va s'arranger pour le mieux...

## EPILOGUE

Habituellement calme, pondéré, d'humeur égale, si l'on excepte, à de très rares intervalles, de brefs accès de colère, Ildefonse, ce soir-là ne semblait plus le même.

En proie à une nervosité grandissante, qu'il essayait vainement de dominer, il se retranchait derrière un mutisme presque complet, répondant par monosyllabes aux paroles affectueuses de sa femme ou au babillage de ses enfants.

Au cours du dîner il toucha à peine aux plats, cependant fort appétissants, qu'Amélie présentait sur la table. Tandis que les enfants, le repas terminé rejoignait leur lit, il alla s'asseoir, accablé, dans le seul fauteuil de l'humbe logement et, tourna d'un geste las le bouton de son poste de T.S.F...

Dans le silence, la voix d'une chanteuse s'éleva ; agacé, il ferma l'appareil et, se levant, vint chercher dans la poche de sa houp-

pelande son journal favori, qu'il lisait chaque soir avec plaisir.

Pourtant, cette fois, les nouvelles lui semblèrent fades et dépourvues d'intérêt et même le feuilleton, qui le passionnait habituellement, ne trouva pas grâce à ses yeux...

Très inquiète elle aussi la brave ménagère avait fait l'impossible pour dissiper les appréhensions de son époux; mais loin d'y parvenir, elle s'était laissée gagner à son tour par l'anxiété...

C'est que jamais jusqu'à ce jour un événement de cette gravité n'avait troublé l'existence paisible et bien réglée de la petite famille : en effet, Max, qui regagnait toujours le domicile paternel à des heures régulières, n'était pas encore rentré...

Le réveil de métal qui sonnait chaque matin, marquant l'heure du lever de la mère, indiquait maintenant onze heures du soir...

Le visage penché, installée sous la lampe dont la lumière dorait ses cheveux châtains, déjà mêlés de fils argentés, Amélie reprisait les chaussettes de la maisonnée.

Elle demeurait silencieuse ; seul, un petit pli soucieux au coin de la lèvre décelait son tourment.

Le père restait moins maître de lui-même; tel un lion en cage, il arpentait la modeste salle à manger dans un sens, puis dans l'au-

tre, considérant obstinément les fleurs sombres dessinées sur le linoléum qui recouvrait le plancher.

A chaque ronflement de voiture, les parents échangeaient un coup d'œil d'espoir et Ildefonse, marchant rapidement jusqu'à la fenêtre, regardait dans la rue, à travers les carreaux, espérant toujours reconnaître sa fidèle « brave bête » arrêtée au ras du trottoir.

Mais cette espérance se trouvait toujours déçue et tandis qu'Amélie soupirant baissait le nez sur son ouvrage, Chauchoin, à pas lents, reprenait sa marche...

Comme, pour la dixième fois, il revenait vers la table après une station derrière les vitres, elle posa son raccommodage sur la petite corbeille réservée à cet usage et demanda doucement :

— Tu ne vas te coucher, mon ami ? Minuit n'est pas loin...

Sans parler il secoua négativement la tête, et d'une main que l'angoisse rendait maladroite, sortit d'un tiroir sa pipe d'écume de mer et une blague à tabac.

— Je vais en fumer une, déclara-t-il enfin et j'irai te rejoindre ensuite...

Elle n'insista pas et après avoir tendu son front à son mari, qui y déposa un baiser rapide, passa dans la pièce voisine.

Demeuré seul, il bourra lentement la « bouffarde », l'alluma, puis s'être assuré que sa compagne, étendue dans le lit conjugal, ne pouvait le voir, il tourna l'espagnolette, en prenant bien soin de ne pas la faire grincer et ouvrit la fenêtre... Ainsi, il pourrait guetter plus facilement le retour de l'enfant prodigue.

Il s'accouda à la barre d'appui... La rue des Deux-Ponts apparaissait absolument silencieuse ; mal éclairée par deux réverbères, elle semblait peuplée d'ombres fantastiques... De chaque côté on devinait la Seine...

Le ciel d'un noir d'encre, le halo de la lune, présageaient la pluie pour le lendemain. Une mélancolie infinie se dégageait de tout, mais peut-être Ildefonse projetait-il sur les choses le reflet de ses propres pensées, et, en d'autres circonstance, aurait-il trouvé parfaitement serein et réconfortant le spectacle du fleuve, de la voûte étoilée et de la chaussée déserte.

Au loin, une horloge tinta; machinalement le chauffeur compta les coups ! Son cœur se serra davantage :

— Il a eu sûrement un accident.

Max était encore si jeune ! il venait tout juste d'atteindre les dix-huit ans exigés pour l'obtention du permis de conduire. Certes il connaissait la voiture, et, à plusieurs repri-

ses déjà, avait pris la place de son père au volant...

Mais ces jours-là, il s'acquittait de sa mission avec beaucoup de zèle et de conscience; la recette élevée attestait, d'ailleurs, que les clients aimaient la figure souriante de ce garçon sympathique et abandonnaient des pourboires généreux entre ses mains. Chaque fois l'adolescent rentrait vers huit heures, neuf heures au plus tard, juste à temps pour se voir servir un dîner bien gagné et pour entendre avec plaisir les félicitations de ses parents.

Tandis qu'aujourd'hui... Chauchoin, sa pipe remise en place, les poings enfoncés au plus profond de ses poches, commençait à envisager l'éventualité de se rendre au commissariat.

Ce qui l'avait retenu jusqu'à présent c'était la crainte et l'ennui de se retrouver devant les inspecteurs ; depuis les interrogatoires interminables qu'il avait dû subir au début de l'affaire, il éprouvait une profonde répugnance pour tout ce qui touchait à la police.

Et pourtant, en l'occurence ne semblait-il pas indispensable de révéler aux autorités la disparition de son fils? Ne serait-ce pas manquer à son devoir que de négliger d'accomplir cette démarche ? Car enfin, si l'hypothèse d'un accident s'avérait plausible, est-ce

qu'il ne pouvait pas être permis de se demander également si...

Ildefonse ferma les yeux, refusant d'admettre la possibilité d'un enlèvement ou d'un crime... Ç'aurait été trop affreux !

Pire que la plus terrible vérité, le doute rongeait son âme et faisait défiler dans son cerveau des visions affolantes, nées de la surexcitation de son esprit, jointe à l'extrême fatigue nerveuse de cette nuit blanche...

Epuisé, reportant au lendemain sa visite au commissariat, il finit par aller s'étendre sur son lit ; Amélie, qui ne dormait pas, se retourna, mais demeura muette ; sans doute elle non plus n'avait-elle pas réussi à trouver le sommeil...

Chauchoin ne put rester longtemps couché. Il était à peine étendu depuis deux heures que, prenant une résolution soudaine, il se releva et s'habilla.

Sa femme, qui somnolait un peu, souleva les paupières :

— Où vas-tu ?

— Je descends ; il faut absolument que je voie...

— Reste, je t'en supplie...

Il ne précisa pas ses intentions...

— Non...

D'un pas lent, mais décidé, Ildefonse s'en alla. Dehors soufflait une bise aigre qui lui

fouetta le visage ; il se passa la main sur la figure, comme pour chasser un mauvais rêve, et se dirigea vers la remise... Peut-être conservait-il l'espoir d'y retrouver miraculeusement son véhicule et son enfant ?

Hélas ! bien entendu, le garage demeurait vide, et le pauvre homme, perdant courage, pris d'une subite faiblesse, se laissa choir sur une caisse qui se trouvait à proximité refoulant difficilement l'émotion qui l'étreignait...

Pendant combien de temps demeura-t-il dans cet état de prostration ? Il n'aurait su le dire. Soudain une main se posa sur son épaule ; se redressant il vit sa femme, qui, frissonnante dans le mince peignoir qu'elle avait enfilé hâtivement, le regardait avec une inquiétude douloureuse.

— Viens, mon ami ; il ne sert à rien d'attendre ici ; tu vas prendre mal.

Il ne répondit pas et se détourna brusquement pour essuyer du revers de sa manche les pleurs qui lui piquaient les paupières.

Tout à coup, le ronflement d'une voiture les fit sursauter tous les deux ; ce vrombissement du moteur, Chauchoin l'aurait reconnu entre mille... Il se leva d'un bond, le cœur battant, tandis qu'Amélie, devenue blême, s'immobilisait...

Conduite par une main sûre, la « brave bête » pénétrait dans la cour où elle

s'arrêta ; rayonnant, Max sauta à terre... Il s'approcha de ses parents avec un naturel parfait, exactement comme si rien ne s'était passé.

— C'est à cette heure-ci que tu arrives ! gronda le père, d'un ton menaçant... Prétends-tu me raconter que tu as transporté des clients jusqu'à maintenant ?

— Non, pas du tout...

Prévoyant une querelle, Amélie se jeta entre les deux hommes mais son mari la repoussa sans ménagements :

— Laisse !...

Puis s'adressant à son fils :

— Alors, qu'est-ce que cela signifie, où étais-tu ?... Probablement en ballade avec des copains ou des petites amies... Ah c'est du propre !

Nullement intimidé, Max ne manifestait ni honte ni repentir : le père jugea qu'il avait pris beaucoup d'assurance.

— Ballade n'est pas le mot qui conviendrait... répliqua l'adolescent tranquillement en détachant les syllabes, au contraire...

Mais déjà Chauchoin, perdant son sang-froid, d'autant plus exaspéré que son fils lui tenait tête avec plus de calme, levait le bras...

Clac... clac... Deux vigoureux soufflets s'abattirent sur les joues du jeune homme, dont le visage s'empourpra de honte.

— Père !

— Ildefonse ! cria en même temps la mère indignée...

Rendu encore plus furieux par ces protestations et tout en sentant confusément qu'il avait tort d'agir ainsi, Chauchoin entra dans une violente colère...

Dieu sait quelle correction il aurait pu infliger à son héritier, si une silhouette se détachant du mur n'avait surgi inopinément devant lui.

— Est-ce que vous ne devenez pas un peu fou ? lança sévèrement Horace, outré par de tels procédés.

Et comme le chauffeur, sur qui cette apparition inattendue avait fait l'effet d'une douche froide, demeurait silencieux, il continua :

— Vous osez porter la main sur ce brave enfant, qui vient de se conduire en héros, et dont bientôt tout Paris parlera. Savez-vous qu'un avenir magnifique l'attend ?...

— Co... Comment ?... balbutia Ildefonse médusé, refusant d'en croire ses oreilles, un héros ? Mais de qui parlez-vous donc ?

— Eh ! de votre fils, voyons... Sachez que si Maxe arrive à cette heure-ci, c'est qu'il a été retenu contre sa volonté et je vous assure que le temps qu'il a passé loin de votre foyer a été bien employé... Vous ne méritez pas de posséder un gosse pareil, père indigne...

Très émue, Amélie essuyait avec un coin de son tablier les larmes d'attendrissement qui perlaient à ses paupières ; elle ne doutait pas que son rejeton vînt d'accomplir une action d'éclat et se sentait heureuse et fière, tandis que son mari ne parvenait pas à se ressaisir et se demandait s'il n'était pas devenu réellement insensé.

Jouissant de l'effet produit par ses révélations, Blanquette continua avec une désinvolture voulue :

— Parfaitement, ce jeune homme m'a sauvé la vie ; et, grâce à son audace, a provoqué l'arrestation d'une bande redoutable que la police recherchait sans succès depuis longtemps...

En quelques mots, il narra les épisodes mouvementés et dramatiques de l'aventure de la nuit précédente.

« Il serait dommage de laisser un garçon de cette trempe moisir dans la mécanique, conclut-il... comprenez-vous ?

Hélas ! Le père Chauchoin comprenait précisément de moins en moins !... Il se prit la tête entre les poings et s'abîma dans de profondes réflexions... Amusés les trois autres repectèrent ses méditations, non sans échanger des sourires complices...

Enfin, Ildefonse, ayant sans doute mis un peu d'ordre dans le chaos de ses pensées, se redressa :

— Alors ? questionna-t-il, selon vous, que devrait-il faire ?

— Pardi : un policier, et il ferait son chemin, soyez tranquille...

— Un po... policier ?...

Non, décidément, le brave homme ne pouvait admettre cette idée.

« Depuis des générations déclara-t-il d'un ton emphatique, les Chauchoin sont cochers, chauffeurs ou mécaniciens... Il n'y a jamais eu de flics dans la famille.

Il prononça le mot « flic » avec une intonation de mépris tout à fait comique... Horace ne s'en formalisa point et éclata de rire:

— Aucune importance ; tenez, mon père exerçait l'honorable métier de charcutier ; cela ne m'a pas empêché de faire carrière dans les rangs de la brigade spéciale, carrière qui aurait pu être plus heureuse d'ailleurs si un accident survenu il y a quelques années ne m'avait un peu handicapé...

« Voyez-vous, acheva-t-il avec gravité ; n'importe quelle profession est bonne, à la condition qu'on se sente attiré vers elle par une force irrésistible, qu'on ait cette flamme sacrée appelée la « vocation »...

« Allez, monsieur Chauchoin, ne contrariez pas les goûts de votre enfant, il a prouvé qu'il possède toutes les qualités requises pour réussir brillamment dans la voie qui l'attire... Croyez-moi, laissez-le faire et un jour vien-

dra où vous serez fier de lui, où il sera l'honneur de votre nom...

.....

Des mois se sont écoulés... Avec l'argent de la belle récompense octroyée au jeune homme ainsi que l'avait promis le commissaire Bernard, somme que Max, dans un geste généreux, abandonna entre les mains de son père, Chauchoin fit l'acquisition d'une nouvelle automobile, qui sans être absolument neuve avait fort peu roulé et présentait un aspect infiniment plus séduisant que la « brave bête ».

S'il ne s'était pas séparé sans un serrement de cœur du « vieux tacot » qui lui avait rendu tant de services et qui avait connu la célébrité en participant à l'étonnante aventure, le chauffeur éprouvait cependant une joie toujours renouvelée à piloter son nouveau taxi... D'autant plus que le changement de voiture a eu une influence heureuse sur le nombre des clients ; désormais Ildefonse se trouve bien armé dans la lutte contre les véhicules élégants des grandes compagnies de transport...

André le Bancal et ses complices ont rejoint sous les verrous les survivants de la bande *La Mouche Noire*, pendant de longues années encore, les trafiquants purgeront en

prison les peines sévères que méritait leur coupable activité...

Quant à Max, il a réalisé son rêve. Revêtu d'un magnifique uniforme flambant neuf qui lui sied à merveille et l'auréole d'un prestige indiscutable, il règle la circulation à un carrefour voisin de l'Hôtel de Ville, non loin de la station de métro devant laquelle chaque soir, comme jadis, son père se range dans la file des autos de place...

Il arrive souvent que le chauffeur, transportant un client, doive s'incliner devant le bâton blanc de son rejeton et s'immobiliser à ses coups de sifflet impératifs ; heureux, le cœur gonflé d'une légitime fierté paternelle, un bon sourire sous sa grosse moustache, il obéit volontiers...

Son regard ému enveloppe avec orgueil le petit agent digne et impassible ; seul un imperceptible clignement d'œil révélera à Ildefonse que son fils l'a reconnu.

Et il s'en contente ; c'est que Max est maintenant « Monsieur l'Agent » ; à ce titre on lui doit respect et considération ; Chauchoin senior serait certainement le dernier à ne pas les lui témoigner...

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)